






Digitized by Google

MÉLANGES

DE LITTÉRATURE.

MÉLANGES

DE

LITTÉRATURE

Publiés par J. B. A. SUARD,

Membre et Secrétaire perpétuel de la Classe de la Langue et de la Littérature française, de l'Institut national de France.

TOME TROISIEME.





PARIS,

DENTU, Imprimeur-Libraire, Palais du Tribunat, galeries de bois, n.° 240.

AN XII. (1803.)

PORTRAIT
DE JULES-CÉSAR.

Un des caractères particuliers des hommes extraordinaires, c'est que s'il est possible de leur donner des qualités qu'ils n'aient pas, il est impossible d'exagérer celles qu'ils ont. Plus elles sont examinées attentivement et de près, plus elles prennent d'étendue, de grandeur et d'éclat. Les plus célèbres écrivains de l'ancienne Rome ne croyaient pas que l'éloquence, quelque sublime qu'elle fût, pût jamais s'élever jusqu'à la hauteur de l'ame et des actions de Jules-César; c'est donc avec le désespoir de parvenir à rendre son portrait ressemblant et fidèle, que j'entreprends de le crayonner.

Cet homme extraordinaire naquit dans les tems les plus orageux de la république, et ne tarda pas à montrer l'énergie de son caractère, et à laisser entrevoir l'étendue de ses desseins et l'orgueil de ses espérances. A peine âgé de dix-huit ans, il osa résister à la volonté de Sylla, quand

Rome ne comptait de citoyens que ceux à qui cet homme de sang permettait de vivre; et cherchant dès-lors à fonder sa grandeur, non sur ces vertus républicaines et pures dont Caton lui offrait un si haut exemple, mais sur l'abaissement de ses concitoyens et sur la destruction de l'égalité, il s'unit adroitement à tous les factieux, à Pison, à Lentulus, à Catilina dont les complots et les attentats préparèrent à leurs dépens son inconcevable fortune. La nature avait mis en lui plus de talens, plus d'énergie, et plus de ressources pour exterminer la liberté, que n'en avaient montré, depuis l'expulsion des rois, les plus ardens républicains, pour l'établir ou pour la défendre.

N'espérant rien du hasard, mais beaucoup de son génie, et tout de sa valeur et de son courage; il demanda, il obtint les premières places de la république, toujours prêt à s'en saisir, s'il n'y était point appelé. Son activité, que jamais il ne divisa, mais qu'il porta successivement toute entière sur chaque objet de son ambition, fut prodigieuse; et nul revers, nul succès ne purent même la suspendre. Le sentiment de

ce qui lui restait à faire laissait à peine une place au souvenir de ce qu'il avait déjà fait.

Ainsi, après des victoires sans nombre, remportées avec une célérité jusqu'alors inouie, dans des climats inconnus, sur des nations puissantes et aguéries; quand Rome elle-même, étonnée de tant de merveilles, lui décernait des statues, des autels et tous les honneurs divins; quand en effet, il se montrait supérieur à tout ce que Rome avait produit de plus grand, il lui manquait de se trouver égal à lui-même; il voyait à ses pieds les maîtres du monde, et il formait encore des vœux; comme s'il n'y avait rien eu sur la terre, qui méritât que cette ame fière et sublime daignât s'y reposer un moment.

L'étonnement se mêle à l'admiration, lorsqu'on pense à tout ce qu'il voulut, à tout ce qu'il entreprit, à tout ce qu'il exécuta. Il trouvait dans son génie plus de ressources encore qu'il ne pouvait rencontrer d'obstacles à ses desseins, et ces ressources étaient aussi promptes que les obstacles pouvaient être imprévus. A une audace qui commandait en quelque sorte

aux événemens, il joignait la sagesse qui les prépare, les mûrit ou les corrige ; jamais il n'entreprit d'expédition, sans s'être assuré de tous les moyens de vaincre; jamais il ne se crut vainqueur qu'après avoir ôté toute ressource aux vaincus. Adoré de ses soldats, à qui, hors du combat, il permettait tout, mais à qui, dans un jour d'action il ne pardonnait rien, il leur avait fait de sa gloire le premier de leurs besoins, et de ses succès la première de ses récompenses.

Doux, affable, humain, généreux, il eut des vertus, mais il ne fut point vertueux; il les aurait sacrifiées toutes, si ce sacrifice eût dû le rapprocher d'un seul pas de la puissance suprême. L'amitié de Jules-César n'était point ce sentiment pur et tendre, qui nous rend propre et personnel le bonheur ou le malheur d'autrui; c'était une bienveillance fondée sur le besoin et sur l'utilité ; c'était le prix du dévouement à sa personne, à ses desseins, à ses volontés. Si, après ce combat mémorable qui décida de la destinée du monde, Rome n'eut à lui redemander le sang d'aucun des citoyens échappés au

fer des combattans, c'est qu'il lui était utile de pardonner; c'est qu'il voyait le pardon comme un des plus nobles exercices de la supériorité. Après la mort de Pompée, il releva les statues de ce grand homme, que le peuple avait renversées; mais la même main avait relevé les trophées de Marius. Sa générosité fut sans bornes, et sa magnificence sans exemple. Mais quel fut l'objet de ses immenses libéralités? celui de gagner le peuple, dont le pouvoir lui devenait nécessaire pour renverser le pouvoir du sénat, et de s'attacher les troupes pour combattre d'abord la puissance de Crassus et de Pompée, et détruire ensuite celle du peuple lui-même.

Son ambition parut suspendue une fois par la considération du bien public, lorsque, prêt à passer le Rubicon, l'image de tous les maux où sa démarche allait plonger la république, vint s'offrir à son esprit. Cette pensée l'arrêta sur les bords du fleuve; mais elle ne l'arrêta qu'un moment; il eût cent fois mieux aimé périr, et dans sa chûte entraîner tout l'univers, que de renoncer au projet de l'assujétir et de lui donner des lois.

Il sentit, dès ses premières années, que sa patrie avait besoin d'un maître, il sentit bien plus vivement le besoin de devenir le maître de sa patrie. Pour mieux cacher ce grand dessein, il le couvrit du voile de la popularité, de la dissipation et même de la débauche; il mit à sa parure et à son maintien la recherche et l'affectation d'un jeune homme qui ne veut que plaire; les yeux les plus clairvoyans s'y méprirent. Le terrible Sylla fut le seul qui, à travers cette mollesse affectée, démêla en lui le plus redoutable ennemi de la république; mais ce qu'il ne pouvait pas prévoir, c'est que cette liberté dont il avait cru ne pouvoir conserver les restes qu'à force de répandre du sang, César la détruirait, sur-tout par le pardon et par la clémence.

Cet homme extraordinaire marchait à son but, non d'après un plan lentement et froidement médité; mais poussé par un insatiable desir de gloire, par le besoin de dominer, par le sentiment de ses forces, par cet instinct impérieux et secret qui n'attend pas la raison, et sert mieux que la prudence; et loin de craindre les obstacles qui pourraient se rencontrer sur son

passage, son génie, qui lui répondait de tout, les lui faisait desirer; car il eût dédaigné même les grandes choses, si pour y parvenir il n'avait eu à vaincre de grandes difficultés. Une extrême activité et une patience extrême; l'audace et la prudence; la clémence et la sévérité; l'art de feindre ce qu'on n'est pas et de cacher ce qu'on est; l'art encore plus difficile de paraître, alors même qu'on feint et qu'on dissimule, naturel, simple et ouvert; un cœur chaud et passionné, et un esprit toujours calme et serein; une imagination souple et ardente, et un jugement ferme et lumineux: telles sont les qualités, dont quelques-unes suffisent pour former un héros, un homme d'état, un grand homme, un de ces personnages enfin qui ne se montrent que de très-loin en très-loin, parce que ces qualités s'excluent communément les unes aux autres; et César les posséda toutes, et César les posséda au plus haut degré. Ainsi ce même homme qui défit trois millions d'hommes, qui prit huit cents villes d'assaut, qui soumit trois cents nations, qui du poids de son génie et de son caractère écrasa ce colosse de grandeur et de puissance

qui pesait sur tout l'univers ; ce même homme réformait les abus, dictait des lois salutaires, veillait sur toutes les parties de l'administration, encourageait et protégeait tous les arts, disputait la palme de l'éloquence au plus éloquent des Romains, fixait la mobilité de la langue, en ramenant aux principes et en soumettant aux règles les mots, presque toujours placés au hasard sur la bouche de la multitude ignorante, et écrivait ses propres actions d'un style dont nul écrivain n'égala l'élégante et noble simplicité ; ne pouvant commander au ciel, il voulut en connaître les lois ; il étudia le mouvement des astres, et renferma l'année dans ses véritables limites.

Tous ces objets étaient remplis, et César méditait encore des entreprises dont une seule suffirait, je ne dis pas pour immortaliser un homme, mais pour illustrer tout un siècle, lorsqu'il périt par celle de ses vertus à laquelle il avait dû sur-tout son élévation et son pouvoir, la clémence. Il périt et mérita de périr : dans un gouvernement libre, le plus grand des crimes est d'attenter même au reste de la liberté.

Mais les Romains durent croire que les dieux n'en jugeraient pas de même; les effrayans phénomènes qui précédèrent et accompagnèrent sa mort, une comète qui parut dans les airs pendant qu'on célébrait ses funérailles, la fin tragique de tous ses meurtriers, dont quelques-uns se percèrent du même fer dont ils l'avaient frappé, tout semblait leur dire que le ciel courroucé vengeait la mort de César, comme un attentat fait à la nature, qui n'avait produit un tel homme que par un effort qu'elle ne pouvait plus répéter.

Par l'abbé ARNAUD.

MOLOUK

ET NASSOUR,

APOLOGUE MORAL;

TRADUIT DU PERSAN EN ANGLAIS, ET IMITÉ DE L'ANGLAIS.

J'AIMAIS Nassour ; je l'ai vu le plus heureux des enfans des hommes, et les anges du ciel souriaient à sa félicité, car il était bon. Le matin, ses paupières s'ouvraient aux premiers rayons du soleil, et son ame s'ouvrait aux impressions de la joie. Il regardait ses enfans ; il les voyait brillans de jeunesse, aimables et dociles ; il tournait aussitôt sur l'infortuné ses yeux remplis encore des larmes du bonheur. Nassour avait des amis, parce qu'il croyait à l'amitié. Comme il ne craignait pas l'ingratitude, il n'exigeait rien de la reconnaissance. Près de Nassour, l'ingrat aurait été surpris de trouver que la reconnaissance était la plus facile des vertus.

Je partis pour un voyage. « Tu vas, me dit Nassour, voir les habitans de différens climats; tu les entendras se plaindre moins de la fortune que des hommes. Tu leur diras qu'il suffit d'aimer les hommes pour être aimé d'eux; que Nassour a des amis dont il est sûr, parce qu'il les aime; » et c'était sans orgueil que Nassour me disait ces paroles.

Je traversai le Khorasan : je vis Caborel et la délicieuse province de Cachemire; ensuite j'allai admirer les merveilles d'Ispahan, et vins jusqu'à Schiras contempler la grandeur du roi des rois. Par-tout je conservai le souvenir du bonheur et des vertus de Nassour. En arrivant dans ma patrie, je volai vers sa demeure. « Que faites-vous, Molouk? me dit-on. Nassour a vu, dans une journée, mourir ses deux enfans; il n'a pu supporter la douleur, et son ame s'est abreuvée d'amertume. »

Ces paroles retentirent dans mon ame comme un coup de tonnerre inattendu. Je m'arrêtai un instant à réfléchir sur le malheur dont elles m'avaient donné l'idée : puis, brisé d'affliction, je repris plus lentement le chemin qui conduisait à la maison de Nassour. Elle me sembla déserte : je le vis

de loin ; il était pâle et immobile. Je m'approchai : son air était glacé, son accueil sombre et repoussant. Il me parut qu'il avait cessé d'être bon. O Nassour ! m'écriai-je, quel changement s'est fait en toi !

Je ne suis point changé, me répondit Nassour, mais tu me vois seul, car je suis malheureux. Je croyais que pour avoir des amis, il suffisait de les aimer. Nassour, lui dis-je, toi qui ne peux avoir cessé d'aimer tes amis, tes amis n'auront pas cessé de te chérir. Ils ont fui, dit Nassour, lorsqu'ils n'ont plus trouvé près de moi que la douleur. — Quoi ! tous ? — Ali n'a point cherché à me consoler ; Benassar n'a pleuré qu'une fois avec moi ; Zamet m'a dit : Nassour, nous parlerons de tes enfans, nous en parlerons tous les jours, et nous pleurerons ensemble. Mais je le vois bien : déjà Zamet ne m'écoute plus quand je lui parle de mes enfans ; s'il me cherche, c'est pour me conduire au milieu des siens. Là, il faut que je me pénètre de tout son bonheur ; ce spectacle aigrit mes peines, et ce reste de l'amitié de Zamet n'est plus pour moi qu'un supplice.

Quoi ! dis-je, tu ne peux supporter le

bonheur de tes amis, et tu espères qu'ils supporteront ta tristesse. Tandis qu'ils cherchent à diminuer tes peines, ta contenance corrompt leurs plus douces joies; et c'est toi, Nassour, qui crois avoir à te plaindre! Dieu m'entend, je ne voudrais pas ajouter aux souffrances de l'infortuné; mais Nassour, le malheur a aussi ses devoirs. Il n'en est point, dit Nassour, pour celui qui souffre sans espérance et sans consolation.

En ce moment, on vint nous apprendre que la mer avait englouti un vaisseau qui portait presque toute la fortune de Zamet. Nassour l'entendit, il me regarda, et ne me regarda pas long-tems. Il avait été injuste pour Zamet; il le sentit et fut comme soulagé d'un grand poids. Il courut chez Zamet; quand il revint, ses regards n'étaient plus immobiles, il pouvait déjà les tourner autour de lui. J'ai embrassé Zamet, me dit-il, ses enfans gémissaient à ses pieds; j'ai pleuré sur ses malheurs et sur ceux de ses enfans. — Ces malheurs peuvent-ils se réparer? — Ils diminueront du moins, si Nassour a conservé quelques moyens de se rendre utile aux hommes. Tu jouiras donc de le voir heureux au milieu de ses enfans? Oh! dit

Nassour, combien je jouirais de le voir heureux au milieu de ses enfans !

Aime encore tes semblables, Nassour, et tu redeviendras sensible à tous les plaisirs. Nul homme ne demeure éternellement enseveli dans la douleur : nous avons mille portes pour en sortir ; mais celle de la charité s'ouvre d'elle seule. La route qu'elle nous offre nous éloigne d'abord de nous-mêmes ; mais c'est pour nous y ramener par un autre chemin. L'homme qui s'isole renonce à la jouissance de lui-même. Les sacrifices que nous faisons aux hommes, sont bien payés par leur amour. L'encens nourrit la flamme qui le consume, et la flamme développe le parfum dont il embaume l'air qui l'environne.

FRAGMENS

SUR LE STYLE[1].

Vous me demandez lequel je préfère d'un style énergique, animé, plein de chaleur, de figures hardies, mais sans élégance et sans correction; ou d'un style toujours élégant et correct, toujours clair, simple et facile, mais sans beaucoup de chaleur et d'énergie.

L'un frappe plus vivement la multitude; les hommes d'un goût délicat et exercé sont plus touchés de l'autre; le premier représente la force, et le second la grâce. A mesure que les hommes ont les sens plus exercés et l'esprit plus cultivé, ils préfèrent en tout la grâce à la force.

Ce qui prouve la supériorité de l'élégance et de la grâce sur la force, c'est que

[1] Ces Fragmens sont extraits d'une correspondance que l'auteur entretenait avec un étranger qui aimait notre langue et notre littérature. Ce sont des idées qui auraient besoin d'être plus approfondies et plus développées.

dans tous les arts celle-ci fut plus aisée à rencontrer que la première. On trouve plus de danseurs de corde que de Dupré et de Vestris.

Il faut avoir un goût bien exercé, pour sentir toute la difficulté et en même tems tout le charme de la grâce et de l'élégance. Tous les hommes sont frappés de ce qui a l'air de la force.

Dans tous les arts, les productions qui causent un plaisir plus durable, auxquelles on aime le mieux à revenir, sont celles où règne la grâce. C'est ce qui fait que Virgile et Racine sont les premiers des poëtes pour les gens de goût; c'est ce qui fait que Raphaël est le premier des peintres; c'est ce qui donne aux statues antiques cette supériorité si marquée sur les productions de la sculpture moderne, où en exagérant l'expression aux dépens de la grâce, on en diminue l'effet.

Peu d'hommes sont vivement touchés de la grâce et du goût; mais quand on a beaucoup réfléchi sur les productions de l'esprit, on sait combien il faut réunir de qualités rares pour être toujours juste, simple, clair, élégant; pour embellir sa pensée

sans la déguiser ; pour faire passer l'esprit sans effort d'une idée à une autre par des nuances douces et des contrastes naturels ; pour donner à ses idées l'ordre, le degré d'étendue et de lumière que chacune exige pour produire l'effet qu'on se propose. Il est bien plus aisé d'aller par élans, d'exagérer son sentiment pour outrer l'expression, de chercher des rapports éloignés et extraordinaires, de multiplier les figures et les comparaisons, de présenter des contrastes brusques et tranchans, etc.

Quand on écrit pour remuer la multitude, pour servir un parti, pour échauffer les esprits dans une circonstance importante, il vaut mieux avoir la chaleur que la justesse, la vigueur que la grâce ; mais il n'y a que la justesse et le goût qui mènent à l'immortalité.

La véhémence et l'audace éblouissent d'abord ; mais la première impression s'affaiblit à la réflexion ; l'élégance et le goût ne remuent pas fortement, mais plus on y revient, plus les premières impressions acquièrent d'intérêt et de charme.

Ce jugement est celui de tous les tems,

DE L'ABANDON

DANS LE STYLE.

Cette qualité du style est plus clairement désignée par ce mot, qu'elle ne pourrait l'être par une définition ou une périphrase.

Elle exprime cette négligence, presque toujours agréable, qu'on sent dans le discours lorsque l'orateur ou l'écrivain, vivement pénétré de ce qu'il veut dire, se laisse aller au mouvement naturel de son sentiment et de sa pensée, sans rechercher ni ses tours et ses expressions, ni la liaison et l'ordre rigoureux des idées.

Quelquefois l'*abandon* n'est que le fruit de la paresse dans ces écrivains d'une imagination mobile et d'un esprit facile, qui répandent, pour ainsi dire, leurs sentimens, et produisent sans étude leurs idées, avec les couleurs et dans l'ordre qu'elles prennent en naissant.

Le sentiment qui a conduit la plume de l'écrivain, imprime au style un caractère particulier qui réveille des impressions ana-

logues dans le lecteur sensible : par-tout où il sent l'effort, il semble partager la peine de l'écrivain; il est choqué de l'affectation; un artifice trop marqué le refroidit; mais la rapidité l'entraîne; la facilité, la négligence même lui plaît : c'est l'effet de la grâce, de la beauté naïve qui se montre sans songer qu'on la regarde, et qui plaît sans chercher à plaire. Tel est aussi l'effet de l'*abandon* dans le style, qui est presque toujours accompagné de rapidité, de chaleur, de précision, et souvent de grâce. L'imagination échauffée substitue l'expression figurée au terme propre, supprime les liaisons grammaticales qui ralentissent sa marche, et n'enchaîne les idées que par ces nuances imperceptibles qui les lient dans l'esprit, au moment même où elles naissent.

L'incorrection du style et l'incohérence des idées sont les deux défauts qui tiennent d'ordinaire à l'*abandon* du style; mais quand on est bien pénétré d'une idée, dit Voltaire, « quand un esprit juste et plein « de chaleur possède bien sa pensée, elle « sort de son cerveau toute ornée des ex-« pressions convenables, comme Minerve

« sortit toute armée du cerveau de Jupiter. »

Voltaire fait sentir dans tous ses ouvrages de vers et de prose, la justesse de cette comparaison ; ils sont pleins de cet *abandon* d'entraînement et de rapidité, qui donne à son style un ton si animé et si naturel, et des couleurs si brillantes, sans désordre et sans incorrection.

On trouve le même *abandon* dans les lettres de M.me de Sévigné, et il faut convenir que le genre épistolaire est celui auquel cette qualité semble convenir davantage. C'est sur-tout dans ce sentiment inépuisable de tendresse, que ses lettres offrent mille traits de cet *abandon* aimable et piquant. Nous n'en citerons qu'un exemple.

« Ma chère fille, ce que je ferai beau-
« coup mieux que tout cela, c'est de pen-
« ser à vous : je n'ai pas encore cessé de-
« puis que je suis arrivé ; et ne pouvant
« contenir tous mes sentimens, je me suis
« mise à vous écrire au bout de cette pe-
« tite allée sombre que vous aimez, assise
« sur ce siége de mousse où je vous ai
« vue quelquefois couchée. Mais, mon dieu !
« où ne vous ai-je point vue ici ? Et de

« quelle façon toutes ces pensées me traversent-elles le cœur ? Il n'y a point « d'endroit, point de lieu, soit dans la « maison, soit dans l'église; ni dans le pays, « ni dans le jardin où je ne vous aie vue. « Il n'y en a point qui ne me fasse sou« venir de quelque chose : de quelque ma« nière que ce soit, je vous vois, vous « m'êtes présente, je pense et repense à « tout, ma tête et mon esprit se creusent : « mais j'ai beau tourner, j'ai beau cher« cher, cette chère enfant que j'aime avec « tant de passion est à deux cents lieues « de moi; je ne l'ai plus : sur cela je pleure « sans pouvoir m'en empêcher ».

Parmi nos poëtes, la Fontaine et Chaulieu sont ceux qui offrent le plus de traits de cet *abandon*, qui n'est que l'épanchement naturel d'un sentiment qui déborde.

L'épître de Chaulieu au chevalier de Bouillon en offre un exemple charmant. Après avoir décrit l'élisée, où il se transporte en idée, il ajoûte :

Ainsi, libre du joug des paniques terreurs,
Parmi l'émail des prairies,
Je promène les erreurs
De mes douces rêveries;

Et ne pouvant former que d'impuissans desirs,
Je sais mettre, en dépit de l'âge qui me glace,
Mes souvenirs à la place
De l'ardeur de mes plaisirs.
Avec quel contentement
Ces fontaines, ces bois où j'adorai Silvie,
Rappellent à mon cœur son amoureux tourment !
. . . .
Que de fois j'ai grossi ce ruisseau de mes larmes !
C'est sur ce lit de fleurs que le premier baiser,
Pour gage de sa foi, dissipa mes alarmes ;
Et que bientôt après, vainqueur de tant de charmes,
Sous ce tilleul, au frais, je vins me reposer.
Cet arbre porte encore le tendre caractère
Des vers que je gravai pour l'aimable bergère :
Arbre, croissez, disais-je, où nos chiffres tracés
Consacrent à l'amour nos noms entrelacés.
Faites croître avec vous notre ardeur mutuelle ;
Et que de si tendres amours,
Que la rigueur du sort défend d'être éternelles,
N'aient au moins de fin que la fin de nos jours.

Mais rien ne peut égaler dans ce genre le charme de cet épilogue de la fable des *deux Pigeons*, par la Fontaine, morceau que tout homme de goût sait par cœur ; mais que personne ne me reprochera de transcrire encore dans cet article.

Amans, heureux amans, voulez-vous voyager ?
Que ce soit aux rives prochaines.
Soyez-vous l'un à l'autre un monde toujours beau,
Toujours divers, toujours nouveau :

Tenez-vous lieu de tout, comptez pour rien le reste.
J'ai quelquefois aimé : je n'aurais pas alors
Contre le Louvre et ses trésors,
Contre le firmament et la voûte céleste,
Changé les bois, changé les lieux,
Honorés par les pas, éclairés par les yeux
De l'aimable et jeune bergère
Pour qui, sous le fils de Cythère,
Je servis engagé par mes premiers sermens.
Hélas! quand reviendront de semblables momens!
Faut-il que tant d'objets si doux et si charmans
Me laissent vivre au gré de mon ame inquiète!
Ah! si mon cœur osait encore se renflammer!
Ne sentirai-je plus de charme qui m'arrête?
Ai-je passé le tems d'aimer?

DE LA FACILITE.

Ce mot, comme celui de *facile*, appliqué aux ouvrages d'esprit, se prend en deux sens : il désigne ou l'aptitude de composer sans effort et en peu de tems, ou l'effet même de cette heureuse disposition. Ainsi, l'on dit la *facilité* d'Ovide, et la *facilité* de son style ; comme on dit un poëte *facile*, et un vers *facile*. Cette sorte d'extension dans certains mots est commune à toutes les langues.

La *facilité* nous plaît dans tous les ouvrages des arts, parce que indépendam-

ment du plaisir que nous recevons par les idées et les sentimens qu'ils réveillent en nous, nous aimons à y suivre la trace de l'intelligence qui y a présidé, à y reconnaître le génie ou l'industrie de l'homme ; et nous admirons d'autant plus l'artiste qu'il nous paraît avoir vaincu de plus grandes difficultés avec plus d'aisance. De deux sauteurs agiles celui qui fait le même tour de force avec le moins d'effort, est celui qui nous étonne et nous plaît davantage : il en est de même dans les beaux arts.

Ce n'est pas tant la *facilité* que l'apparence de la *facilité* que nous aimons dans les ouvrages de l'esprit ; et il s'en faut bien que cet air *facile* dans l'ouvrage suppose toujours la *facilité* du travail dans celui qui compose. Les écrivains en qui on loue le plus la *facilité* du style, pourraient s'écrier avec le Guide : *O quanto è difficile questo facile* ! Plusieurs des contemporains de ce grand peintre, frappés de cette grâce élégante, de cette liberté de pinceau qui brille dans ses compositions, louaient cette étonnante *facilité* comme un don particulier de la nature : le Guide s'indignait de cette idée. « Ils ne savent pas, disait-il

« avec amertume, combien d'années j'ai « consumées à observer la nature dans « toutes ses richesses et ses beautés ; com- « bien de jours j'ai passés en contempla- « tion devant ces statues antiques, pour « en saisir la merveilleuse harmonie; com- « bien de tems j'ai dérobé à la nourriture « et au sommeil, pour acquérir ce pré- « tendu don du ciel qui m'a coûté tant de « veilles, d'études et de travaux ».

Quelle leçon pour cette classe d'ecrivains présomptueux, qui prennent pour un rare talent la *facilité* d'exprimer des idées communes avec une certaine médiocrité d'élégance et de correction, soit en prose, soit en vers ! Ils se vantent d'avoir composé une épître en une matinée, ou une tragédie en six semaines. Il ne faut pas cesser de leur répéter le vers du misanthrope :

Le tems ne fait rien à l'affaire.

J'y ajouterai un mot du fameux comte de Rochester : Un poëte vint lui lire une tragédie ; Rochester l'écouta sans donner un signe d'approbation. *Considérez, Milord*, lui dit le poëte, *que je n'ai mis qu'un mois à la faire. — Comment diable*

avez-vous pu y mettre tant de tems ? lui répondit le comte.

La *facilité* de composer et d'écrire n'est donc une qualité précieuse que lorsqu'elle est jointe à un esprit supérieur, à un vrai talent ; et alors elle imprime au style un caractère de liberté, de rapidité, de grâce, qui a un grand charme pour les gens de goût.

L'air de contrainte et d'effort qui se fait sentir dans un ouvrage, semble faire partager au lecteur la peine qu'a dû éprouver l'auteur en le composant. C'est un effet de cet instinct de sympathie qui nous associe à tous les sentimens qu'éprouvent nos semblables, et qui joue un si grand rôle dans le systême des affections humaines. Nous ressemblons tous plus ou moins à ce sibarite qui suait à grosses gouttes en voyant ramer un matelot. On montrait à un évêque de Lisieux un nouvel écrit de Balzac : *Cela est beau*, dit le prélat, *mais pas assez pour la peine que cela a dû lui coûter : si j'étais à sa place, je choisirais quelqu'autre emploi pour le service de mon prochain ; je ne croirais pas que dieu exigeât de moi celui-là.*

Si la *facilité* est agréable dans toute espèce de composition, elle est pour ainsi dire essentielle aux petits ouvrages qui ne demandent ni un plan méthodique, ni une précision rigoureuse dans les idées, ni une correction sévère dans le style ; comme les épîtres, les lettres, les madrigaux, etc.

Le défaut qui accompagne souvent la *facilité*, est la négligence ; elle ne choque pas, lorsqu'elle est l'effet de cet abandon de l'esprit, qui se laisse entraîner au mouvement naturel des sentimens et des idées. Mais il ne faut pas croire, comme beaucoup de jeunes écrivains, que la négligence soit un mérite ; on la pardonne, mais il ne faut pas en faire un objet d'éloge. Il y a peu de négligences heureuses, et toute négligence est toujours un défaut.

DE L'ALLITERATION.

On donne ce nom à une figure de langage, qui consiste dans un jeu où la répétition affectée des mêmes lettres ou des mêmes syllabes, soit au commencement, soit au milieu des mots qui composent un

vers ou une période. Les grammairiens latins l'appelaient aussi *annomination.*

Cet artifice n'a d'autre effet en général que de réveiller ou de fixer davantage l'attention par la répétition de la même articulation ou de la même voix : mais la force ou la vivacité des impressions en tout genre que notre ame reçoit, est toujours proportionnée au degré d'attention qu'elle donne à ses sensations. Les effets de l'*allitération* résultent précisément du même principe que ceux de la rime, qui n'est pas une invention barbare, comme on l'a dit, mais qui tient à un instinct de nature très-universel. Ce n'est point ici le lieu de développer ce principe.

Les anciens ont fait plus d'usage de l'*allitération* que les modernes, parce qu'en tout ils étaient plus sensibles à tous les effets de la partie matérielle du langage : on en trouve des exemples dans Homère et dans quelques auteurs grecs ; mais les exemples seront plus sensibles dans les auteurs latins.

L'*allitération* est portée jusqu'à une puérile exagération dans ce vers d'Ennius :

O tite, tute, tati, tibi tanta, tyranne, tulisti.

Ce concours des mêmes lettres doit être employé avec moins d'affectation pour produire un bon effet.

L'artifice est moins sensible et plus agréable dans ces vers de Lucrece. (Lib. 3 v. 18. 22).

Apparet divûm numen, sedesque quietæ,
Quas neque concutiunt venti, neque nubila nimbis
Adspergunt, neque nix acri concreta pruinâ
Cana cadens, violat, etc.

Virgile lui-même n'a pas négligé cet artifice; mais il l'emploie avec ce goût sage et pur qui caractérise tout ce qu'il nous a laissé. Voyez ces vers:

Totaque thuriferis panchaïa pinguis arenis.
Et sola in siccâ secum spatiatur arenâ.
Stat sonipes, ac froena ferox spumantia mandit:
Saeva sedens super arma.
Longè sale saxa sonabant.
Magno misceri murmure pontum.

On en citerait une foule d'autres exemples. On en trouve aussi dans les écrivains en prose, dans Cicéron sur-tout, qui connaissait si bien tous les secrets de l'élocution. *Nulla res*, dit-il dans son Brutus, *magis penetrat in animos, eosque* fingit, format, flectit.

L'*allitération* est sensible dans ce passage connu de Cicéron, *effugit, evasit, erupit*; ainsi que dans la lettre célèbre de César, *veni, vidi, vici*; mais comme dans chacun de ces deux passages les mots se terminent par les mêmes sons en même tems qu'ils commencent par les mêmes lettres, l'effet est composé de celui de l'*allitération*, et de celui de la rime.

Quelquefois la répétition de la même lettre concourt à l'imitation physique des objets; alors ce n'est plus une simple *allitération*, mais une *onomatopée*, comme dans ce vers de l'*Enéide* :

Luctantes ventos tempestatesque sonoras;

Dans celui-ci d'*Andromaque* :

Pour qui sont ces serpens qui sifflent sur vos têtes.

Et dans ces vers du nouveau poëme *des Jardins*, dont M. l'abbé de Lille vient d'enrichir la poésie et la langue française, et qui le place au rang de nos plus grands poëtes :

Soit que sur *le l*imon une rivière *lente*
Dérou*le* en paix *les plis* de son onde indo*lente*;
Soit qu'à *travers* les *rocs* un *torrent* en *courroux*
Se *brise* avec *fracas*.

Dans les siècles gothiques, les poëtes faisaient un grand usage de l'*allitération*, et y attachaient un grand prix. Giraldus Cambrensis, qui a donné dans le seizième siècle une description du pays de Galles, dit que les écrivains de son tems regardaient comme inculte et barbare tout ouvrage où ne brillait pas cet ornement du discours: *Adeò ut nihil ab his eleganter dictum, nullum nisi rude et agreste censeatur eloquium, si non schematis hujus limâ planè fuerit expolitum*. C'est dans ce même tems qu'on écrivait des poëmes où chaque vers, et même où chaque mot commençait par la même lettre : c'était le règne des acrostiches. Dans les tems où l'esprit et le goût sont encore encroutés de barbarie, ces artifices matériels sont recherchés et goûtés, comme les ornemens déchiquetés de l'architecture gothique. Les progrès du goût ont appris à mépriser ces recherches puériles, et à n'estimer les figures purement matérielles de l'élocution, qu'autant qu'elles concourent à l'harmonie imitative, ou qu'elles servent à donner plus de trait et de saillie à la pensée ; et l'on ne peut nier que l'*allitération*, employée avec

goût et avec sobriété, ne produise souvent cet effet. *Je m'instruis mieux*, dit Montaigne, *par fuite que par suite.* On remarque dans ce grand écrivain un grand nombre de ces oppositions de mots : Pasquier les emploie avec plus d'affectation encore. On trouve dans ses ouvrages *harasser et terrasser l'autorité, avoir loi et loisir; au lieu de réformer, difformer.* Le bon goût n'a pas proscrit ces combinaisons verbales, particulièrement désignées chez les grecs par le nom de *paronomase* ou celui de *parechesis*; mais il en a fort restreint l'usage. Les meilleurs ouvrages modernes en offrent peu d'exemples.

S.

DU TUTOIEMENT.

J'ai lu ce qu'on a écrit pour et contre le *tutoiement*, et il m'a paru qu'on avait traité ce sujet beaucoup trop légèrement, qu'on n'avait pas été assez frappé des conséquences, et que les moyens de défense n'avaient pas été plus solides que les objections n'avaient été péremptoires.

On a répété que parler à une personne

comme s'il y en avait deux ou plusieurs, était ridicule. Ne l'est-il pas davantage de s'écarter d'un usage introduit dans toutes les langues modernes et consacré par tant de siècles ?

On nous a appris que les grecs et les romains tutoyaient; ce qui est aussi vrai qu'indifférent à la discussion : l'esprit de leur langue n'est pas celui de la nôtre. On sait que les langues n'emploient pas les mêmes signes pour marquer les mêmes rapports; que le tutoiement des anciens ne présentait aucune idée de familiarité; et parce que *le latin dans les mots brave l'honnêteté*, faut-il en conclure qu'un auteur français peut se servir de termes obscènes, et que son lecteur doit le supporter ?

On a cité Condillac qui fait remarquer à son élève la bizarrerie du pluriel à la place du singulier. Mais il appelait cet élève *monseigneur;* il lui disait *vous* et non pas *tu*. Comme grammairien, il relevait la faute, et comme philosophe, il se conformait à l'usage.

On nomme aussi Voltaire qui a indiqué cette même singularité ; mais il ne l'a pas

interdite ; et le plus poli des écrivains, celui qui a le mieux senti le prix des convenances, qui s'est constamment montré observateur scrupuleux des formules les plus différentes, qui a cru devoir les retenir lorsque l'on commençait à les négliger, aurait certainement été indigné de notre innovation.

Fontenelle, qui n'aimait pas plus qu'un autre les sollécismes, mais qui aimait beaucoup la raison, a déclaré que le tutoiement était choquant.

Et que l'on ne croie pas qu'il s'agisse simplement de substituer un mode de langage à un autre. Il y a ici un rapport bien autrement important, c'est celui de la morale, sous lequel il faut envisager la question. On a prétendu que le tutoiement convenait à la franchise républicaine. Mais les cantons démocratiques de la Suisse ne l'emploient pas ; mais est-il plus difficile d'être franc lorsque l'on est décent, que lorsqu'on est grossier ? Mais à supposer que ce soit ainsi que doit parler un républicain, ne faudrait-il pas en prendre les mœurs avant d'en adopter les formes, et n'y a-t-il rien de choquant à entendre le sybarite contrefaire le spartiate ?

Des novateurs ardens, prenant des fantaisies puériles pour des inspirations sages, ont compris indistinctement dans leurs violentes réformes, et des coutumes qui tenaient à des abus qu'il fallait proscrire, et les habitudes qui se liaient à des qualités trop parfaitement assorties au caractère national pour ne pas mériter d'être conservées. Ils n'ont pas vu que l'antique usage qu'ils veulent supprimer s'unit à des vertus douces, à des sentimens précieux et aux gradations de l'ordre social. Ils n'ont pas vu que le tutoiement est parmi nous l'effet et la preuve d'une excessive familiarité; qu'on ne pouvait le rendre général sans affaiblir le respect des enfans pour les pères, la considération des jeunes gens pour les vieillards, la soumission des gouvernés pour les gouvernans; que l'on augmenterait l'effronterie d'un sexe et que l'on diminuerait la modestie de l'autre. Qui peut en effet entendre, sans souffrir, un libertin hardi tutoyer une vierge timide? Qui ne serait pas révolté de voir traiter avec ce défaut d'égards un député, c'est-à-dire, un homme revêtu de la fonction la plus auguste, et que tout un peuple, dont il est l'organe, a investi de la

plénitude de sa puissance? Ou je me trompe fort, ou ce n'est pas de cette manière que peut se composer la dignité qui doit environner la représentation nationale, et que l'on parviendra à inspirer le respect qu'on doit lui porter.

Il est encore évident que lorsque l'on tutoie, les disputes sont plus vives, les injures plus promptes, l'oubli des bienséances plus fréquent.

Je crains bien que ce ne soit là une de ces fausses interprétations si nombreuses du principe de l'égalité, qui sûrement est inapplicable à des relations forcément inégales par la nature, l'âge, le sexe et l'autorité.

Il ne faut pas même espérer le léger avantage de mortifier la vanité. On connaît la conversation de deux Grands d'Espagne, dont l'un, fier de ses aïeux, donnait toujours à l'autre un titre différent de celui qu'il en recevait, et souvent même plus éminent. Interrogé sur son motif, il répondit : *Le titre m'est égal, pourvu qu'il ne me soit pas commun avec lui.* L'aristocratie saura de même, par un habile emploi des *vous* et des *tu*, se soustraire à toute parité.

Abandonnons donc le tutoiement, qui, sans aucune utilité, présente des inconvéniens si graves; réservons-le seulement comme signe de la mutuelle affection de deux époux, comme l'expression du contentement des pères et mères pour leurs enfans, comme le gage d'une parfaite intelligence dans les familles, comme la preuve qu'entre deux vrais amis l'un n'a rien qui ne soit à l'autre; réservons-le encore et nécessairement pour la passion la plus tyrannique, qui n'a que des sentimens exclusifs, qui veut toutes les préférences, recherche toutes les exceptions, et produit un tel degré d'illusion, que deux êtres croient n'avoir plus qu'une même ame et qu'une seule existence.

Observations sur le même sujet.

Je crois devoir ajouter ici quelques mots sur l'opinion trop affirmative où l'on est, que les grecs et les romains n'ont jamais connu cet usage de parler à une seule personne, comme s'il y en avait plusieurs. Cet usage se remarque en cent endroits des meilleurs écrivains. Les lettres de Cicéron,

sont pleines de *nos*, employés pour *me*. Je suis persuadé que dans une des harangues de ce grand orateur, où il s'adresse à César ou à Pompée, il se sert de *vos* ou *vestrum*, au lieu de *te* ou *tuum*, comme d'une formule qui marque plus de respect.

Il y a quelque part dans Térence, *aperite aliquis ostium*, pour *aperi*. Dans un autre endroit il fait dire à un de ses personnages, *absente nobis*, pour *absente me*, pendant mon absence. Ce n'est pas ici le lieu d'accumuler des passages grecs et latins ; car je crois aussi que les grecs emploient quelquefois le *nous* pour le *moi*. Cet usage n'a pas une origine aussi barbare qu'on le croit communément.

Je dirai encore que ce n'est pas s'exprimer exactement que de dire que les anciens *tutoyaient*. Ce mot dans notre langue emporte toujours une idée de familiarité, soit par supériorité, soit par affection, attachée à l'emploi du *tu* ; au lieu que les anciens n'ayant que cette manière de parler, en s'adressant à une seule personne, il ne s'y joignait aucune idée de familiarité. On ne peut donc pas dire que Cicéron tutoyait César, quand il lui disait : *nihil obli-*

visci soles nisi injurias ; tu n'oublies rien, excepté les injures.

Les idées accessoires qui tiennent à l'emploi du *vous* et du *toi*, ont introduit dans nos mœurs, par le moyen du langage, une variété de nuances qui entrent dans cette législation des manières dont Montesquieu a le premier fait sentir les rapports politiques, et dont nos augustes novateurs n'ont pas même soupçonné l'existence. Les idées de convenances diverses, attachées au *tu* et au *vous*, y tiennent par une force plus puissante que tous les décrets du monde ; et si vous parveniez à force de contrainte et de tems à rendre parmi nous le *tutoiement* exclusif, non-seulement vous attaqueriez à sa source cette politesse de ton et de manières qui distinguait autrefois le caractère national ; mais vous détruiriez encore une foule de beautés et de finesses que les bienséances de notre langue ont répandues dans nos meilleurs ouvrages.

Dans la plupart de nos pièces de théâtre, le dialogue serait privé d'une infinité de nuances délicates qui donnent de la vérité aux peintures des mœurs, et même à celles des passions. Les exemples tirés de nos

meilleures comédies seraient innombrables; je n'en citerai qu'un de nos tragédies. Lorsque dans *Zaïre*, Orosmane persuadé que sa maîtresse le trahit, veut lui arracher du moins l'aveu de sa faute, voyez l'effet passionné et vrai qui résulte de ce changement subit du *vous* en *tu*.

Jugez-vous; répondez avec la vérité
Que vous devez du moins à ma sincérité :
Si de quelqu'autre amour l'invincible puissance
L'emporte sur mes soins, ou même les balance,
Il faut me l'avouer, et dans ce même instant
Ta grace est dans mon cœur; prononce, elle t'attend.
Sacrifie à ma foi l'insolent qui t'adore, etc.

Si le tutoiement s'établissait indistinctement dans notre langue, que deviendrait la grâce originale de cette épître charmante de Voltaire, connue sous les noms des *tu* et des *vous?* au bout de vingt ans elle serait inintelligible pour le commun des hommes, et ne paraîtrait plus aux autres qu'une affectation de mauvais goût.

Ce large suisse à cheveux blancs
Qui ment sans cesse à votre porte,
Philis, est l'image du tems :
On dirait qu'il chasse l'escorte
Des grâces, des jeux et des ris.
Hélas! je les ai vus jadis
Entrer chez toi par la fenêtre,
Et se jouer dans ton taudis.

Il faudrait aussi jeter au feu la petite épître de Voltaire, à M. de Cideville : quoiqu'elle n'ait pas, à beaucoup près, l'originalité, la variété et le fini des *tu* et des *vous*, on y trouve toujours cette facilité agréable et piquante qui caractérise les pièces fugitives de ce grand poëte.

S.

LETTRE

D'UN BORDELAIS A PARIS,

A SON AMI A BORDEAUX.

Vous voulez, mon ami, que je vous donne des nouvelles de Paris, c'est-à-dire, que que je vous parle de la société, des spectacles, des hommes et des femmes. La société change de face à chaque saison ; une pièce de théâtre qui réussit se joue jusqu'à trois fois ; les hommes s'occupent de leurs collets et de leurs pantalons, les femmes de vers et de prose ; plusieurs même font des romans, écrivent dans les journaux, discutent dans les salons. La première chose que vous demande une femme d'esprit, c'est si vous avez lu *Attala*, et ce que vous pensez du *discours du missionnaire.* Une femme a dernièrement écrit contre les femmes qui écrivent dans un autre genre que le sien ; une autre femme a repris celle-ci en l'accusant de plagiat. La guerre se

déclare ; les voilà auteurs dans les formes, et bientôt on ne sera pas plus étonné de ce qu'une femme fait des livres que de ce qu'elle fait des enfans. Est-ce un bien, est-ce un mal, se demande-t-on sans cesse? moi je trouve cela tout naturel. De quoi veut-on qu'elles s'occupent ? de leur toilette ? le sujet est bien borné. Moins de vêtemens, plus de parure, voilà la règle; il ne faut pas beaucoup de réflexions pour la comprendre, ni de tems pour s'y conformer. — D'intrigues d'amour ? Ah! mon ami, de nos jours le misérable passe-tems qu'une intrigue ! C'était autrefois l'affaire de la vie d'une femme ; je défie qu'à présent elle y trouve l'emploi de plus d'une heure de sa journée. Rien de plus libre que les entrées, de plus simple que la sortie, de moins mystérieux que les rencontres ; point de précautions à prendre, point de craintes à concevoir ; de là un sujet de conversation absolument nul, et le tête-à-tête le plus tendre, raccourci au moins d'un tiers. Voulait-on autrefois se retrouver au spectacle, que de conventions à faire, de combinaisons à former ? il ne s'agit plus maintenant que de louer une loge, ce qui est

plus commode et sans doute bien plutôt fait. Plus de tracasseries de société, de ces anecdotes si secrètes pendant deux jours, jusqu'à ce qu'elles fussent publiques le troisième; rien à s'apprendre, rien à se confier; une nouvelle du jour dont on parle par embarras de se taire, une visite qu'on prolonge par embarras de la finir. Pendant ce tems-là on calcule; la bienséance exigeait encore quelques instans, et comme de coutume, on accorde à la bienséance la moitié de ce qu'elle demande. Joignez à cela ce qu'on gagne d'ailleurs sur les momens de trouble, d'inquiétude, d'attente, qui à la vérité n'étaient pas perdus pour tout le monde; sur les longues rêveries du jour et les mauvais rêves de la nuit; et vous verrez que, dans l'arrangement de sa vie, une femme ne peut plus regarder l'amour, ou, ce qui est à-peu-près la même chose, la galanterie, que comme un accessoire.

Toutes n'ont pas eu recours aux mêmes moyens pour y suppléer. Madame du S... a pris en main la gestion des affaires de son mari; de plus, elle suit le procès de sa sœur, sollicite le congé de son neveu,

et s'est chargée hier d'une pétition à présenter au ministre pour l'amie de la belle-sœur de son cousin : il faut bien s'amuser a quelque chose. Elle a fait son ancien cocher commis au *droit de passe*, et son vieux portier va obtenir pour retraite une place de garçon de bureau. Une de ses qualités les plus marquantes est de savoir forcer la porte d'un chef de bureau, faire cent lieues toute seule par la diligence, et courir les rues de Paris à pied, quelque tems qu'il fasse et à quelque heure que ce soit. Elle ne craint ni la pluie ni le hâle, et les voleurs pas plus que les insolens. Mon ami, ces femmes-là me font peur à moi.

Madame de G.... vient d'arriver de la campagne, où elle avait habité depuis son mariage. On ne parle que d'elle, on ne voit qu'elle, on n'entend qu'elle. Son abord est plus rassurant qu'obligeant; les hommes la trouvent bonne personne; c'est qu'ils songent moins aux frais qu'elle fait pour eux, qu'à ceux dont elle les dispense à son égard.

Adieu, mon ami. L.... vient d'acheter une terre à douze lieues de Paris; il y va

faire un superbe établissement de chasse; on y jouera un jeu d'enfer. C'est là que je compte passer l'été et l'automne. Tous nos amis, qui dînent une fois par semaine chez D...., se réunissent pour vous prier de lui envoyer le meilleur vin de vos cantons, etc.

P.

DE MIRABEAU.

Il y avait quatre mois que Mirabeau avait été dénoncé au peuple comme un traître à la liberté; et le peuple, aveugle instrument de passions dont il n'a pas le secret, était tout prêt à traiter comme un ennemi de la liberté celui qui en avait été le plus puissant défenseur. *Je sais*, dit alors Mirabeau à la tribune, *qu'il n'y a pas loin du Capitole à la roche Tarpeïenne.*

Il tombe malade. Au bruit de son danger, ce même peuple s'émeut, entoure sa maison le jour et la nuit; la crainte, le soupçon l'agitent; il attache à la vie d'un homme le destin de l'empire.

Mirabeau meurt : les voix de tous les partis s'unissent à la voix de la multitude, pour faire rendre à ses cendres des honneurs extraordinaires.

Entre ces deux momens si diversement marqués, qu'était-il donc arrivé qui eût pu transformer en un enthousiasme peut-être exagéré, une défiance certainement injuste? Mirabeau s'était-il montré plus éloquent? Avait-il sauvé la république d'un

péril imminent ? Non ; mais des hommes de parti abusaient d'une popularité qui n'était fondée ni sur des talens, ni sur des vertus, et Mirabeau avait reconquis la faveur populaire, en contribuant plus que tout autre à la leur faire perdre.

Le peuple, qui aime également à se faire des idoles et à les briser, vit en ce moment Mirabeau comme l'Hercule de la révolution. Parmi les amis de la liberté publique, il avait des enthousiastes qui regrettaient en lui l'Achille du parti ; il avait aussi des ennemis ; les uns plus éclairés, voyant leur salut attaché au succès de la révolution, ne pouvaient se dissimuler de quel poids était son talent dans la cause populaire ; les autres, dominés par la jalousie et la haîne, charmés d'un côté d'être délivrés d'un rival qui contrariait leurs vues en écrasant leur amour-propre, désolés en même tems de cet enthousiasme public, qui a couvert ses derniers momens d'une gloire à laquelle ils ne pouvaient aspirer, dissimulaient mal ces deux sentimens divers en se mêlant malgré eux aux hommages que leur commandait l'impulsion générale.

Quant aux ennemis de la révolution, les

uns ont vu, dans la perte de cet homme qui leur avait fait tant de mal, un contre-poids de moins à un parti qu'ils haïssaient et craignaient encore davantage : les autres, peut-être plus habiles, ne virent tout simplement qu'un redoutable adversaire de moins à combattre.

Le succès de la révolution ne tenait ni au génie d'un homme, ni aux intrigues d'un autre ; aucun ne l'a dirigée ; aucun ne pouvait la renverser. Qui oserait cependant borner l'influence qu'aurait pu avoir un talent comme celui de Mirabeau, pour arrêter une résolution dangereuse, pour déterminer un parti salutaire ?

Elevé à la véritable école des hommes supérieurs, il avait su tirer parti de ses malheurs et de ses fautes. Il avait appris dans les fers à aimer la liberté ; l'activité de son esprit s'était fortifiée de l'énergie de ses passions ; porté par la nécessité dans des pays divers, il y avait observé les hommes et les choses ; ses idées, mûries par la méditation, s'étaient étendues par la lecture et l'étude. Aussi dans l'Assemblée nationale, peu d'hommes ont montré, en traitant les plus grandes questions, des principes

de gouvernement aussi sains et aussi étendus, lorsque cette puérile émulation de popularité, qui a si souvent égaré les opinions, ne l'a pas jeté lui-même hors des voies naturelles de son esprit.

On peut croire que si, pour détruire, il a pu se mêler dans la tourbe des factieux, il se serait toujours élevé au-dessus d'eux pour édifier. Il avait ce sentiment de lui-même. *Des pygmées sont bons pour abattre*, disait-il la veille de sa mort; *mais il faut des hommes pour reconstruire, et nous n'en avons pas.*

Il était un de ces hommes, attaché par principes à la monarchie, comme au seul gouvernement qui convînt à un vaste empire couvert de vingt-cinq millions d'hommes, et tout imprégné, depuis dix siècles, de sentimens, de préjugés et d'habitudes monarchiques; il repoussa constamment ces idées de démocratie que des novateurs ignorans répandaient par des vues particulières, et que des esprits faibles, plus ignorans encore, appuyaient sans savoir pourquoi. Il faut en effet n'avoir aucune idée de la nature de l'homme et de son histoire, pour imaginer qu'on puisse aisément greffer des

plants exotiques de démocratie sur les racines profondes d'une vieille monarchie.

Les esprits supérieurs sont presque toujours aussi de bons esprits ; on voit mal, parce qu'on a la vue courte. La grandeur de l'esprit porte naturellement au-delà de l'erreur.

Dans les momens les plus orageux de la révolution, Mirabeau semblait la soutenir seul par son audace et ses ressources. Lorsque la diversité des vues et des craintes ébranlait les courages, divisait les pensées, balançait les résolutions, il montait à la tribune, et l'indécision commençait à se fixer ; toutes les attentions allaient au-devant de sa parole ; il parlait et frappait au but ; il avait soulagé tous les esprits par les ressources du sien, et personne ne croyait avoir droit de s'étonner de n'avoir pas trouvé ce que Mirabeau avait conçu. Il est des talens extraordinaires qui possèdent par leur perfection même une simplicité, une facilité, dont l'illusion est de laisser croire qu'on aurait trouvé aisément les plus beaux traits qu'ils produisent. Le caractère le plus marqué du talent de Mirabeau était l'éclat et la force ; il soutenait l'attention

par une élocution magnifique et figurée; il frappait l'imagination par des coups de lumière inattendus; mais les émotions qui en résultaient étaient toujours mêlées à de l'étonnement.

Le jour où la loi du comité sur les émigrans fut discutée, les différens orateurs avaient épuisé leurs moyens, et cependant la question était restée entière; tous les yeux semblaient chercher Mirabeau; tous les esprits semblaient avoir besoin de trouver de nouvelles idées dans le sien. Mirabeau arrive de la campagne; il paraît au milieu de cette turbulente agitation des passions, qu'il ne partage point. Il monte à la tribune avec ce calme imposant qui sied si bien à un esprit dominateur. Il lit le fragment d'une lettre qu'il avait adressée autrefois à un jeune despote du nord. On l'écoute avec ce silence recueilli, troublé seulement par le murmure de l'admiration qui craint d'interrompre celui qui la cause. La lecture n'était pas achevée que la question était jugée. Comme il fut grand ce jour-là! comme toutes ses répliques furent vives et brillantes! comme il abaissa la faction républicaine! De quel ton supérieur

il imposa silence aux trente voix! Rarement j'ai été plus ému qu'à cette séance. Comment se fait-il que dans ces développemens du génie et du talent, où les affections ne semblent avoir aucune part, l'ame se passionne cependant et mêle de vives émotions aux jouissances de l'esprit! Jamais je n'ai été frappé de ces grandes idées qui élèvent ma pensée et semblent reculer les bornes de son horizon, que je n'aie senti mon cœur palpiter avec délices.

Oh! qu'on aurait besoin, en déplorant la perte d'un si rare talent, d'avoir aussi à pleurer des vertus! ce qui manque à la douleur est plus pénible encore que ce qui la cause. Depuis ce matin, uniquement occupé de la mort de Mirabeau, je me suis étonné, je dirai plus, je me suis accusé de ma douleur. Une voix intérieure me disait: Quels hommages sont donc réservés aux ames vraiment grandes qui ont honoré l'humanité par leurs vertus en l'éclairant par leurs talens?

J'entends parler de ces magnifiques obsèques, de ce concours tumultueux d'un peuple immense, empressé de voir son convoi; la présence de l'Assemblée natio-

nale, des ministres du roi, des corps administratifs; ces détachemens nombreux de tous les corps de milice, l'appareil des cérémonies religieuses animé par une musique militaire et lugubre; tout concourait à rendre ce spectacle auguste et solemnel; mais il y manquait, dit-on, ce qui aurait pu le rendre touchant: *tout y était hors la douleur*. Je me suis réjoui de ces honneurs publics rendus à un grand talent qui a rendu de grands services publics; mais je me suis rappelé le tableau sublime que fait Tacite de la mort de Germanicus: cette douleur universelle et sans faste [1], qui sans montrer au-dehors l'appareil du deuil n'en pénètre que plus avant au fond des cœurs; et ce *vaste silence* qui fait de Rome comme une solitude, et qui n'est interrompu que par de tristes gémissemens; et les places publiques désertes, les travaux suspendus, les théâtres fermés sans l'ordre des magis-

[1] *Quanquam insignibus lugentium abstinerent, altiùs animis mœrebant. — Dies... modò per silentium vastus, modò ploratibus inquies. — Funus sine imaginibus et pompâ, per laudes ac memoriam virtutum ejus celebre fuit.* Tacite, Annal. l. II et III.

trats, sans la tyrannie de la populace; et ces *funérailles sans ornemens et sans pompe, qui ne sont relevées que par le souvenir et l'éloge des vertus de Germanicus.* Je n'ai osé me demander où était la gloire.

Ah! s'il est vrai que les qualités de l'ame trouvent en général leurs bornes dans celles de l'esprit, et que suivant l'observation ingénieuse de Duclos, *on ne puisse avoir que les vertus de son esprit,* pourquoi Mirabeau n'a-t-il pas eu toutes les vertus du sien?

Il aima passionnément la gloire; il la voulait brillante; mais il sentait qu'il ne pouvait l'obtenir pure et sans tache. Ce sentiment empoisonna ses succès. Quelques jours avant de tomber malade, il dit à un de ses plus estimables collègues: *Il me faudrait encore deux ans pour expier l'immoralité de ma jeunesse, si toutefois cela est possible.* Par un mouvement plus noble encore, il avait dit il y a plusieurs mois: *Ah! que ma vie passée nuira à la chose publique!*

Je relis avec plaisir cette phrase du bel éloge que M. Garat a fait de son collègue

dans le *Journal de Paris :* « Il est impos-
« sible de l'avoir vu quelquefois dans cette
« familiarité où les voiles tombent, et de
« n'avoir pas aperçu en lui beaucoup de
« ces mouvemens d'ame dont il est facile
« de faire des vertus. » Il y a là un coup-d'œil philosophique qui m'éclaire, et un sentiment de philantropie qui me plaît. J'en trouve l'application dans les derniers momens de Mirabeau. Il y montre de la douceur, de la sensibilité, de la bonté. Il ne s'occupe que du soin de faire du bien à ceux qui l'avaient servi, et il sait jouir encore du bonheur d'être aimé. Je ne parle pas de son courage ; on en a toujours quand on meurt sur le théâtre, soutenu par l'intérêt d'une grande nation, par les regards pour ainsi dire de l'univers. Celui qui a quelque énergie dans l'ame a toujours le courage de la nécessité ; et celui qui a consumé sa vie à tâcher de captiver l'opinion des hommes, ne renonce pas à cette brillante illusion, au moment où tout ce qu'il y a de réel au monde lui échappe. Il y a d'ailleurs un grand principe de force dans ce sentiment intérieur qui fait dire à Mirabeau, entendant un coup de canon :

Est-ce là le signal des funérailles d'Achille? Mais combien je suis plus ému de ce courage calme et touchant qui se montre au moment où l'espérance elle-même a disparu; lorsque s'entourant alors de sensations agréables et de sentimens doux, il fait écarter de lui tout ce qui peut blesser l'imagination et les sens; il veut qu'on parfume sa chambre et qu'on y apporte des fleurs, et ne songe plus qu'à attendre le sommeil de la mort, à côté de ses amis, touchant leurs mains, et entendant encore les sons consolateurs de leur voix. Non; l'homme qui sentit vivement la reconnaissance, l'amitié, la liberté, n'eut point un cœur méchant. Serait-ce donc outrager la vertu, serait-ce composer avec la morale, que d'aimer à penser que si Mirabeau eut des mœurs corrompues et souilla sa vie par des actions coupables, il y fut entraîné plutôt par des passions ardentes et des circonstances impérieuses que par un naturel vicieux?

Terminons cet écrit par une citation de Mirabeau lui-même, qui donnera plus de poids à son apologie que toutes nos réflexions; elle est tirée de la première pro-

duction de sa plume, du livre sur les *Lettres de cachet*. On y reconnaîtra le caractère de son talent dans ses plus beaux ouvrages, et une sensibilité qu'il n'a guère eu l'occasion de développer dans les autres.

« Le geolier qui présenta de la cigue au plus grand des grecs, détourna la tête et pleura. Etait-ce la magnanimité du philosophe ou le spectacle de l'innocence souffrante et patiente qui arrachait des larmes à ce satellite de la tyrannie? Non, des vertus si hautes n'étaient point à sa portée... C'était la pitié naturelle aux humains à l'aspect d'un malheureux, qui agissait sur lui... Voyez, dit Socrate, le bon cœur de cet homme pendant ma prison; il m'est venu voir souvent: il vaut mieux que tous les autres... O vous! qui prenez sans frémir un ministère à-peu-près pareil, obéissez à vos commettans; mais à leurs cruautés ne mêlez point les vôtres: ne repoussez pas toujours la nature: rampez puisque vous êtes esclaves; soyez pitoyables, puisque vous êtes humains. »

« Et vous, mon fils! que je n'ai point embrassé depuis le berceau; vous dont j'arrosai de larmes les lèvres agonissantes le jour même où je fus arrêté, avec un serre-

ment de cœur qui m'annonçait que je ne vous reverrais pas : j'ai peu de droits sur votre tendresse, puisque je n'ai rien fait pour votre éducation ni pour votre bonheur. On m'a arraché à ces douces jouissances : ainsi vous ne savez pas si j'aurais été un bon père. N'importe ; vous vous devez à vous-même, et vous devez à vos enfans de respecter ma mémoire. Quand vous lirez ceci, je ne serai probablement plus ; mais vous trouverez dans cet ouvrage ce qui de moi fut estimable, mon amour pour la vérité et la justice, ma haîne pour l'adulation et la tyrannie. O mon fils ! gardez-vous des défauts de votre père, et que ses fautes vous servent de leçons : gardez-vous des excès de cette sensibilité brûlante qui fit sa félicité, mais aussi son infortune, et dont il a peut-être mis le germe dans votre sang. Mais imitez son courage : livrez une guerre éternelle au despotisme. Ah ! si vous devez jamais être capable de le ménager, de le flatter, de l'invoquer, de le servir, puisse la mort vous moissonner avant l'âge !... Oui, c'est d'une voix ferme que je profère ce vœu terrible..... »

S.

DE L'EXAGÉRATION.

JE viens de lire dans un journal une assertion qui a indigné toute la bonne compagnie.

L'exagération, dit-on, *est la rhétorique des esprits faibles et la logique des esprits faux.*

Je ne m'arrêterai pas sur la logique : ayant remarqué qu'elle desséchait le discours, gênait la conduite, et exigeait un accord trop difficile entre ce que l'on dit et ce que l'on fait, j'y ai renoncé de très-bonne heure ; et lorsqu'il est évident que les opinions, les écrits et les hommes qui en ont le moins réussissent le mieux, je ne m'aviserai ni de m'en servir ni de la défendre.

Pour la rhétorique, qui est de tous les tems, de tous les lieux, de toutes les circonstances, je ne puis l'abandonner et consentir à laisser mettre en axiôme cette grossière erreur, que *l'exagération est la rhétorique des esprits faibles.*

C'est sur-tout *l'exagération* que je

veux venger du dénigrement de quelques gens froids, qui ne déclament contre elle que parce qu'ils n'ont pas assez de profondeur dans l'ame, ni assez d'élévation dans l'esprit pour en sentir le besoin, et en recueillir les avantages.

Je demande d'abord si l'on a jamais conçu qu'il pût y avoir une *rhétorique* sans *exagération*. Ensuite, je prierai que l'on m'explique comment on est *faible* quand on est *fort ;* car n'est-il pas incontestable que l'exagération n'est autre chose que l'excès de la force ?

On avance que *Fénélon n'exagère jamais*. Il est, je crois, permis d'en douter ; mais quand cela serait, qu'en faudrait-il conclure ? Ceux de nos grands écrivains du moment, distingués par un style véhément et par une éloquence brûlante, ne voudraient certainement pas que leur prose ressemblât à la prose du *Télémaque*. Je l'affirme, ils le prouvent, et ce n'est pas sans y avoir bien réfléchi, qu'ils s'écartent d'une simplicité monotone, qui ne pourrait aujourd'hui procurer de la vogue à un livre, de la célébrité à un orateur, et à un jeune athlète des palmes académiques.

Je désirerais aussi que l'on m'apprît comment, sans le secours de l'exagération, on parviendrait à *faire effet?* Cette phrase n'était pas en usage dans le siècle de Louis XIV. La raison en est très-simple, c'est que la chose qu'elle désigne n'existait pas. L'esprit des Mortemar donnait un tour facile et agréable à leur conversation; mais la nôtre est plus soigneusement travaillée, et l'on s'attache particulièrement à y faire naître la surprise. Les *fables de La Fontaine* ont du mérite; mais les sujets ne lui appartiennent pas, et l'invention assure toute supériorité à un fabuliste moderne. Les *pièces de Molière* se jouent encore; mais pas une n'a eu cent représentations, etc. etc. etc. Il a donc été indispensable de créer une expression nouvelle pour des succès nouveaux.

Lorsque quelqu'un vient à bout de persuader qu'il est tourmenté d'une passion violente, quoiqu'il n'ait qu'un goût passager; lorsqu'il s'élève avec toute la chaleur de son ame contre des abus dont il se soucie fort peu; lorsqu'il établit avec une noble franchise l'opinion qu'il n'a pas, de quelle manière peindrez-vous l'enthousiasme qu'il

excite, si vous ne dites pas qu'il *fait effet?* Et cette fortune, si digne d'ambition, n'est-ce pas à l'exagération qu'il la doit?

N'est-ce pas elle qui nous concilie la bienveillance, en nous fournissant ces éloges si démesurés qu'ils surpassent même les espérances de la vanité?

Il n'y a qu'elle encore qui puisse jeter de l'intérêt sur les matières d'administration; de leur nature, elles sont arides. Employez le mot propre, suivez un raisonnement, appuyez-vous sur des exemples, répandez de l'instruction, et personne ne vous écoutera. Mais que vos tournures soient inusitées, vos idées sans ordre, vos résultats hardis, vos vues au-dessus du sujet, et vous aurez parfaitement réussi à *faire effet.*

Rien n'est sans doute plus ingrat que de rapporter un fait précisément tel qu'il est. Je vais en citer un bien commun; et si l'exagération lui donne quelque valeur, jugez ce qu'elle fait d'un événement qui par lui-même a déja quelque importance.

Si j'annonce dans la société de Mélisse, « qu'elle est abîmée de vapeurs, que ses « nerfs sont dans un état déplorable, que

« sa mélancolie est profonde, que j'ai cru « que quelques larmes lui échappaient, et « que cette situation, si l'on n'y remédie « promptement, peut devenir funeste » ; alors j'inquiéte ceux auxquels *Mélisse* est chère ; je mets au désespoir ceux auxquels elle est indifférente, et je m'empare de l'attention générale.

« J'ai trouvé *Mélisse* seule ; sa solitude « dont elle ne savait que faire l'excédait ; « et comme l'ennui fait mal digérer, ses « yeux étaient battus et ses bâillemens fré- « quens ». Qu'aurait produit ce récit?.... Je me suis tenu près de la vérité ; et seulement en la rendant moins insipide, je n'ai pas eu le tort d'une nouvelle insignifiante.

Remarquez encore que l'exagération enrichit la langue par une foule de superlatifs qu'elle y attire, et qu'elle lui donne du nombre en forçant à se servir de termes harmonieux. Ne dites donc pas qu'une pièce est bonne ou mauvaise, mais prononcez qu'elle est effroyable ou qu'elle est délicieuse.

Pour terminer enfin une apologie qui, de nos jours, n'aurait pas dû être néces-

saire, je supplie d'observer que l'exagération peut seule nous préserver de la raison, qui n'a jamais d'éclat; de la modération, qui, si elle n'est pas encore honteuse, est au moins très-embarrassante, et de l'impartialité qui rend si justement suspect à tous les partis.

DEVAINES.

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

ET DE M. CHAMFORT.

Le bon abbé de Saint-Pierre, qui était patriote quoique de l'Académie française, se demanda un jour à quoi servaient les ducs et pairs; et il fit un pamphlet pour rechercher les moyens de rendre les ducs et pairs utiles à l'état. Ces moyens n'ont pas paru victorieux à l'Assemblée nationale; car elle a supprimé les ducs et pairs.

M. Chamfort, qui est de même patriote et de l'Académie française, s'est demandé sans doute aussi à quoi etait bonne l'académie; mais il ne s'est pas donné la peine de chercher les moyens de la rendre utile à quelque chose. Il vient de faire un pamphlet pour prier l'Assemblée nationale de se hâter de la détruire, comme n'étant bonne à rien.

M. Chamfort a cependant désiré autrefois d'être de l'Académie, puisqu'il y a été admis; il a vécu dans son sein; il a vu l'esprit qui y règne; ses talens sont connus; sous tous ces rapports, son autorité doit

avoir quelque poids. Lorsque sans mission, sans être pressé par un devoir rigoureux, on dénonce à sa nation la compagnie dont on est membre, comme nuisible à l'intérêt public, et la plupart de ses confrères dont on n'a point à se plaindre, comme tout au moins ridicules, il faut être invinciblement entraîné par un motif plus puissant que tous les sentimens de convenance et toutes les idées de morale commune, qui règlent d'ordinaire les actions des hommes.

Quel a pu être ce motif irrésistible? je n'en puis imaginer que deux qui puissent m'expliquer un si grand effort: la passion de la gloire ou celle du bien public.

Je lis la brochure de M. Chamfort, et à mon grand étonnement, je trouve, non une discussion, mais une satyre; non un examen impartial de l'influence que les sociétés littéraires peuvent avoir sur les progrès de la raison et des lumières ou de leurs rapports politiques et moraux avec les principes d'un gouvernement libre, mais un relevé très-malin de toutes les anecdotes qui peuvent jeter du ridicule sur l'Académie française, et beaucoup d'esprit péniblement employé à donner une tournure

odieuse à des choses très-simples ou même très-louables. Et ce qui me surprend davantage, c'est de ne retrouver dans une satyre si soignée que ce que l'on a déjà lu, il y a long-tems, dans les éloquentes diatribes de MM. Fréron, Pallissot, Linguet, et autres illustres ennemis de la philosophie, et par conséquent de l'Académie, qui leur paraissait le foyer de cet esprit philosophique, si antipatique avec le leur. Je n'ai pas vu que ces messieurs aient moissonné beaucoup de gloire dans cette carrière; et je ne puis croire que M. Chamfort se soit borné à l'ambition de glaner sur leurs traces.

Lorsqu'un homme d'esprit veut se donner le plaisir de traiter une question déjà rebattue, de manière à faire quelque effet, il n'a que deux partis commodes à prendre après celui de la vérité : c'est la satyre ou le paradoxe. Il a paru plus efficace à M. Chamfort de réunir ces deux moyens; mais il n'a peut-être pas assez bien jugé l'esprit du moment. L'art de la satyre a fait de terribles progrès depuis deux ans; et le sel académique d'une brochure anti-académique peut paraître bien insipide à

des palais irrités tous les jours par le piment patriotique de nos pamphlets jacobins. Quant au merite du paradoxe, il ne sera peut-être senti que par un petit nombre d'hommes qu'on ne compte plus guères.

M. Chamfort s'est d'ailleurs laissé prévenir par différens journaux, qui dès long-tems ont marqué l'Académie du sceau de la réprobation patriotique. Même à l'Assemblée nationale, lorsque le rapporteur du conseil des finances proposa de continuer pour 1790 le fonds annuel de ving-six mille francs que coûte à la nation française l'entretien de l'Académie française, une voix s'éleva (je crois que ce fut celle de M. Lanjuinais) qui demanda à quoi serait bonne l'Académie française? L'assemblée décréta les vingt-six mille francs, et ajourna la question de l'utilité. M. Chamfort a voulu sans doute presser l'ajournement; et lorsque la motion de M. Lanjuinais se représentera, je ne doute pas qu'elle ne soit puissamment appuyée par les tribunes.

Mais ce qui démontre que ce n'est point le desir de la gloire qui a porté M. Chamfort à provoquer la destruction de l'Académie, c'est la première destination

de son mémoire. Ce n'était pas sous son nom qu'il devait opérer ce grand ouvrage. Il prêtait à Mirabeau son esprit et sa plume ; Mirabeau devait prêter à l'éloquence de M. Chamfort l'autorité de son nom et celle de sa voix. Mirabeau aurait eu la gloire du triomphe ; M. Chamfort n'en voulait que le plaisir. Je n'ai ni le tems ni la volonté de faire sur cette singulière combinaison de vues et de talens, les réflexions qu'elle suggère naturellement.

L'espace me manque aussi pour montrer la faiblesse des motifs sur lesquels M. Chamfort fonde la nécessité de détruire les Académies. Je sais que deux de ses confrères se proposent de réfuter en détail ses raisonnemens ; et ils le feront avec plus de talent que moi. Je me bornerai ici à quelques questions et à cette seule réflexion : c'est que si les sociétés littéraires sont incompatibles avec notre constitution, c'est par de toutes autres raisons que celles de M. Chamfort.

Pourquoi M. Chamfort regarde-t-il comme une dérision l'égalité académique, que Richelieu voulut établir entre les grands seigneurs et les gens de lettres,

puisqu'il convient un peu plus bas que cet *étrange amalgame* hâta l'opinion publique, et que la nation apprit à *estimer davantage Patru en le voyant à côté de ces hommes décorés ?*

Pourquoi affirme-t-il que les partisans de l'Académie sont en petit nombre ? Cela peut être ; mais comment en a-t-il fait le compte ?

Pourquoi suppose-t-il que ces partisans de l'Académie tirent d'un seul sophisme *tous les argumens qu'ils rebattent pour se défendre ?* Ce sophisme, selon lui, se réduit à dire que les grands écrivains n'ont fait leurs chefs-d'œuvres que parce qu'ils étaient de l'Académie, ou parce qu'ils voulaient en être. Jamais homme raisonnable n'a dit une pareille sottise ; et si M. Chamfort avait cru avoir besoin de la réfuter, il aurait répondu plus victorieusement encore en démontrant qu'Homère et Virgile n'ont jamais pensé à l'Académie en faisant l'Iliade et l'Enéïde.

Pourquoi M Chamfort ne veut-il pas que la gloire de Corneille, Racine, Bossuet, Fénélon, répande quelque éclat sur la liste de l'Académie ; et que les noms de

Granier, Colomby, Bardieu, Balesdeus, y jettent cependant du ridicule ?

Pourquoi M. Chamfort veut-il que Moréri soit mort à vingt-neuf ans, quoiqu'il en eût trente-sept; et que le dictionnaire de Bayle soit *plein de génie ?* Ne pouvait-il pas exprimer son mépris pour le dictionnaire de l'Académie, qui n'a rien de commun avec ceux de Bayle et de Moréri, sans faire un anachronisme et un solécisme de goût.

Pourquoi M. Chamfort répète-t-il avec amertume une critique si usée des discours de réception à l'Académie, qu'il lui plaît d'appeler *un devoir académique ?* Il n'aurait tenu qu'à lui d'y voir un simple usage, adopté dans beaucoup de corps. Pendant dix-huit mois, à chaque changement de président de l'Assemblée nationale, il a été témoin de ce même scandale *d'un homme loué en sa présence par un autre homme, qu'il vient de louer lui-même, en présence d'un autre homme qui s'amuse de tous les deux*. Et cependant cet usage, qui n'était point un *devoir* national, n'a point dégradé le corps législatif, et ne nuira point sans doute à la constitution qu'il a décrétée.

Pourquoi M. Chamfort fait-il un crime à l'Académie de n'avoir pas admis dans son sein des hommes célèbres qu'elle y désirait, tandis qu'il avoue que c'était le gouvernement qui les en repoussait?

Pourquoi affirme-t-il qu'Helvétius, Diderot et Raynal *ont tous montré hardiment leur mépris* pour l'Académie? J'ai beaucoup vécu avec les deux premiers, qui n'ont jamais eu le mépris qu'il leur prête; j'aime, j'honore et j'admire le troisième, qui heureusement vit encore, et qui ne partage point et n'a jamais partagé les opinions de M. Chamfort sur l'Académie. Le sage et vertueux Turgot non plus ne pensait pas comme M. Chamfort, lui qui, dans un mémoire lu à l'Académie des inscriptions le 28 octobre 1780, s'exprime ainsi: « On ne trouverait pas, depuis l'établis- « sement de l'Académie française, six à sept « noms que le public puisse regretter de « n'avoir pas vus sur sa liste. Si même de « ce petit nombre on retranche ceux qui « n'ayant rien imprimé de leur vivant, sont « morts sans avoir un droit réel aux hon- « neurs académiques, on verra que tous les « autres ont été écartés de l'Académie par

« des obstacles étrangers à leur mérite lit-
« téraire, et qu'il n'était pas au pouvoir de
« l'Académie de lever. Les places de l'Aca-
« démie française n'ont donc jamais manqué
« aux grands talens ; souvent, au contraire,
« les grands talens ont manqué aux places
« de l'Académie française. »

Si des sociétés littéraires, instituées par l'autorité absolue, ont été courbées sous la main de l'autorité qui les a créées et qui pouvait les détruire, est-ce une raison pour croire qu'elles seraient ennemies de la puissance nationale qui les relèverait et pourrait toujours aussi les détruire ? Mais si sous le despotisme, ces mêmes sociétés ont eu le sentiment de la liberté et en ont hautement professé et propagé les principes, au risque de déplaire et d'être persécutées, faut-il croire qu'elles attaqueraient cette même liberté, lorsqu'elles y trouveraient l'aiguillon et la récompense de leurs travaux ?

Combien l'esprit a d'avantages sur le bon sens ! Quelle est l'ame simple et sensible qui n'ait approuvé avec attendrissement cette fondation d'un citoyen honnête et généreux, qui, voyant dans les classes indi-

gentes de la société beaucoup de bonnes et grandes actions perdues dans l'obscurité, a pensé qu'elles restaient par là sans utilité pour les mœurs publiques, et sans récompense pour leurs auteurs? Il a cru qu'en instituant un prix annuel qui donnerait une publicité salutaire à ces actions vertueuses; ce serait tout-à-la-fois et un hommage public, toujours bon à rendre à la vertu, et un encouragement à l'imiter, plus propre qu'aucun autre à en répandre le sentiment et l'amour.

Comment M. Chamfort, qui a assisté à la distribution de ces prix, n'a-t-il pas été entraîné par cet attendrissement si général et si touchant qui excitait les applaudissemens et faisait couler les larmes d'une assemblée choisie, dont le sentiment était le vrai triomphe des bons citoyens qu'on couronnait? Comment a-t-il pu voir dans la modestie et la pudeur naturelles à des ames vertueuses, un air de tristesse, lorsque tout le monde n'y apercevait que l'expression du bonheur? Enfin comment M. Chamfort, qui ne trouvait qu'un scandale révoltant dans un spectacle qui édifiait tant d'honnêtes gens, a-t-il pu se permettre de

donner plusieurs fois sa voix pour adjuger ces prix d'*immoralité*, et de participer par sa présence à ce scandale qu'il réprouvait ?

Combien d'esprit ne faut-il pas pour prouver qu'il ne faut pas offrir un secours à l'indigence, quand elle est unie à la vertu.

Comment M. Chamfort a-t-il pu outrager et, j'ose dire, calomnier si gratuitement la mémoire de d'Alembert, avec qui il a cependant assez vécu pour le bien connaître ? Comment peut-il présenter comme le flatteur du despotisme, un philosophe dont la vie entière fut un dévouement invariable à la simplicité et à l'indépendance; qui parla des grands avec tant de hauteur et des gens de lettres avec tant de dignité, dans un *Essai* qui lui attira tant de haîne de la part des premiers; qui préféra de vivre sous l'humble toît et dans la société de la femme honnête et pauvre qui l'avait nourri, à la gloire de vivre à la cour des deux plus grands souverains du siècle; qui, recherché par les puissans et les grands, ne vécut point chez eux, ne les vit que chez lui ou chez ses amis, et n'obtint par leur crédit ni graces, ni pensions; qui

attendit, pour témoigner publiquement sa reconnaissance pour M. d'Argenson et son amtiié pour M. Turgot, que ces deux ministres fussent disgraciés; qui, toujours suspect à l'autorité inqniète et despotique des ministres, par la liberté de ses discours et de ses écrits, se vit refuser par le plus plat de ces petits despotes, une pension académique, destinée à la seule ancienneté; qui peut-être enfin ne dut sa liberté et sa sûreté qu'à l'estime et à la considération dont il jouissait hors de sa patrie? Mais comment sur-tout M. Chamfort a-t-il pu s'oublier au point de mutiler avec une subtilité si cruelle le passage qu'il cite de d'Alembert, pour faire sortir un caractère de servitude de ce qui n'offre dans son sens entier et naturel que le langage de la sagesse et de la raison? Je laisse à un autre ami de M. d'Alembert le soin pénible de dévoiler cette infidélité.

Comment n'a-t-il pas senti quelque repoussement intérieur en adressant à l'Assemblée nationale ces paroles étranges : *Epargnez à l'Académie une mort naturelle?* M. Chamfort, accoutumé à voir les objets *du côté plaisant*, a trouvé *plaisant*

sans doute de traiter l'Académie, comme *Agnelet*, dans l'*Avocat patelin*, traite ses moutons; *il les égorgeait*, disait-il, *de peur qu'ils ne mouriont.*

Pour rassurer l'Assemblée nationale sur le *chagrin* qu'elle causera aux membres de l'Académie, il lui apprend que ce chagrin *se contiendra dans les bornes d'une hypocrite et facile décence.* Ma main n'est pas assez ferme en copiant ces paroles, pour que je veuille y répondre; et je sens un peu de rougeur s'élever à mon front, en voyant, après tant de sarcasmes injurieux, la pitié de M. Chamfort solliciter en faveur de l'Académie *l'équité libérale* de l'Assemblée nationale. Cette attention de se rapprocher de ses confrères pour l'intérêt, quand on s'en est séparé pour les ridicules, rappelle dans un sens inverse ce mot connu de Mairan : *A Beziers nous avons de l'esprit, mais ils sont fous.*

S.

DES THÉOPHILANTROPES.

La curiosité m'a conduit dimanche dernier à une réunion de *théophilantropes ;* elle était composée d'environ 300 personnes, dont le plus grand nombre, par l'habillement et le maintien, paraissait appartenir à une classe d'ouvriers qu'on ne rencontre pas dans les ateliers, et dont on se détourne sur les quais.

Un autel semblable à ceux de l'opéra quand ils sont mesquins, était à l'extrémité de la salle.

Au milieu, il y avait une chaire ; ceux qui l'ont occupée se sont successivement passé une redingotte blanche, qui est sans doute le vêtement sacerdotal.

Les prédicateurs ont parlé vaguement de dieu, de vertu et d'une piété intérieure.

On a lu quelques pensées de Sénèque ; des aveugles des deux sexes ont mal chanté des hymnes médiocres.

Je trouvais tout cela assez plat ; et convaincu que le déïsme pur, qu'il m'a semblé qu'on professait, n'était point à la portée de l'auditoire, je me disais qu'il était absurde

de prétendre fonder une dévotion populaire sur une idée abstraite.

Mais diverses observations ont donné un nouveau cours à mes pensées, et m'ont forcé de considérer l'association sous des rapports plus sérieux.

L'autel est dédié à l'*Être suprême* et à l'*immortalité de l'ame.* Peu se sont doutés qu'ils en eussent une *immortelle ;* mais tous retrouvaient dans ces mots la religion que *Robespierre* avait donnée à son peuple.

J'ai dû penser que cette inscription était parfaitement choisie, lorsque j'ai reconnu parmi ses disciples des agens célèbres des comités révolutionnaires, des instrumens énergiques de prairial, et des aspirans à la constitution de 1793.

Je n'ai pas entendu sans étonnement un des sermoneurs recommander ce précepte excessivement prudent : *Si l'on vous demande qui vous êtes, vous ne le direz pas, mais vous répondrez : Si l'on veut savoir qui nous sommes, qu'on aille apprendre notre doctrine.* A cet égard on aura toute la facilité que l'on peut désirer, car il s'établit une école de *théophilantropie.*

Enfin on m'a assuré que chaque église avait un comité secret, et que ces comités correspondaient entre eux.

D'après ces faits, serait-il bien téméraire de présumer que quelques chefs échappés de Vendôme, voyant les sociétés de Jacobins défendues et tous les cultes tolérés, eussent imaginé de fondre la société dans le culte, et de la rendre ainsi inattaquable ? N'ont-ils pas pu penser que si les affiliations étaient proscrites, la communication entre les fidèles de la même communion serait soufferte, et qu'ils obtiendraient l'avantage, trop négligé jusqu'ici, de transformer leur doctrine en dogme, de pousser la crédulité au fanatisme, et de fortifier les opinions politiques par l'esprit religieux ?

Je laisse ces réflexions à ceux que le malheur a habitués à la prévoyance.

DEVAINES.

DE PLATON.

On ne peut fixer son attention et ses regards sur les monumens qui nous restent de l'ancienne Grèce, sans être saisi d'admiration et pénétré de reconnaissance. Tout ce que les habitans de l'Europe moderne ont de lumières, de goût et de philosophie, ils le doivent aux grecs, à ce peuple extraordinaire, si souvent célèbre et peut-être encore mal connu. Si le tems ou quelque révolution du globe avait anéanti ces statues, ces pierres gravées, ces édifices, ces poëmes, ces ouvrages d'histoire et de philosophie, que le hasard nous a conservés, les meilleurs esprits mettraient au rang des fables ce qu'on dirait des mœurs, des gouvernemens, des arts, des sciences de la Grèce: et l'histoire d'Athènes et de Sparte serait traitée comme celle des titans et des danaïdes.

C'est dans l'histoire des grecs qu'il faut apprendre tout ce que l'homme peut faire, et tout ce qu'on peut faire de l'homme. Les progrès que ce peuple a faits dans tous les arts et dans toutes les sciences, n'ont encore rien de si merveilleux que la rapidité

même de ces progrès. Tous les peuples sauvages se traînent long-tems dans les ténèbres de l'ignorance, avant que d'atteindre à quelque degré d'industrie et de civilisation. Les grecs semblent n'avoir point eu d'enfance; ils semblent avoir passé, presqu'en un instant, de la barbarie au plus haut degré de politesse et de lumière.

Cette nation eut, il est vrai, des maîtres et des modèles : elle n'inventa ni sa religion, ni sa philosophie, ni ses arts; mais elle perfectionna : elle embellit tout ce qu'elle emprunta des autres peuples. La plupart des découvertes les plus étonnantes sont dues au hasard : des inventions merveilleuses peuvent appartenir à des hommes barbares; mais l'ordre, l'élégance, le goût, sont les fruits les plus rares et les plus précieux de l'imagination et du génie.

Les grecs trouvèrent en Egypte des statues, des colonnes, des chapiteaux; mais ce n'était que des ébauches informes et grossières. En les imitant, ils y répandirent le mouvement et la vie; ils imaginèrent les formes agréables, les proportions élégantes et légères; ils créerent véritablement l'art. Ils firent de même dans la philosophie;

dont leurs premiers sages allèrent sans doute recueillir les élémens chez les prêtres de l'Egypte et les gymnosophistes de l'Inde.

La philosophie, en Egypte, sombre, triste, mystérieuse, renfermée dans l'intérieur des temples, y était un instrument de despotisme et de superstition : transportée dans la Grèce, elle y prit un essor plus libre et plus hardi, en même tems qu'elle y servit à étendre et à perfectionner la liberté même. Elle n'y fut point bornée à certains objets, ni réservée à une seule classe d'hommes ; jetée au milieu d'un peuple actif, curieux et sensible à l'excès, elle éclaira tous les états, elle se répandit sur tous les objets, elle s'embellit de tous les arts. Chez les modernes, un philosophe n'a été souvent qu'un savant obscur, qui dans la solitude de son cabinet, étranger aux arts, aux affaires, aux plaisirs, s'occupait uniquement de spéculations abstraites et de recherches métaphysiques sur Dieu, la nature et l'ame, sur le mouvement et l'espace. Un philosophe à Athènes sacrifiait aux Muses et aux Grâces; il tenait une école de politesse comme de science; il jugeait les artistes, couronnait les poëtes,

éclairait les hommes d'état, et disputait aux orateurs l'art de persuader et d'émouvoir. Ce portrait est celui de Platon, et ses ouvrages sont le tableau le plus fidèle et le plus intéressant de l'état de la philosophie chez les grecs.

Platon est de tous les philosophes de l'antiquité celui dont on parle le plus, qu'on lit peut-être le moins, et sur lequel on porte en général les jugemens les plus variés. Il a joui de son tems de la plus brillante réputation à laquelle la supériorité de génie puisse faire aspirer; il a fondé une école célèbre, qui subsistait encore plusieurs siècles après que celles de ses contemporains avaient été anéanties. Dans les premiers siècles du christianisme, ses opinions altérées et commentées par des esprits ardens et fanatiques, se mêlèrent à la religion, y formèrent des sectes et des hérésies, et dans la suite devinrent une sorte de religion même. Il y avait deux mille ans que Platon n'existait plus, et il régnait encore dans les écoles chrétiennes; c'était, il est vrai, son nom plutôt que son esprit qui y régnait. Il semble aujourd'hui qu'il soit de mode de déprimer ce philosophe, et de

faire expier à sa mémoire, par un excessif mépris, l'admiration peut-être excessive qu'il a obtenue de tous les hommes éclairés pendant une longue succession de siècles.

Je n'entreprendrai de faire l'éloge ni de ses ouvrages, ni de son caractère : on a écrit sur ces objets des dissertations sans nombre. Ce n'est pas que je ne croie que la foule des traducteurs et des imitateurs de Platon a laissé beaucoup de choses à dire; mais c'est à des hommes plus instruits que moi à y suppléer. Je me contenterai de jeter un coup-d'œil rapide sur les ouvrages qui nous restent de ce philosophe, et d'indiquer le point de vue sous lequel il me semble qu'on doit l'envisager pour en juger sainement et avec impartialité.

Platon, né d'une des plus illustres familles d'Athènes, pouvait aspirer aux premiers emplois de la république; mais la corruption qu'il remarqua dans les mœurs et les principes de ses concitoyens, ne lui laissait pas espérer d'être utile à sa patrie; il refusa de se mêler du gouvernement, et se consacra aux lettres et à la philosophie.

Né avec une imagination vive et bril-

lante, son goût le portait à la poésie; mais prodigieusement sensible aux beautés sublimes d'Homère, il désespéra, dit-on, de l'égaler, et il aima mieux être le plus éloquent des philosophes que d'être même le second des poëtes.

Il fut le disciple de Socrate; il ne cessa d'honorer son maître pendant sa vie; il s'offrit pour le défendre publiquement contre des accusateurs lâches et puissans; il continua de célébrer sa mémoire après sa mort. Nous devons à Platon les plus beaux monumens de la doctrine de cet illustre martyr de la vertu et de la vérité.

Platon parcourut la Grèce pour étudier les gouvernemens divers, et quelques-uns lui durent leur législation; car on croyait alors qu'il n'appartenait qu'aux philosophes de faire des lois pour les peuples. Il n'en est pas ainsi pour les peuples modernes: ce n'est pas ici le lieu d'examiner si ceux-ci s'en trouvent mieux. Je reviens à Platon. Après avoir visité la grande Grèce, il passa en Egypte et dans l'Inde pour observer et s'instruire. On trouve dans tous ses écrits mille traits précieux, qui sont le fruit de ses voyages philosophiques.

Il embellit la langue grecque ; il perfectionna l'artifice de l'élocution ; il fut un des premiers qui fixèrent les règles de la dialectique ou l'art du raisonnement ; art qu'Aristote, son disciple, osa depuis soumettre à des formules mathématiques. Platon introduisit la géométrie dans la physique ; il enrichit la langue philosophique de nouveaux mots, tels que ceux d'*idée* et d'*élément*, de celui de *providence*, qu'il substitua au mot *fatum* ; et l'on sait que des mots nouveaux sont des signes d'idées nouvelles.

On lit dans Cicéron, dans Pline et dans d'autres auteurs, que Platon étant encore enfant, sa mère le porta dans un bosquet de myrte, tandis que son père offrait un sacrifice aux Nymphes et aux Muses ; et que l'enfant s'étant endormi, un essaim d'abeilles alla déposer son miel sur ses lèvres. Brucker soupçonne que ce récit pourrait bien n'être qu'une allégorie inventée par quelque auteur grec, pour exprimer le charme du langage de Platon. On n'aura pas de peine à penser comme Brucker ; mais cette fable est charmante ; elle me donne une plus grande idée de l'éloquence de Platon, que les éloges directs les plus

emphatiques; parce qu'elle ne peut être que le résultat d'une impression vive et profonde. On ne peut nier que les anciens ne fussent infiniment plus sensibles que nous à tout ce qui flattait les sens et ébranlait l'imagination; ils sentaient, et nous jugeons; ils trouvaient des images pour exprimer leurs sensations, et nous ne trouvons que des épithètes. *Nous sommes un peu secs en tout*, dit M. de Voltaire. C'est peut-être un effet nécessaire du progrès de l'esprit humain. Je crois que nous avons plus gagné que perdu; mais je suis fâché que nous ayons acheté si cher nos avantages.

Tous ces traits réunis ne peuvent, ce me semble, convenir qu'à un homme extraordinaire, d'une vertu rare et d'un génie éminent. Comment pourrait-on s'exposer au ridicule de mépriser un tel homme?

Examinons un moment les critiques que quelques modernes font de Platon. On l'accuse d'être un théologien mystique et visionnaire, un politique chimérique, un écrivain enflé, diffus et obscur, un raisonneur plus subtil qu'exact. Plusieurs savans ont déjà répondu à ces censures; mais au

risque de répéter ce que d'autres ont peut-être déjà dit, je proposerai ici quelques réflexions sur la nature des ouvrages qui nous restent de Platon, sur le but qu'il s'y proposait, et sur la manière dont on doit les envisager.

Presque tous les reproches qu'on fait à Platon, ne sont fondés que sur l'impossibilité de sentir toutes les beautés et les finesses de son langage, même pour les savans qui entendent le grec. Ceux qui croient que ce qui distingue le grand écrivain de l'écrivain médiocre ne consiste que dans le choix et l'arrangement des mots, n'ont aucune idée de l'éloquence et du goût.

Comment peut-on juger, par une traduction sèche, froide, inanimée, du mérite d'un écrivain qui, de l'aveu du peuple le plus sensible et le plus exercé à tous les artifices de l'élocution, mit dans son style le plus de chaleur, de noblessse, de variété, de grâces et d'harmonie. Malheureusement pour la gloire de Platon, un français qui ignore le grec ne connaît ses ouvrages que par les traductions qu'en ont données Dacier et Grou. Elles peuvent être exactes pour la pensée du philosophe; mais elles sont

bien infidèles pour le talent de l'écrivain; et si l'on doit savoir gré à ces savans d'un travail utile, il faut bien se garder de juger Platon d'après leurs versions; ce serait vouloir juger des formes et des proportions d'une belle femme par son squelette.

Socrate, par exemple, dans les dialogues où il réfute et tourne en ridicule quelque sophiste, emploie avec un art infini cette plaisanterie légère, cette ironie fine qui se cache sous un air de politesse et de bonne foi, et que nous avons nommée *persifflage*. On chercherait vainement cet art dans la plupart des traducteurs de Platon.

Les autres défauts qu'on reproche à Platon, tiennent peut-être uniquement à la forme même de ses ouvrages. Il n'a laissé que des dialogues : cette forme de composition était assortie aux mœurs et aux usages de son tems. Rien n'était si commun dans Athènes que ces conférences sérieuses, où les sujets les plus importans de morale, de métaphysique et de politique, étaient discutés et analysés avec beaucoup de suite et de méthode. Ce genre d'ouvrage devait plaire aux athéniens, parce qu'il leur présentait une image piquante de ce

qu'ils avaient sans cesse sous les yeux; mais la forme du dialogue entraîne des inconvéniens, sur-tout celui de la lenteur dans le raisonnement; nous ne sentons que ces inconvéniens dans un siècle où des conversations philosophiques sont si étrangères au ton de la bonne compagnie, et paraissent reléguées dans les écoles.

Mais le fond même des ouvrages de Platon ne peut plus intéresser que bien faiblement notre curiosité. Outre que beaucoup de circonstances locales, d'allusions particulières, de critiques personnelles, qui pouvaient plaire aux contemporains, sont perdues pour les modernes, l'objet que s'est proposé Platon dans la plupart de ses dialogues, nous est devenu fort indifférent. Il a voulu sur-tout attaquer les sophistes, qui jouaient de son tems un grand rôle à Athènes, et y corrompaient la philosophie et l'éloquence. Nous ne connaissons point aujourd'hui le caractère et les principes de ces sophistes, et nous trouvons que Socrate met beaucoup d'appareil à réfuter des opinions qui ne nous paraissent mériter que du mépris. Je ne répondrai à ce reproche que par un exemple. Les Lettres

Provinciales, du moins quelques-unes, sont peut-être l'ouvrage de notre langue qui ressemble le plus aux dialogues de Platon. Croit-on que la lecture en fût plus piquante pour un anglais, qui ne s'intéresse point aux querelles des jésuites et des jansénistes, et qui ne possède pas assez parfaitement notre langue pour sentir toutes les beautés du style de Pascal.

Ne cherchons donc dans les dialogues du philosophe grec, que le mérite que nous pouvons sentir; le fond des discussions nous intéresse peu; la vérité des portraits ne peut nous frapper; le charme du style a presque entièrement disparu pour nous. Examinons du moins l'art avec lequel ils sont composés; observons l'adresse avec laquelle Socrate sait analyser une question, la dégager de tout ce qui lui est étranger, la présenter sous différentes faces et la réduire à ses termes les plus simples; céder d'abord du terrain à son adversaire, afin de l'attirer dans un piége, soit pour l'amener à ses vues, soit pour l'engager dans un défilé embarrassant qui le presse entre l'absurdité et la contradiction.

Je ne peux me refuser le plaisir de citer

ici un passage tiré d'un mémoire que M. l'abbé Arnaud a inséré dans les *Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres :* c'est un des meilleurs ouvrages et des plus intéressans que j'aie lus en faveur de Platon. Cet académicien joignait à une érudition profonde et choisie, ce qui s'y trouve rarement réuni, beaucoup d'esprit et de goût, et une qualité plus rare encore, cette sensibilité pour les arts, qui trouve des beautés et saisit des rapports que n'aperçoit jamais celui qui n'a que du savoir et même de l'esprit. Voici le passage dont j'ai parlé.

« Notre philosophe vient-il à traiter quel-
« ques points d'ancienne tradition ou de
« haute métaphysique, il n'a point oublié
« que Socrate bornait sa philosophie à faire
« aimer la vertu et la vérité, et qu'il avait
« négligé tout autre genre d'étude. Aussi,
« après l'avoir établi principal acteur dans
« tous les dialogues où il s'agit de morale,
« ne lui fait-il jouer dans ceux-ci qu'un
« rôle inférieur et subordonné. Quelle vé-
« rité dans tous ses débuts ! Jamais les
« caractères ne furent ni mieux annoncés,
« ni mieux soutenus ; jamais il n'y eut un

« meilleur ton dans ces premiers momens « où la conversation s'établit entre des per« sonnes aimables et polies. Avec quel art, « ou plutôt quel naturel, il prépare le sujet « qu'il a principalemént en vue ! Et quelle « conformité, quelle proportion admirable « entre son style et la matière qu'il traite ! « Lisez le dialogue intitulé *Menexene* : « Socrate s'y voit obligé par les questions « qu'il a faites et par les réponses qu'il a « reçues, de réciter en l'honneur des athé« niens morts pour leur patrie, une oraison « funèbre, qu'il dit être d'Aspasie ; car tou« jours il se refuse toute espèce de talens ; « dès ce moment, le style change de ton et « de coloris ; il devient périodique, nom« breux, et le reste du discours prend suc« cessivement tous les caractères et toutes « les formes qu'il fallait donner aux com« positions de ce genre. Phédre était un « jeune nomme né avec de l'esprit, et sur« tout avec une grande sensibilité : avide « de toute espèce de beauté et de plaisir, « son ame appartenait successivement à « tous les objets agréables ; les imagina« tions vives et tendres sont toutes volages. « Un discours de Lysias qu'il venait d'en-

« tendre, et dont le style l'avait séduit ;
« retentissait encore à ses oreilles. Socrate,
« l'aborde, l'interroge et le presse, avec
« ses grâces ordinaires, de lui répéter ce
« discours. Phèdre le lui récite avec la
« chaleur et les gestes d'un admirateur pas-
« sionné, qui veut tout-à-la-fois et rendre
« et communiquer ce qu'il sent. Socrate qui
« se propose de tourner les heureuses dis-
« positions de ce jeune homme vers des
« objets plus utiles, et de l'attirer, s'il se
« peut, à l'étude de la philosophie, l'écoute
« attentivement et feint de partager son
« enthousiasme et son admiration ; puis il
« lui fait remarquer que Lysias semble
« s'être bien plus occupé de la manière de
« dire les choses, que des choses mêmes ;
« il ajoute qu'Anacréon ou Sapho, ou
« quelques autres poëtes dont il a oublié
« les noms, l'ont mis en état de traiter le
« même sujet d'une manière plus étendue
« et plus vraie : et comme il a vu ce que
« pouvait sur Phèdre la chaleur et l'har-
« monie ; que, pour le fixer, il doit s'em-
« parer fortement de son imagination ;
« d'ailleurs l'ayant prévenu que c'est des
« poëtes qu'il tient tout ce qu'il va dire, il

« prend le ton d'un inspiré, il invoque les « Muses, il emprunte les formules et les « mouvemens de la poésie la plus relevée; « mais notre sage s'est-il aperçu qu'il s'est « rendu maître de l'attention du jeune « homme, dès-lors ses pensées, et avec « elles son style, deviennent plus graves, « plus philosophiques; sa diction, d'abord fi- « gurée, audacieuse et retentissante, comme « celle du dithyrambe, n'admet plus que la « cadence et les ornemens d'une poésie plus « douce; et descendant peu-à-peu jusqu'au « ton que notre philosophe a coutume de « prendre dans son dialogue, elle ne con- « serve que cette harmonie et ces grâces « sans lesquelles on ne doit trouver ni au- « diteurs ni lecteurs. » C'est ainsi qu'il faudrait parler de Platon; c'est sur-tout dans ce style noble, harmonieux et pittoresque, qu'il faudrait le traduire. La méprise la plus grave et la plus commune où soient tombés les censeurs de Platon, c'est de lui attribuer des opinions et des principes qui ne sont point les siens. On parle sans cesse d'idées archétypes, de modèles éternels, d'une hiérarchie de substances incorporelles, d'une chaîne des êtres, de la

préexistence des ames, de la métempsy-cose, etc. comme d'autant d'opinions réduites en systême par Platon, quoique Platon n'établisse jamais aucune théorie métaphysique [1], qu'il ne parle jamais en son nom, qu'il expose sans cesse les opinions de philosophes et de sophistes connus; quoiqu'il mette toujours ce qu'il a de grand et de raisonnable à dire dans la bouche de Socrate, qui attaquait tous les systêmes, et ne reconnaissait de principes vrais et utiles qu'en morale. Comment le disciple et l'admirateur constant de Socrate eût-il été dogmatique ? Comment ne voit-on pas dans Platon un homme d'un esprit vaste et curieux et d'une imagination volage, qui a porté son activité sur tous les objets des connaissances humaines, qui se plaît à exposer successivement les opinions des diverses écoles, ou pour les tourner en ridicule, ou simplement pour les revêtir des couleurs vives et brillantes de son style.

C'est ici le lieu de faire une remarque

1 Cicéron, dans le premier livre de ses *Questions Académiques*, fait dire à un académicien qu'on ne trouve dans Platon aucune affirmation positive : *Nihil affirmatur; nihil certi dicitur.*

assez intéressante. Il y a sans doute beaucoup d'obscurités dans les exposés que fait Platon des divers systêmes de philosophie de son tems ; mais ce n'est pas vraisemblablement la faute de ce philosophe, qui joignait l'élégance du langage à un grand art d'analyse. Le savant Cudworth a fait une observation qui mérite d'être rappelée. Dans le dialogue intitulé *Theætetus*, Platon donne l'analyse de la doctrine des atomistes ; mais cette analyse n'est pas complette ; il n'y remonte pas aux premiers élémens de cette doctrine, parce qu'il écrivait pour des hommes à qui ces objets étaient familiers. Lorsqu'à la renaissance des lettres on commença à étudier et à commenter les ouvrages de Platon, dont l'école, si florissante dans les premiers siècles de notre ère, avait été interrompue depuis plusieurs siècles, l'exposé de la doctrine des atômes, dans le *Theætetus*, parut inintelligible, et ne fut compris ni de Marcile Ficin, ni de Serranus, ni des plus habiles platoniciens du tems. Mais lorsque Descartes vint fonder sur les principes de cette doctrine ancienne une philosophie nouvelle, les ténèbres se dissipèrent et l'on

entendit clairement l'exposé de Platon. Quelques critiques, toujours prêts à chercher dans l'antiquité la source des idées nouvelles, accusèrent Descartes d'avoir emprunté de Platon les principes de son hypothèse. Il est arrivé à-peu-près la même chose pour quelques points de la théogonie de Platon. Les dogmes de la théologie chrétienne ont servi à faire comprendre quelques idées du philosophe grec.

Il n'y a rien de si difficile à démêler dans les écrits de ce philosophe, que ses véritables opinions; mais c'est peut-être aussi ce qu'il importe le moins de savoir. On y trouve des principes d'une morale grande et saine, des vues très-philosophiques, présentées sous de magnifiques images. Cette caverne célèbre, où il nous représente les hommes enchaînés, n'apercevant, des objets qui se meuvent au-dessus d'eux, que les ombres projetées sur les murs de leur cachot, est une allégorie sublime qui exprime avec énergie combien sont vagues et imparfaites les idées que nous nous formons des choses qui sont hors de nous et que nous ne pouvons connaître que par les impressions que nous recevons en nous-mêmes.

Je trouve dans Platon des observations instructives et curieuses sur les gouvernemens de la Grèce, sur les usages et les mœurs des athéniens, sur la nature et les effets de la poésie et de la musique; j'y trouve enfin un tableau assez fidèle des progrès qu'avaient faits ses contemporains dans les différentes branches de la philosophie; et je suis bien moins curieux de savoir ce que Platon pensait de Dieu, de l'ame, d'une vie à venir, que de connaître les diverses opinions qu'on en avait de son tems.

Le livre *des lois* est le seul où Platon paraisse exposer ses propres sentimens, sous le nom du citoyen d'Athènes; c'est aussi un des plus curieux et des plus intéressans, quoique M. Grou, dans la préface de la traduction qu'il en a donnée, semble réclamer, pour ainsi dire, l'indulgence du lecteur, en avertissant que c'est l'ouvrage de la vieillesse de Platon.

La critique la plus générale et peut-être la mieux fondée qu'on ait faite de Platon, tombe sur ses principes chimériques de gouvernement; mais cette critique est encore bien exagérée. Pour bien juger de ces

principes, il faudrait commencer par se dépouiller de toutes les idées et de tous les préjugés que nous tenons de nos mœurs, de nos connaissances, de nos institutions; il faudrait se transporter au tems de Platon, et au milieu des objets dont il était environné. C'est ce que les modernes ont bien de la peine à faire, quand ils veulent juger les anciens. On cite sans cesse la république de Platon; mais on se trompe presque toujours sur l'objet de cet ouvrage, qu'on prend pour un plan systématique de gouvernement. Le véritable titre du dialogue est : *De la justice ou de la vertu*. Il établit les principes du juste et de l'injuste, qu'il applique successivement et aux états politiques et aux individus. Il compare les différens ordres de la société aux différentes facultés de l'homme ; il conclut de là que les mêmes principes qui servent à régler la conduite d'un homme, peuvent servir à régler celle d'une république; et qu'il n'y a que la vertu qui assure le bonheur de l'un et la prospérité de l'autre. Cette comparaison amène une digression sur les différentes formes de gouvernement, dont Platon explique la nature.

et les révolutions naturelles. Il établit en dernier résultat que les peuples ne seront jamais bien gouvernés que lorsqu'ils auront des souverains philosophes ; mais en supposant une bonne monarchie établie, ce gouvernement même ne durera pas longtems ; on verra bientôt y succéder un gouvernement, où l'ambition d'obtenir les magistratures sera plus forte que celle de les mériter, et où les lois seront observées bien moins par attachement que par crainte; cet état dégénérera ensuite en oligarchie, où les riches occuperont les premières places, et oppprimeront le peuple. Le peuple, ajoute-t-il, se soulèvera bientôt contre cette oppression, et y substituera un plus grand mal encore, la démocratie, monstre à cent têtes, qui engendre tous les désordres, et l'impunité qui les perpétue. Du sein de ce chaos sortira le despotisme, dont Platon peint les horreurs avec énergie, et laisse douter lequel est le plus malheureux, du tyran lui-même ou des peuples qu'il opprime. Il y aurait sans doute quelques remarques à faire sur cette gradation; mais cette discussion mènerait trop loin.

On a traité Platon de visionnaire, parce qu'il propose de former une république fondée sur la justice, où les passions de chaque individu seront tournées à l'avantage de tous; mais quand on examine les moyens qu'il indique, on voit qu'il connaissait la nature humaine; il avait d'ailleurs sous les yeux les républiques de Crête et de Lacédémone, cependant il y a apparence que son plan était impraticable, même de son tems, et certainement il l'est aujourd'hui : mais est-ce à nous à le traiter de chimérique ? Savons-nous jusqu'à quel point l'éducation, les lois et l'exemple pourraient perfectionner la société ? En jugerons-nous par les peuples que nous voyons ? Quand on compare les tems anciens aux modernes, on ne peut se dissimuler que l'espèce humaine ne soit bien rapetissée; presque tous les gouvernemens de l'Europe sont composés de pièces de rapport, rassemblées successivement, sans plan, sans unité et sans accord; où la jurisprudence et la politique, l'éducation et les mœurs sont continuellement en contradiction, et où de petits ressorts ne tendent jamais que par de petits moyens, à de pe-

tits effets: Qui peut prescrire des limites à l'enthousiasme de la vertu, de l'honneur et du patriotisme ? Le gouvernement de Sparte était fondé sur le sacrifice continuel des plus puissantes affections que la nature ait mises dans le cœur de l'homme ; cependant il a duré, sans altération, plus de cinq cents ans. Je ne dis pas que ce gouvernement fût bon ; mais je dis que si on l'eût trouvé pour la première fois chez quelque peuple de l'Amérique, et que ce peuple eût eu en même tems quelque singularité dans la forme du nez ou dans la couleur de la peau, il n'y aurait peut-être pas un philosophe qui doutât que ce ne fût une race d'homme différente de la nôtre.

Comment ne trouverait-on pas Platon un politique absurde et chimérique? La plupart des hommes qui s'occupent aujourd'hui des objets d'administration et d'économie publique, semblent croire que toute la science du gouvernement se réduit à produire la plus grande quantité de bled possible, à évaluer le *produit net* et le *revenu disponible* de la terre ; à trouver la meilleure répartition de l'impôt ; à multi-

plier les manufactures ou les vaisseaux ; tout cela est fort utile, sans doute, mais l'art de gouverner les hommes, c'est-à-dire, d'opposer par les lois des digues aux passions de chaque individu, ou de les diriger par des habitudes au bien commun de tous, est un art plus profond et plus compliqué. Platon croyait que l'éducation des enfans était la base de toute bonne législation ; parce qu'il croyait qu'il fallait amortir les passions avant de les réprimer, et s'occuper de prévenir les crimes plutôt que de les punir ; il croyait que les réglemens coactifs, les lois pénales n'étaient faites que pour suppléer à l'influence combinée de l'éducation, de l'exemple et des mœurs publiques. Je suis persuadé que Platon a poussé trop loin l'application et l'usage de ces principes ; mais je suis encore bien plus persuadé que sans ces principes, on n'aura jamais que des législations vicieuses et tyranniques.

Quelques opinions de Platon sur la meilleure forme de gouvernement, peuvent être le sujet d'un problême politique dont la discussion serait intéressante.

Excepté dans quelques villes de la Grèce,

où les rois n'étaient que les premiers magistrats ou les généraux de la république, toutes les grandes monarchies anciennes étaient vraiment despotiques. L'autorité des rois de Perse, d'Egypte, d'Assyrie, était illimitée; il ne subsistait aucun modèle de monarchie pure et modérée; la distinction des ordres et la distribution des trois pouvoirs qui constituent la nature de ce gouvernement, étaient entièrement ignorées des anciens. La différence qu'ils mettaient entre la royauté et la tyrannie, n'était qu'une différence de forme et non de constitution. Celui qui gouvernait par le consentement du peuple, et selon l'équité, était un roi; le tyran était celui qui s'était emparé par la violence de l'autorité suprême; ou qui en usait mal. *Est autem objectum tyranni, quod placeat; regis, quod honestum sit*, dit Aristote, *Polit. lib.* 5, *cap.* 10.

D'où vient cependant que les plus grands philosophes de l'antiquité ont presque tous regardé la monarchie comme la meilleure espèce de gouvernement? Platon, Aristote, Xénophon, Polybe s'accordent sur ce point; tandis que la plupart des politi-

ques modernes, qui avaient sous leurs yeux des exemples de monarchies plus tranquilles, plus polies, mieux réglées que les monarchies anciennes, ont dit tant de mal de cette forme de gouvernement.

Les séditions continuelles, les guerres civiles, les massacres qui tourmentaient les démocraties anciennes, avaient rendu ce gouvernement odieux [1]. Les législateurs ne connaissaient pas encore ces formes de gouvernement combinées, dans lesquelles on tâche de concilier les avantages de toutes, en évitant les inconvéniens de chacune. De tous les gouvernemens simples, le monarchique avait paru aux yeux des philosophes le plus ferme et le plus tranquille. Platon a fait un dialogue pour faire voir la supériorité que la monarchie doit avoir sur les républiques : nous allons en citer quelques traits :

« La législation, dit-il [2], est l'attri« but de la puissance royale, et il vaut « mieux être gouverné par un roi sage

[1] *Democratia, seu populare imperium est teterrimus reipublicæ formarum status.* Xenophon, *de repub. athen.*

[2] *Platonis civilis, seu de regno.*

« que par la loi même. Les lois ne peu- « vent pas embrasser ce qui est le meil- « leur et le plus juste pour tous : telle est « l'instabilité des mœurs et des choses hu- « maines, qu'il n'est pas possible d'établir « un ordre fixe qui convienne à tous les « membres d'une société et dans tous les « tems ».

Platon compare la loi à un homme entêté et mal-habile, qui non-seulement ne voudrait pas permettre qu'on s'écartât de ce qu'il aurait une fois statué, mais encore rejeterait tous les changemens avantageux qu'on lui proposerait. La loi est immobile et inflexible ; comment pourrait-elle régler ce qui change et varie sans cesse ? Quel est le législateur qui peut, en donnant des lois à une société, veiller à-la-fois au bien de tous et au bien de chacun en particulier ? S'il se trouvait un prince assez éclairé pour remplir ces deux objets, il se garderait bien de se donner à lui-même des entraves [1] sous le nom de lois. Un médecin, conti-

[1] *Vix unquam impedimenta ista, quæ leges appellantur, sibi præscriberet.*

nue Platon, qui serait à la veille de faire un long voyage, laisserait à son malade un régime à suivre pendant son absence; mais ce médecin, revenant plutôt qu'il n'avait prévu, que dirait-on s'il s'obstinait à prescrire le même régime, quoique l'état du malade ait changé, et que les circonstances exigeassent d'autres remèdes. La comparaison est ingénieuse et frappante. Platon conclut qu'il ne doit point y avoir de règle immuable; que les altérations et les révolutions continuelles que subissent toutes les sociétés politiques, exigent des changemens proportionnés dans les lois, et qu'il n'y a qu'un monarque qui puisse modifier la loi, l'appliquer aux cas que le législateur n'avait pas prévus, et en faire de nouvelles. Tout ce morceau du philosophe grec est spécieux; mais on sent bien qu'il demanderait des développemens et des modifications. Si l'on compare sur ce sujet Platon avec montesquieu, on trouvera dans ces deux grands génies la différence du métaphysicien au législateur.

S.

LETTRE

D'UNE FEMME,

SUR LE VOYAGE SENTIMENTAL DE STERNE.

PARMI les livres qu'on nous a apportés de la campagne, nous avons lu le *Voyage sentimental*, qui fait les délices de quelques personnes, au nombre desquelles je me range, et qui est pour les autres l'objet du plus profond mépris. Mademoiselle de Sommery sur-tout, qui n'aime, comme vous savez, que l'esprit, qui ne sent que l'esprit, et qui n'en trouve point du tout dans cet ouvrage, me regarde de l'air d'une personne bien persuadée que je me moque d'elle, quand elle m'entend parler des charmes de cette lecture. Le plaisir, par exemple, que Sterne trouvait à sentir le bout du doigt de la dame qui avait des gants de soie noire, la fait pâmer de rire. Je crois actuellement ce qu'elle m'a toujours dit, que les passions lui sont absolument étrangères; car il suffit

de les avoir éprouvées pour retrouver une partie de leur charme en pressant la main d'un objet qu'on aime, et pour savoir que les plus doux souvenirs de l'amour, les momens de son plus grand bonheur, n'ont souvent d'autre cause qu'une main baisée ou pressée avec tendresse.

Mais, pour en revenir à Sterne, qu'est-ce, me dit-elle toujours, qu'un ouvrage où l'on veut m'intéresser par le récit d'un âne mort, d'une paire de gants qu'on achète, d'un laquais qu'on prend à son service, d'un pauvre qui demande l'aumône ? Ces chapitres promettent peu sans doute, lui dis-je; mais le mérite de Sterne, c'est, ce me semble, d'avoir attaché de l'intérêt à des détails qui n'en ont aucun par eux-mêmes; c'est d'avoir saisi mille impressions légères, mille sentimens fugitifs qui passent par le cœur ou l'imagination d'un homme sensible, et de les avoir rendus par des expressions piquantes, par des images ou des tournures originales. Sterne étend, pour ainsi dire, le cœur humain en nous peignant ses sensations; il s'empare de tout ce qui avait été négligé avant lui, comme indigne d'être transmis

par le talent, et il ajoute au trésor de nos jouissances.

Souvent, du milieu d'un chapitre dont le fonds n'est rien, on voit sortir des traits d'une morale douce et sublime, et des aperçus profonds sur le cœur, dont il démêle les plus délicats mouvemens. Et puis il paraît si disposé au bonheur! il le trouve si facilement! Quel plaisir on goûte dans cet abandon de son ame, dans cet innocent libertinage de son imagination, sur-tout dans ce sentiment de bonté, d'indulgence, de bienveillance universelle qui l'attache à tous les hommes! Cet intérêt avec lequel il rend compte de toutes ses sensations, passe dans l'ame de ses lecteurs. Un historien nous attache moins par les faits que par la manière dont il nous les raconte, que par les réflexions qu'il en fait sortir. J'avoue que les incidens du *Voyage sentimental* ne sont guères que ceux que l'homme le plus simple pourrait nous raconter en nous ennuyant beaucoup. Il me semble, mon ami, que le charme des personnes sensibles et passionnées vient de ce qu'elles animent et passionnent tout. N'avez-vous pas senti souvent que c'est

moins le défaut d'esprit qui rend ennuyeux, que cette privation d'ame et de vie qui porte la langueur et la mort autour de nous ? N'avez-vous pas rencontré des personnes qui avaient une réputation d'esprit et que vous trouviez fort ennuyeuses ; d'autres, au contraire, à qui l'on en trouvait peu et que vous trouviez fort aimables ? Sterne pourrait presque se passer d'esprit. Ce ne sont pas les chapitres où il y en a le plus qui intéressent davantage ; ce sont ceux où il montre cette ame et cette imagination si promptes à s'émouvoir ; c'est cette sensibilité exquise, ce caractère de gaîté et d'originalité qui vous attache et vous force d'achever l'ouvrage quand vous en avez lu le premier chapitre. Il semble n'écrire que pour son plaisir, et c'est parce qu'il paraît heureux qu'il rend heureux ses lecteurs, du moins ceux qui sentent comme moi.

Mais son talent et son esprit s'élèvent et s'ennoblissent selon la nature des sentimens qu'il éprouve et des idées qui s'offrent à lui. Avec quel art, quelle vérité il compose un tableau et trace un portrait ! Voyez, je vous prie, celui du bon père Laurent : il nous le dessine avec des traits si nets, si précis,

qu'il me semble qu'un artiste habile, en prenant sa palette, pourrait nous représenter, d'après la description, cette tête « qui n'est plus couverte que de quelques cheveux blancs ; cette figure douce, pâle ; ces yeux pénétrans, et qui cependant se baissent avec modestie vers la terre et semblent viser à quelque chose au-delà de ce monde ; cette taille au-dessus de la médiocre, raccourcie par un pli qu'elle fait en avant ; ce bâton blanc dans sa main droite. » Tous ces traits me feraient reconnaître le bon père, par-tout où je le rencontrerais : je le vois d'ici exposer d'un air humble à cet étranger les besoins de son couvent ; j'entends ce dernier élevant la voix de l'humaine philosophie contre des hommes qui semblent se soustraire au décret divin qui a condamné l'homme à gagner son pain à la sueur de son front ; je vois les mouvemens, les regards du bon père qui, en approuvant les principes de l'étranger, le conjure de lui en épargner l'humiliation. Mes joues, je crois, se colorent aussi lorsqu'un rayon de rougeur traverse les siennes ; et quand Sterne ajoute que cette rougeur se dissipa en un moment et qu'il semblait

que la nature épuisée ne lui fournissait point de ressentiment, je joins mes reproches à ceux qu'il se faits à lui-même en s'accusant de dureté. Pauvre père Laurent ! combien je suis soulagée quand je vois celui qui l'a mortifié aller au-devant de lui et lui offrir sa tabatière comme un gage de paix ! et combien est intéressant le dialogue qui suit entre ces deux ames bonnes et simples, dont chacune veut se charger d'un tort pour soulager l'autre !

Je voudrais m'étendre, mon ami, sur les chapitres du *Voyage Sentimental* qui m'ont fait le plus de plaisir : quand vous sentez avec moi, comme moi, vous doublez mon plaisir; vous touchez mon cœur en flattant mon amour-propre. Vous serez frappé, je crois, de l'expression de douleur aussi naturelle que naïve de l'homme qui a perdu son âne, qui regrette de ne pouvoir partager son pain avec ce bon animal; qui pleure l'ami, le compagnon de son pélerinage; qui se reproche, comme le font toutes les âmes tendres lorsqu'elles éprouvent des séparations douloureuses, de n'avoir pas assez fait pour le bonheur de ce qu'elles ont aimé, et s'accusent, souvent

sans fondement, d'avoir contribué à la mort de l'objet de leur affection.

Quant à la disposition de Sterne à aimer toutes les femmes, comme je ne cours point le risque de le prendre pour amant, je la lui pardonne, puisque cette disposition le rend heureux et répand plus d'intérêt sur son ouvrage. Mais ce dont je lui sais gré, c'est de regarder l'amour comme la sauve-garde des vertus et le meilleur préservatif contre les vices; ce qui prouve qu'il a connu le véritable amour; car celui-là épure l'âme et perfectionne toutes les vertus.

Lorsqu'il prend *Lafleur* à son service, et qu'on lui dit qu'il n'a d'autre défaut que d'être toujours amoureux : « Bon! « dit-il, cela m'évitera la peine de mettre chaque nuit ma bourse sous mon « oreiller. J'ai, toute ma vie, été amoureux d'une princesse ou de quelque autre, et je compte bien l'être jusqu'à la « mort. Je suis persuadé que si j'étais destiné à commettre une action basse, je « ne la ferais que dans l'intervalle d'une « passion à l'autre. J'ai éprouvé quelquefois de ces interrègnes, et je me suis

« toujours aperçu que dans ce tems mon
« cœur était fermé ; il était si endurci,
« qu'il fallait que je fisse un effort sur moi
« pour soulager un misérable ». Mais comment vous parler du penchant qu'il avait pour l'amour, sans vous prier de donner une attention toute particulière au chapitre de Juliette, cette tendre fille que la perte de son amant a privée de la raison, qu'il nous montre assise sous un saule, le coude appuyé sur ses genoux et la tête dans sa main, habillée de blanc, les cheveux épars et flottans, tenant un chien en lesse, le tirant à elle au moment où Sterne s'approche, et lui adressant ces seuls mots qui prouvent que l'absence de sa raison n'a point assoupi les regrets douloureux que lui a causés l'abandon de son amant : *tu ne me quitteras pas, Silvio ?* ces mots retentissent encore dans mon cœur. Il me semble voir d'ici cette intéressante victime de l'amour ; mon imagination me la représente comme une de ces ombres aimables qui vivent dans l'Élisée, et lorsqu'elle parle, je crois entendre un Ange en délire ; mais la tendre compassion qu'elle inspire à Sterne prête à cet écrivain sensible un

langage presque divin. « Ah ! si tu étais
« dans mon pays où j'ai un petit hameau,
« tu mangerais de mon pain ; tu boirais
« dans ma coupe ; j'aurais soin de ton Sil-
« vio ; tu jouerais le soir de ton chalu-
« meau ; je dirais mes prières quand le
« soleil se coucherait, et l'encens de mon
« sacrifice serait plus agréable au ciel,
« lorsqu'il serait accompagné de celui d'un
« cœur innocent et malheureux ».

Combien Sterne m'intéresse lorsque, menacé de la Bastille faute de passe-port, et s'arrangeant en idée pour y vivre commodément, il est rappelé à toute l'horreur d'une prison par les plaintes d'un sansonnet enfermé dans une cage, et qui ne cesse de répéter : « Je ne peux pas sortir, je ne « peux pas sortir. » Tu sortiras, dit-il, et vole à sa cage pour le remettre en liberté. Il nous montre ce pauvre petit animal passant sa petite tête et pressant sa poitrine contre les grilles de la prison, que Sterne s'efforce en vain de rompre. — Je crains, pauvre petite créature, de ne pouvoir te mettre en liberté. — Non, dit le sansonnet, je ne peux pas sortir. — « Je jure que jamais ma « compassion ne fut plus éveillée, l'accent

« si vrai de ce petit animal renversa tout-
« à-coup mon système sur la Bastille. Dé-
« guise-toi comme tu voudras, malheureux
« esclavage, tu seras toujours la drogue la
« plus amère, et quoique le partage de plu-
« sieurs milliers de mes semblables, tu n'en
« es pas moins haïssable. C'est toi, douce
« déesse, gracieuse liberté, toi l'objet du
« culte et des vœux des mortels, qui seras
« toujours leur idole, tant que la nature de
« l'homme restera la même ! Nul pouvoir
« mortel ne peut te transformer en sceptre
« de fer, rien ne peut ternir ton manteau
« de neige. Avec toi, le berger qui mange
« son pain est plus heureux que le monarque
« de la cour duquel tu es exilé. Dieu bien-
« faisant, s'écrie-t-il en tombant à ge-
« noux, ne me donne que la santé et cette
« douce compagne, et que les autres biens
« soient prodigués à ceux qui en sont
« avides ! » Mais sa pitié s'arrête ensuite sur l'esclavage sous lequel gémissent tant de milliers d'êtres de son espèce. Cette vue d'un malheur général, il la concentre bientôt sur un seul objet. Il le voit, il nous le montre étendu sur un lit de paille, maigre, desséché par l'attente sans cesse frustrée de

la liberté, tenant à la main un petit bâton qu'il fixait dans le mur, et qui ajoutait un nouveau jour aux jours si longs et si nombreux de sa prison. « Depuis nombre d'an-« nées, le zéphir n'avait pas rafraîchi son « sang; les rayons du soleil, ceux de la lune « n'avaient pas pénétré dans sa prison, et la « voix d'aucun ami, d'aucun parent n'avait « passé à travers ses grilles. » Qui ne se sent ému d'un pareil tableau? qui peut y arrêter long-tems sa pensée? Aussi Sterne, dont l'imagination sensible et mobile savait se retracer si vivement les scènes lugubres de la vie, était encore plus disposé à jouir de tout ce que la nature et la société offrent de consolant et d'aimable. « Je se-« rais au milieu d'un désert, dit-il, que j'y « trouverais de quoi m'intéresser : un doux « myrte, un triste cyprès m'attireraient « sous leur feuillage; je les bénirais de « l'ombrage bienfaisant qu'ils m'offrent; je « graverais mon nom sur leur écorce; je « leur dirais : vous êtes les arbres les plus « agréables de tout le désert. Je gémirais « avec eux en voyant leurs feuilles tomber « et se dessécher, et ma joie se mêlerait à « la leur quand le retour de la belle saison

« les couronnerait de verdure... » Quelle aimable et douce sensibilité que celle qui s'associe par le sentiment aux êtres muets et inanimés; et n'est-ce pas entrer ainsi dans les vues de la création que de se soumettre avec joie à l'ordre établi par son auteur et à la place qu'il nous a marquée ?

Mon ami, si vous n'aimez point Sterne, gardez-vous de me le dire, car je craindrais de vous aimer moins.

A.

LETTRE

SUR M. DUBREUIL,

CÉLÈBRE MÉDECIN, MORT A SAINT-GERMAIN EN 1785.

Je n'ai jamais parlé à M. Dubreuil ; je ne l'ai jamais vu ; mais je sais qu'on ne pouvait lui parler sans prendre de lui la plus haute idée ; qu'on ne pouvait le connaître sans l'aimer. Objet des plus vives affections d'une multitude de personnes de tous les rangs, il a eu un de ces amis rares, qui suffiraient seuls au bonheur des ames les plus tendres, et qui ne sembleraient devoir être accordés par le ciel qu'à ceux qui ont besoin d'être consolés de tous les maux de la vie et de l'abandon de tous les hommes. L'amitié qui l'unissait dès l'enfance à M. de Pechmeja, a consacré, pour ainsi dire, la petite ville de Saint-Germain, où ils vivaient tous les deux ; et cette amitié était célèbre à Paris, avant même qu'elle eût conduit M. de Pechmeja dans la tombe de

son ami. Mon cœur a remercié l'homme sensible qui, le premier, a élevé la voix pour parler de deux hommes si intéressans et d'une union si touchante : mais j'ai regretté qu'il n'ait pas pu recueillir plus de faits, plus de détails; qu'il n'ait pas pu nous faire mieux connaître et leurs vertus et leur bonheur.

Je conçois que la douleur de ceux qui ont vécu avec eux a dû être d'abord trop vive, trop profonde, pour leur permettre de verser leurs larmes devant le public. Ce moment est venu peut-être, et le public est impatient de les entendre. Combien ils doivent éprouver de charmes à trouver toutes les ames si bien disposées à partager leurs regrets et leur admiration ! C'est donc à ceux qui ont particulièrement connu M. Dubreuil, que j'ose m'adresser; c'est à eux à me dire d'où venait ce charme qui lui attirait tous les cœurs, et dont le bonheur n'appartient pas à la seule vertu. Quel était l'attrait qui avait uni, confondu, je dirais volontiers *collé* l'ame de son ami à la sienne, comme on nous dit dans l'Ecriture, que l'ame de David était *collée* à celle de son ami Jonathas ! Cette expression me

paraît d'autant plus convenir à ces deux hommes rares, que la mort, en faisant descendre l'un dans le tombeau, n'a plus laissé à l'autre que le besoin du même asile.

Mais ce n'est là qu'une partie de la pompe funèbre de M. Dubreuil. J'ai su que des malades, qui étaient venus de loin chercher auprès de lui le secours de ses lumières, à qui il avait rendu l'espérance de soulager leurs maux et la joie de renaître pour goûter plus long-tems le charme de la reconnaissance qu'il leur inspirait, ont renoncé, en apprenant sa mort, à l'espérance de guérir comme au desir de vivre. Je demande à ses amis d'où venait cette tendre vénération qu'il inspirait à tout le monde et qu'il n'imposait à personne. Comment a-t-il pu se faire qu'un jeune homme [1], à qui ses premiers essais en poésie promettaient les plus brillans succès, et qui semblait n'être né que pour faire de beaux vers, n'ait plus aimé que la médecine dès qu'il a connu M. Dubreuil ? Pourquoi, partout où il paraissait, devenait-il le premier

[1] M. Cabanis, aujourd'hui sénateur, connu alors par des Fragmens de l'Iliade, traduits en vers pleins de talent et de goût.

objet de l'intérêt ? Qu'on me dise comment il arrivait que lorsque ses lumières, ses soins ne pouvaient rappeler un malade à la vie, c'était lui sur-tout qu'on plaignait; comment environnant le lit d'un ami mourant, les regards s'arrêtaient sur celui qui n'avait pu l'arracher au tombeau, et faisaient répéter à tout le monde : *ce pauvre Dubreuil !* Enfin, qu'on m'apprenne la cause de cette espèce d'enthousiasme [1] religieux qui lui a élevé un autel pendant sa vie, honneur qui le rapproche encore de ces héros de l'antiquité, que la reconnaissance élevait au rang des Dieux ? Sans doute qu'une pareille gloire, ou plutôt un semblable bonheur, ne peut appartenir qu'à la vertu : mais la vertu même ne l'obtient que lorsqu'elle est douce, indulgente; que lorsqu'elle est un mouvement naturel de l'ame, une suite de sentimens aimables, émanés d'un cœur tendre. C'était cette vertu que Fénélon portait aux pieds des autels et aux pieds du trône : c'était aussi sans doute celle que M. Dubreuil porta auprès des malades et des mourans....

[1] Madame la comtesse de ** à C***.

Mais je laisse à ceux qui l'ont connu, qui l'ont aimé, à nous tracer ce caractère de vertu que je ne puis qu'imaginer. Tous les amis de M. Dubreuil ne l'ont pas suivi dans la tombe.

Je ne sais qu'un mot de M. de Pechmeja[1], cet ami qui n'a pu survivre à sa perte. Ce mot rappelle le *j'y allais* si touchant de La Fontaine. On demandait à M. de Pechmeja quelle était sa fortune : *J'ai*, répondit-il, *douze cents livres de rente ;* et comme on s'étonnait qu'un si modique revenu pût lui suffire : *Oh !* dit-il, *le docteur en a davantage.*

A.

[1] Pechmeja a publié quelques écrits peu considérables, mais qui annonçaient du talent et un esprit distingué.

OBSERVATIONS
SUR LES LOIS PÉNALES.

I.

On a comparé l'organisation sociale à l'organisation animale ; et cette comparaison offre des rapports très-justes. La législation est le régime du corps politique ; les crimes sont les maladies aigues, et les vices sont les maladies chroniques, qui attaquent les sources de la vie ; les institutions et les lois sont les remèdes des uns et des autres.

Suivant les divers états de civilisation, le corps politique est plus ou moins robuste ; il est sujet à des maladies qui lui sont propres ; et celles qui appartiennent à tous les états de la société y sont plus ou moins graves, plus ou moins fréquentes. Il faut donc étudier le tempérament d'une nation, comme celui d'un individu ; il faut connaître parfaitement les mœurs et les habitudes, les passions et les besoins qui y dominent, pour approprier aux circonstances, et le

régime dans l'état de santé, et les remèdes dans l'état de maladie.

II.

Dans les sociétés naissantes, les punitions doivent être douces, parce que le gouvernement n'a pas encore acquis assez d'autorité sur l'opinion pour faire exécuter ses lois. Le gouvernement se fortifie avec le tems; et lorsque son autorité a pris des racines assez profondes dans l'esprit des hommes, il peut établir des peines plus rigoureuses contre les désordres qui troublent l'ordre public; et cette rigueur est nécessaire à proportion que la police est encore plus imparfaite.

Lorsqu'enfin l'habitude de la subordination et une bonne administration ont établi un ordre stable, les mœurs se forment à la règle; les désordres sont plus rares et moins graves; les peines douces suffisent alors pour les réprimer. Ainsi, dans tous les gouvernemens un peu perfectionnés, les lois pénales, après avoir passé par différens degrés de sévérité, doivent revenir à leur douceur primitive.

III.

Chez les anciens peuples d'Europe, gouvernés par les principes de la féodalité, tous les crimes, le meurtre même, s'expiaient par des indemnités pécuniaires ; usage qui peut s'expliquer par l'état de société de ces peuples, et dont on trouverait des traces chez les anciens habitans de la Grèce. On a regardé comme barbare cette idée de compenser par de l'argent la vie des hommes ; mais n'est-il pas cent fois plus barbare de verser le sang des hommes pour expier un dommage pécuniaire, comme on l'a fait jusqu'ici, en appliquant au simple vol le supplice de la mort.

IV.

Chez tous les peuples d'Europe, les lois pénales ont été jusqu'à présent trop sévères ; c'est qu'elles ont été presque toutes faites dans des tems de trouble, de guerre civile, de tyrannie ; dans des tems où les mœurs étaient féroces et la morale ignorée, où le gouvernement était faible et la police imparfaite, où par conséquent il fallait suppléer par la rigueur des peines à ce qui

manquait de vigilance, de force et de moyens au gouvernement pour prévenir ou punir les crimes. La plupart ont été faites dans des momens où, par des circonstances particulières, de grands crimes devenaient plus fréquens et plus difficiles à réprimer; et par un vice très-commun dans toute législation, les lois destinées à être un remède contre un mal momentané, subsistant encore quand le mal n'existait plus, devenaient elles-mêmes un grand mal. Les lois pénales sont sévères sur-tout, parce qu'elles ont toujours été l'ouvrage d'une classe d'hommes qui, par leur fortune, leur état et leur éducation, étant plus exposés aux violences qu'il fallait réprimer, étaient en même tems moins exposés aux rigueurs de la loi.

V.

Montesquieu parlant des lois cruelles que les romains avaient faites contre les esclaves pour la sûreté des maîtres, dit : « qu'elles n'étaient pas dépendantes du « gouvernement civil, mais d'un vice ou « d'une imperfection du gouvernement « civil...... Elles étaient proprement fondées

« sur le principe de la guerre ; à cela près
« que c'était dans le sein de l'état qu'étaient
« les ennemis. Le senatus-consulte Silla-
« nien dérivait du droit des gens, qui veut
« qu'une société, même imparfaite, se con-
« serve. »

Ce dernier principe, que je ne veux point examiner ici, pourrait s'appliquer à certaines lois de rigueur, contraires à la liberté, mais sollicitées par un état de troubles intérieurs et de factions politiques. L'égalité et la douceur des lois civiles supposent, dans tous les citoyens, un intérêt égal à la chose publique, et un danger égal dans la violation de l'ordre. Mais lorsque deux factions animées ont des intérêts opposés, et que l'une voudrait détruire ce que l'autre veut conserver, il est dans la nature des choses que la plus puissante cherche à se garantir par des lois très-réprimantes contre ses adversaires. C'est un véritable état de guerre : le plus fort use de tous ses moyens pour ôter à son ennemi le pouvoir de lui nuire.

V I.

Dans les sociétés naissantes, la punition

des offenses contre les individus était livrée au ressentiment de l'offensé. L'esprit de vengeance est peut-être la passion la plus active et la plus indomptable de l'homme ; elle n'a cédé que tard aux institutions sociales ; elle se montre encore chez les peuples qui ont fait le plus de progrès dans la civilisation : le duel en est une preuve frappante. Les premières lois pénales participèrent du caractère de leur origine. Leur objet était de substituer l'intérêt public à l'intérêt personnel, la justice aux passions ; mais l'énergie des passions se fit long-tems sentir dans l'ouvrage de la raison. L'humanité frissonne du souvenir douloureux de toutes les inventions abominables que l'homme a imaginées pour tourmenter son semblable sous le prétexte de la justice. Les peuples anciens qui nous ont laissé des exemples des plus grandes vertus, les grecs et les romains, nous en ont laissé aussi de la plus grande cruauté dans les lois pénales.

VII.

Tite-Live nous raconte (*Hist. l.* 1, *c.* 28) le supplice de Metius Suffetius, dont les membres attachés à deux chars, tirés en

sens contraire, furent ainsi déchirés par un supplice nouveau, que nous avons imité depuis. Il dit que tous les yeux se détournèrent de ce hideux spectacle ; et ce supplice, ajoute-t-il, fut le premier et le dernier qui flétrit l'humanité des lois romaines, aucun peuple ne pouvant se flatter d'avoir mis plus de douceur dans les peines. Comment concilier cette assertion de Tite-Live avec les autres dépositions de l'histoire? Nous voyons des criminels précipités de la roche Tarpéienne ; d'autres battus de verges jusqu'à la mort, et ce supplice est cité par Suétone, comme très-ancien. *Supplicium more majorum.* (In vitâ Neron. 49.) Les vestales infidèles étaient enterrées vivantes ; le supplice de la croix, toujours précédé de la fustigation, dura plusieurs siècles ; les parricides enveloppés dans un sac de cuir avec un singe, un coq, un serpent et un chien, étaient jetés ainsi à la mer ; quelques criminels étaient couverts d'un manteau enduit de poix, auquel on mettait le feu ; on en a livré des milliers aux bêtes féroces : *praeclara œdilitas*, dit Cicéron : *unus leo, ducenti bestiarii!* un seul lion et deux cents victimes !

VIII.

Il faut l'avouer, les peuples de l'Europe, plus barbares dans leurs mœurs, l'ont été aussi encore plus dans leurs lois.

On est étonné des raffinemens de cruauté qu'ils ont portés dans les supplices. Strahlemberg nous dit qu'en Russie on faisait avaler à un faux-monnayeur le métal fondu de la monnaie qu'il avait fabriquée. Un voyageur ancien, nommé Morrysson, dit qu'il a vu en Allemagne un malfaiteur suspendu vivant à un gibet, ayant tout à côté de lui deux gros chiens pendus par les pieds, et qui, irrités par la faim et la rage, lui dévoraient les jambes. Quel supplice plus effroyable que la roue, si l'accumulation des tourmens, en usage dans notre ancienne jurisprudence contre les régicides, n'effaçait pas toutes les idées d'atrocité que l'imagination humaine puisse supporter. Lors de la condamnation de Damiens, un homme de la cour demanda à un autre s'il irait voir l'exécution. *Dieu m'en garde*, répondit celui-ci, *je craindrais de m'intéresser à ce scélérat.* Ce mot est la plus grande objection contre la cruauté des sup-

plices : elle va directement contre le but que doit se proposer le législateur, en inspirant de la pitié pour le criminel et de l'horreur pour la loi.

I X.

Il y a long-tems que la philosophie a élevé la voix contre les outrages faits à la nature humaine; mais cette voix était également repoussée par l'ignorance et la tyrannie. La modération dans les châtimens est plus propre à corriger les mœurs publiques, a dit Sénèque; la multitude des coupables invite à le devenir soi-même, et la sévérité perd de ses terreurs par sa continuité même. Nos législateurs ont adopté ces principes humains et sages. Il n'est pas possible de n'être pas touché des sentimens de philantropie et d'humanité qui ont dicté les principes du code pénal présenté à l'Assemblée nationale, et qui ont animé les discussions qui en sont résultées, même dans les opinions qui tendaient à une plus grande sévérité. Mais il est arrivé dans cette partie de la nouvelle législation, ce qui est arrivé dans quelques autres. Les imaginations vivement frappées des maux

qu'on voulait éviter, ont été entraînées peut-être trop loin vers l'extrémité opposée : peut-être qu'à force d'humanité on a manqué d'humanité; car l'objet des lois étant la sûreté des citoyens, trop de clémence pour les méchans serait une cruauté pour les bons; et les lois qui favoriseraient l'impunité des crimes seraient un piége coupable pour l'innocence. Le sublime de la législation, c'est de trouver cette combinaison de sagesse et de vigilance dans la loi, qui garantit l'accusé qui n'est pas coupable du danger d'être égorgé par le glaive égaré de la justice, et l'homme de bien de périr par le fer de l'assassin.

Charles II, roi d'Angleterre, avait un fou nommé Killigrew, qui, comme quelques autres de ces bouffons de cour, donnaient quelquefois, sous le masque de la folie, de fort bonnes leçons et aux princes et aux courtisans. Charles II lui dit un jour : Eh bien ! Killigrew, quelles nouvelles ? — De fort mauvaises, sire. — Qu'y a-t-il donc? — Il court un bruit que votre majesté a assassiné et volé la nuit dernière un homme dans la rue. — Quelle extravagance dis-tu donc là ? reprit le roi. — Eh bien ! sire,

répliqua Killigrew, c'est que l'homme à qui vous avez fait grace, malgré l'avis de vos meilleurs amis, a commis le crime dont je vous parle, et que tout le monde en accuse votre majesté. — Ce que tu me dis me fait bien de la peine, dit le roi consterné, je réponds que cela ne m'arrivera plus.

X.

J'aime cette maxime des chinois : *Sois juste avant d'être généreux ; sois humain avant d'être juste.* J'entends par humanité cette sympathie d'instinct, perfectionnée par la raison, qui nous unit à tous les sentimens de nos semblables. Le principe de toute justice humaine est dans cette disposition; mais ce principe, comme tous les autres, a besoin d'être dirigé par une analyse rigoureuse dans son application aux lois pénales; c'est cette analyse qui a manqué à nos législateurs; et c'est l'entraînement irrésistible des circonstances qui les a forcés à tout précipiter, soit en détruisant, soit en recréant.

Que toute loi générale soit humaine : voilà le premier principe qui a dirigé les

comités de l'Assemblée nationale dans la composition du nouveau code pénal. Mais en quoi consiste l'humanité de la loi : c'est ce qui est très-difficile à déterminer.

L'institution des peines ne peut avoir pour objet de tourmenter un être sensible, quelque coupable qu'il fût. La société n'a droit de faire du mal à un de ses membres que pour épargner de plus grands maux à d'autres. Le premier devoir du législateur est de protéger l'innocence contre le crime; le second, de ne punir le méchant qu'autant qu'il le faut pour que l'homme de bien dorme tranquille.

X I.

Il n'y aurait rien de si humain qu'une loi qui, en menaçant d'un supplice atroce le meurtrier et l'empoisonneur, effraierait assez les scélérats pour qu'il n'y eût plus de meurtre ni d'empoisonnement.

Si le supplice de la roue était exclusivement réservé aux monstres qui commettent des meurtres avec des raffinemens de cruautés exercées sur leurs victimes, je trouverais cette rigueur très-humaine. Autant je me sens de penchant à l'indulgence pour les

crimes que les passions de la nature ou des besoins impérieux font commettre, autant je me sens impitoyable contre les crimes qui ne peuvent être l'effet que d'une nature cruelle et dépravée sans espoir d'amendement.

Quelle serait la loi la plus humaine, ou la loi qui dans une année aurait prévenu vingt assassinats et fait périr, par un supplice rigoureux, un seul meurtrier, ou celle qui, en encourageant les scélérats par un excès d'indulgence, aurait fait couler sous le fer des assassins le sang de vingt citoyens utiles ou pères de famille innocens?

C'est sur-tout à empêcher que l'innocent accusé d'un crime ne soit puni comme coupable, que doit s'attacher l'humanité du législateur. Le scélérat endurci ne mérite aucun égard; il est l'ennemi de la nature humaine, comme le tigre. C'est par respect seulement pour l'humanité, par égard pour les ames sensibles, qu'il ne faut pas être sans pitié pour celui même qui a été sans pitié pour un de ses semblables.

XII.

Les lois, dit Montesquieu, *rencontrent*

toujours les passions et les préjugés du législateur. Nous sortons d'une législation où la jurisprudence était barbare et les peines atroces; nous croyons ne pouvoir trop nous éloigner d'un ordre de choses si vicieux, et nous nous laissons emporter à l'extrémité opposée. Mais l'humanité a ses limites, et la justice, comme la vérité, ne se trouve guères dans les points extrêmes.

XIII.

Il était naturel que, dans cette effervescence d'humanité philosophique, on en passât un peu les limites pour y être ramené ensuite par une discussion réfléchie. Thomas Morus, dans son *Utopie*, a donné le plan d'un gouvernement où la peine de mort est proscrite du code pénal. Il n'est pas difficile de concevoir en effet un état de société, moins romanesque même que celui de *l'Utopie*, où cette peine ne serait qu'une inutile barbarie.

Des philosophes éclairés et humains (MM. Beccaria, Condorcet, Pastoret, etc.) ont soutenu depuis, que la société elle-même n'avait pas le droit, pour sa propre sûreté, d'ôter la vie à un de ses membres.

On aimerait à trouver des raisons suffisantes pour adopter une doctrine qui a pour les ames sensibles quelque chose de généreux et de touchant; mais il y a dans les simples notions du bon sens une lumière plus frappante que les sophismes spécieux de cette philosophie. Il y a même dans l'ame du malheureux qui a ôté la vie à un de ses semblables, un instinct secret qui lui dit qu'il a mérité de perdre la sienne; et ce sentiment est exprimé avec une grande vérité par Caïn, lorsqu'obligé d'errer sur la terre, après le meurtre d'Abel, il craint d'être tué par ceux qui le rencontreront.

XIV.

La peine de mort est-elle légitime? est-elle nécessaire? Voilà les deux points de vue sous lesquels la question a été présentée et discutée à l'Assemblée nationale.

Un membre de l'Assemblée (M. Jallet, curé du ci-devant Poitou) avait publié, il y a déjà quelques mois, une *opinion* par laquelle il soutenait que la société n'avait pas le droit de punir de mort; et il fondait sa doctrine sur ce principe du Contrat Social, si mal compris, ce me semble, par

tous ces raisonneurs politiques qui l'appliquent au hasard dans les journaux ou les pamphlets du jour. M. Jallet prétend que l'homme ne pouvant aliéner sa vie et sa liberté, parce que ce sont deux propriétés qu'il tient de la nature, il ne peut donner à la société le droit de disposer de sa vie. Il faut en conclure que la société ne peut non plus disposer de sa liberté. Si ce principe était fondé, il serait difficile de déterminer quelle espèce de peines la société aurait le droit d'infliger à ceux qui attentent à sa tranquillité et à sa sûreté.

X V.

La peine de mort est-elle nécessaire? Voilà le vrai point de la difficulté, et je pense que l'Assemblée nationale l'a résolue comme l'exigeait malheureusement l'état de société où nous nous trouvons, c'est-à-dire, la dépravation de nos opinions et de nos habitudes sociales.

En effet, cet usage est un reste de barbarie : c'est un expédient pour échapper à un danger ou se délivrer d'un inconvénient, non une ressource pour prévenir l'un ou remédier à l'autre. On sent que dans

les sociétés naissantes, où il n'y a encore ni prisons, ni gardes, ni revenus publics, ce qui a dû s'offrir d'abord pour se débarrasser d'un individu nuisible ou dangereux à la société, c'était de le tuer. Voyez les hottentots: lorsqu'il se commet un crime dans un de leurs *kraul* ou villages, tous les habitans se rassemblent en cercle, le coupable est placé au milieu, et sans aucune cérémonie préalable, le chef donne le signal, et tous assomment ce malheureux à coups de massues. Ne serait-ce pas aussi le même principe de police grossière et de commodité d'exécution, que Dracon donna aux grecs encore barbares cette législation de sang où tous les délits étaient punis de mort et du même supplice. Les stoïciens semblent avoir voulu justifier les lois de Dracon; car ils soutenaient que toutes les fautes morales étaient également criminelles et dignes des mêmes peines. On conçoit difficilement comment une secte si respectable a pu adopter une opinion au moins si paradoxale.

On retrouve les anciens sur les traces de toutes les vérités morales. *Recourir au fer sans une extrême nécessité*, dit le sage

Plutarque, *n'est ni d'un grand médecin ni d'un grand politique, et annonce au contraire dans l'un et dans l'autre une profonde ignorance de l'art.* (*Comparaison d'Agis et de Cléomène avec les deux Gracques.*)

XVI.

L'Assemblée nationale a proscrit dans son code toute espèce de cruauté ajoutée à la mort, et il y a dans cette décision autant de sagesse que d'humanité. Mais n'est-ce pas se priver gratuitement d'un moyen de graduer l'échelle des peines, que d'appliquer le même supplice indistinctement à tous les crimes jugés dignes de mort ?

Ne pourrait-on pas établir différens genres de mort, et dans chaque genre, des circonstances qui, en variant l'appareil et ajoutant différens degrés de honte, sans faire souffrir le coupable, auraient servi à établir une proportion entre les délits et les peines, qui satisferait également la justice et la raison ? Faire pendre par un bourreau, fusiller par des soldats, décapiter par une machine, présenteraient différens degrés d'ignominie et même de

supplice, qui, en frappant diversement les imaginations, répondraient mieux au véritable objet de la loi, sans blesser l'humanité. Tout peut devenir par les habitudes de l'opinion un objet de terreur. Les anglais n'ont de supplice pour tous les crimes (excepté celui de haute trahison) que la pendaison, mais avec trois circonstances qui distinguent les crimes et dont l'effet est très-remarquable. Le corps d'un voleur de grand chemin, qui a assassiné, est suspendu avec des chaînes au haut d'un gibet; celui du meurtrier est livré au chirurgien pour être disséqué; pour les crimes moins atroces, le corps du pendu est remis à ses parens pour recevoir les honneurs de la sépulture. Ces nuances, qui sembleraient devoir ajouter bien peu de terreur à la perte de la vie, excitent cependant des sentimens bien divers. On trouve dans l'*annual register, chron. mar.* 1761, qu'un nommé Darking, autrement dit *Dumas*, pendu à Oxford, déclara qu'il ne craignait point la mort; mais que l'idée d'être disséqué lui faisait beaucoup de peine. Les exemples de ce genre ne sont pas rares. Milord Ferrers qui fut condamné en 1773 à être pendu

pour avoir tué son intendant, ne laissa pas apercevoir la moindre altération sur son visage, lorsqu'on lui lut la partie de sa sentence, qui le condamnait *à être pendu et étranglé jusqu'à ce que mort s'ensuive ;* mais lorsqu'il entendit ensuite que *son corps serait porté à l'amphithéâtre des chirurgiens pour y être disséqué*, il s'écria, en joignant les mains d'un air très-pénétré : *ah ! que Dieu ait pitié de moi.*

X V I I.

Quelqu'imposante que soit la force publique, instituée pour assurer l'exécution des lois, cette force sera souvent ou insuffisante ou trop rigoureuse, si elle n'est soutenue par une puissance d'opinion ou d'habitude qui fait la plus grande force des gouvernemens, et qui mène bien plus sûrement au but qu'on doit se proposer. J'en trouve une preuve assez remarquable dans le fait suivant, qui m'a paru mériter d'être connu.

Il s'est formé à Londres une association pour encourager la découverte des parties intérieures de l'Afrique, et l'on a publié, en 1790, un exposé des opérations et des moyens de la société. On trouve dans cet

ouvrage les détails du voyage de M. Lucas, qui, sur le témoignage d'un shérif africain, rapporte le fait suivant, comme en usage dans le royaume de Fezzan. Si un homme en a offensé un autre, et qu'il refuse d'aller avec lui devant le juge, l'offensé trace un cercle autour de l'offenseur, en lui intimant solemnellement, au nom du roi, de ne pas sortir de la place jusqu'à l'arrivée des officiers de justice qu'il va chercher; et telle est la crainte du châtiment infligé à celui qui désobéit, et celle du bannissement perpétuel qui serait son inévitable lot s'il sortait du royaume, que cette prison imaginaire a tout l'effet d'une détention réelle, et que l'offenseur attend avec résignation les officiers de justice.

XVIII.

J'ai examiné avec attention les divers argumens employés contre la peine de mort; un seul m'a vivement frappé. Si par une erreur de la justice, un innocent est condamné, le mal est sans remède; au lieu que le dommage qui résulte de toute autre peine, peut être réparé. C'est, je

crois, M. de Condorcet qui, le premier, a fait cette objection. Je n'y vois qu'une réponse : si la mort est de tous les supplices le plus propre à effrayer et à réprimer le crime, l'imperfection des institutions humaines veut qu'il y ait quelques victimes qui se dévouent à la sûreté publique.

XIX.

Les supplices sont des spectacles politiques, qui doivent agir sur les ames par les mêmes ressorts que les spectacles dramatiques. Le but moral de la tragédie est de prémunir, par les impressions de la terreur et de la pitié, contre les dangers et les erreurs des passions; les exécutions sont destinées à opérer le même effet sur le peuple en masse. Elles doivent frapper vivement l'imagination; mais plus par la terreur que par la pitié. Tant que l'appareil du supplice occupe l'imagination des spectateurs, il exerce une influence salutaire, en liant, par des traces profondes, l'image du malheur à l'idée du crime; mais dès que les souffrances du patient éveillent trop fortement la compas-

sion dans leur ame, cette influence devient contraire au but de la loi.

Malheureusement ce n'est pas sur les méchans, c'est sur les ames sensibles, que le spectacle des supplices fait de plus fortes impressions. L'homme qu'il faut craindre le plus de rencontrer dans une forêt, c'est celui qui a l'habitude d'assister aux exécutions des criminels.

X X.

Des tourmens raffinés révoltent cent fois plus l'humanité que la mort simple : la nature a condamné tous les hommes à la nécessité de mourir, mais non à la nécessité de souffrir. Le feu empereur Joseph II avait substitué à la peine de mort, pour les plus grands crimes, un genre d'emprisonnement, avec des détails de rigueur qui, en se renouvelant tous les jours, offraient l'image d'un supplice plus cruel que la mort. Une politique plus sage et plus humaine le détermina ensuite à réformer cette loi.

Quelle horrible humanité que celle de Guillaume-le-Conquérant, si toutefois il prétendit être humain ! Il défendit de mettre

aucun coupable à mort, pour quelque crime que ce fût; mais il ordonna que le coupable convaincu aurait les yeux arrachés, les pieds et les mains coupés, ou qu'il serait même châtré, suivant la nature du crime. La raison qu'on donne dans le statut, c'est que *le tronc mutilé du coupable resterait comme une preuve vivante de son crime.* (*Littleton's life of Henry II*, *tom.* 5, *in*-8.° *pag.* 289.)

XXI.

Il est extraordinaire que Beccaria, qui croit que la peine de mort n'est autorisée par aucun droit, la regarde cependant comme nécessaire en un cas. « C'est, dit-il, lorsqu'un citoyen privé de sa liberté a encore des relations et une puissance qui peuvent troubler la tranquillité de la nation; quand son existence enfin peut produire une révolution dans la forme du gouvernement établi. Ce cas ne peut avoir lieu que lorsqu'une nation perd ou recouvre sa liberté, ou dans les tems d'anarchie, ou lorsque les désordres mêmes tiennent lieu de lois. »

Les comités de l'Assemblée nationale, en demandant la suppression de la peine

de mort, avaient adopté la même exception. On se trouve à chaque instant, dans la composition des lois, pressé entre le droit de chaque individu et le droit de tous; entre la voix de la nature et l'empire de la nécessité. Beccaria veut, par le même motif, qu'on bannisse de la société celui qui, sans être entièrement convaincu d'attenter à la sûreté publique, a mis la nation dans la fatale alternative ou de le craindre, où de lui faire une injustice; et dans cette opinion, il peut se couvrir de l'autorité de Cicéron. Ce grand orateur, apostrophant Catilina au nom de la république elle-même, lui crie : « Eloigne-toi et affran-
« chis-moi des terreurs que tu me causes;
« afin que je ne sois pas opprimé par toi, si
« ces terreurs sont fondées, où que je cesse
« enfin de craindre, quand même elles se-
« raient chimériques. »

Les anglais regardent comme un délit de *mettre en crainte* un ou plusieurs citoyens. Celui qui par quelque action, geste ou parole, fait craindre à un autre quelque danger présent pour sa sûreté ou sa propriété, est coupable d'infraction à la paix; s'il est conduit devant le juge, il

est obligé de donner caution qu'il gardera la paix.

Cet article du code pénal des anglais, qu'ils regardent avec raison comme très-salutaire, ne pourrait-il pas être transporté utilement dans le nôtre ?

S.

DE LA CERTITUDE
DE L'HISTOIRE.

Ne trouvez-vous pas digne d'observation, messieurs, que de beaux et de bons esprits de ce tems-ci se disputent pour savoir le degré de confiance que mérite Hérodote en nous racontant des événemens arrivés plusieurs siècles avant lui, dans des tems de merveilles et de fables, sur des traditions très-vagues ou des rapports très-suspects ?

Des érudits, disposés à croire un fait incroyable, si Hérodote ou diodore l'ont écrit, n'ont jamais réfléchi à l'insurmontable difficulté qu'il y a souvent à s'assurer d'un fait qui vient de se passer dans la rue ou dans le palais des rois.

J'aime à voir le savant M. de la Nauze s'indigner contre cette *critique outrée* qui ose accréditer le pyrrhonisme de l'histoire, au point d'y jeter des doutes sur *l'Histoire amoureuse de Léandre et Héro*, quoique plusieurs poëtes en aient parlé plusieurs

siècles après, et que le fait ait été gravé sur des médailles postérieures encore au tems des poëtes. Comment douter, en effet, après de telles preuves, qu'un jeune homme se soit amusé à passer et à repasser à la nage toutes les nuits le détroit des Dardanelles, pour aller voir sa maîtresse ? Ce qui rend la chose plus vraisemblable, c'est qu'il finit par s'y noyer.

Fontenelle appelait l'Histoire une *fable convenue*. Je pense comme Fontenelle ; et je proposerai à ceux qui sont si faciles aux preuves de la vérité, de réfléchir un moment sur l'anecdote suivante, que je viens de lire dans un ouvrage anglais.

On connaît les exploits et la fin tragique du fameux amiral anglais, sir Walter Raleigh, qui, après avoir rendu les plus grands services à sa patrie, fut condamné à perdre la tête pour une prétendue conspiration contre Jacques I.er, dont il n'y a jamais eu de preuves. L'exécution de l'arrêt fut suspendue, et il resta trois ans dans les fers. Enfin, ayant fait courir le bruit qu'il avait découvert une mine d'or dans la Guyane, il obtint sa liberté, et on lui permit d'armer des vaisseaux pour aller tenter

cette aventure. Raleigh partit, et au lieu d'aller chercher cette mine qui n'existait pas, attaqua les espagnols dans la Guyane, et s'empara d'une de leurs villes. Au retour de son expédition, il fut sacrifié au ressentiment de l'Espagne, et il fut décapité en exécution de l'ancien arrêt qui n'avait pas été annullé. Cet homme extraordinaire qui était né dans un siècle ignorant, et qui avait passé sa vie dans le tumulte des armes, était un des plus savans hommes de son tems. Il a laissé une *Histoire du Monde* très-estimée en Angleterre ; mais on n'en a que la première partie. Voici la traduction littérale du morceau que je vous ai annoncé :

Raleigh, enfermé à la tour de Londres, y préparait le deuxième volume de son Histoire du Monde. Il était à la fenêtre de son appartement, rêvant aux devoirs de l'historien et au respect que mérite la vérité, quand tout-à-coup son attention fut attirée par un grand bruit et du tumulte qui s'éleva dans une cour qui était sous ses yeux. Il vit un homme en frapper un autre, qu'à son habit il jugea officier, et qui, tirant son épée, la passa au travers du corps

de celui qui l'avait frappé; mais celui-ci ne tomba cependant qu'après avoir renversé d'un coup de bâton son adversaire.

La garde vint aussitôt se saisir de l'officier, qui était étendu à terre presque sans connaissance, et l'emmena; tandis qu'en même tems le corps de l'homme tué d'un coup d'épée fut emporté par quelques personnes qui eurent beaucoup de peine à percer la foule qui les environnait.

Le lendemain, Raleigh reçut la visite d'un ami connu par une probité sévère. Il lui raconta l'aventure dont il avait été témoin la veille, et qui lui avait fait une vive impression. Quelle fut sa surprise quand son ami lui dit qu'il n'y avait presque rien de vrai dans toutes les circonstances de son récit; que son prétendu officier n'était pas officier, mais domestique d'un ambassadeur étranger; que c'était lui qui avait donné le premier coup; qu'il n'avait pas tiré son épée, mais que l'autre s'en était saisi et la lui avait passée au travers du corps avant qu'on eût eu le tems de la lui arracher; qu'aussitôt un spectateur qui était dans la foule avait jeté à terre, d'un coup de bâton, le meurtrier, et que quel-

ques étrangers avaient emporté le corps du mort. Il ajouta que la cour avait envoyé l'ordre d'instruire sur-le-champ le procès du meurtrier, et de ne lui faire aucune grace, parce que le mort était un des principaux serviteurs de l'ambassadeur d'Espagne. « Permettez-moi de vous dire, ré-« pondit Raleigh à son ami, que j'ai pu me « tromper sur l'état du meurtrier, mais que « toutes les autres circonstances sont de la « plus grande exactitude; car j'ai vu de mes « yeux tous ces incidens, qui se passaient « sous ma fenêtre, à cet endroit, vis-à-vis « de nous, où vous voyez une pierre du « pavé élevée au-dessus du reste. — Mon « cher Raleigh, répliqua son ami, c'était « sur cette même pierre que j'étais assis, « lorsque tout cela s'est passé; et j'ai reçu « cette petite égratignure que vous voyez « sur ma joue, en arrachant l'épée des « mains du meurtrier, et sur mon honneur, « vous vous êtes trompé sur tous les points. »

Sir Walter étant resté seul prit le manuscrit du deuxième volume de son Histoire, qui était entièrement achevé, et réfléchissant à ce qui lui arrivait, il se dit à lui-même : « Combien de faussetés ne doit-il

« pas y avoir dans cet ouvrage! Si je ne « puis pas m'assurer d'un événement qui « s'est passé sous mes yeux, comment pour« rais-je hasarder de raconter ceux qui se « sont passés des milliers d'années avant ma « naissance, de ceux mêmes qui se sont « passés loin de moi depuis que je suis né? « Vérité! vérité! voilà le sacrifice que je « te dois..... » En même tems il jeta au feu son manuscrit, le travail de plusieurs années, et le vit tranquillement consumer jusqu'à la dernière feuille.

De quel énorme fatras de volumes d'histoires, de vies, d'anecdotes, etc., nos bibliothèques ne seraient pas surcharchées, si leurs auteurs avaient eu le même scrupule que Raleigh!

S.

LETTRE

SUR LA CONSTITUTION

ET LE COMMERCE DES ÉTATS-UNIS.

Je ne fais pas plus de cas qu'un autre de la personne et des talens de Brissot; mais si les bons ouvrages sont ceux qui font penser, qui donnent lieu à des réflexions plus justes et plus fécondes que celles de l'auteur, le voyage de Brissot aux Etats-Unis est un des plus utiles que je connaisse; c'est celui qui développe le mieux la partie systématique de la révolution, dont il ne nous reste plus que la honte et les désastres. J'ai reçu de cette lecture, une trop singulière et trop vive impression pour ne pas vous la rendre. Chose étrange! en général les faits sont exacts, les descriptions attachantes, les observations judicieuses; ce n'est point par ce que dit l'auteur, mais par ce qu'il ne dit pas, que cet ouvrage a été funeste à l'époque où il a été publié. Les enthousiastes de l'Amérique ont appelé la

démocratie parmi nous en en montrant les heureux effets dans un vaste pays; et ce n'est pas en les niant aujourd'hui qu'on effacera les crimes et les malheurs de la révolution. Les déclamations contre l'Amérique ne sauraient détruire les preuves incontestables de sa prospérité, qui a des causes sensibles; elle en a aussi d'inaperçues qui ont échappé à Brissot et à d'autres observateurs. Ce sont celles-là dont je veux vous entretenir; car dans toutes les comparaisons d'événemens, d'hommes et de pays, ce qu'on ne recherche jamais avec assez d'attention, ce sont les différences.

Les panégyristes de l'Amérique en font un Elysée; ses détracteurs ne tarissent pas sur la cupidité et la mauvaise foi qui se sont introduites dans ses relations commerciales. Personne n'ignore en effet que les faillites y sont très-fréquentes et souvent frauduleuses; que les créanciers y sont plus maltraités que les débiteurs, et qu'un recouvrement de fonds dans les principales places de l'Amérique est une affaire difficile à terminer heureusement. Comment donc concilier la confiance que j'accorde à Brissot, lorsqu'il nous décrit les mœurs des amé-

ricains et tous les détails de leur vie civile et rurale, avec l'opinion très-motivée que je professe ici sur la tolérance de leur gouvernement pour les plus graves abus dans les principes et les procédés d'un grand nombre de leurs commerçans ? Comment de tels abus pourront-ils permettre l'extension et la prospérité du commerce ? Comment l'immoralité qu'ils annoncent n'altère-t-elle pas l'essence des mœurs républicaines, la probité qui en est la base, l'ordre public qui paraît si respecté et si bien assuré dans cet heureux pays ? Je ne me fais ces questions qu'en voulant les résoudre ; et je crois, après y avoir bien réfléchi, avoir trouvé les raisons principales de l'ordre social des américains et de sa prospérité, malgré les taches qu'on peut y remarquer.

Il y a toujours eu, même sous le gouvernement royal, dans les colonies anglaises de l'Amérique septentrionale, un cadre subsistant de démocratie. Les quakers et les presbytériens furent les fondateurs des premiers établissemens, où les distinctions féodales et les prérogatives de la noblesse ne furent jamais admises. L'administration

municipale, la participation des propriétaires au pouvoir législatif y furent toujours en vigueur, et la déclaration de leur souveraineté n'a été que le complément de toutes ces institutions. Voilà donc des habitudes anciennes et générales dans toutes les provinces, qui ont imprimé aux mœurs, aux usages, à l'esprit public, un caractère d'égalité, d'indépendance, qu'aucun intérêt, aucun préjugé ne contrariait. De cette uniformité de goûts et de principes il a dû résulter un ordre facile et des mœurs simples, dont le spectacle contrastant avec nos goûts et nos usages, nous présente une apparence d'austérité qui est plus dans les choses que dans la morale. Mais comment les nouveaux venus de toutes les parties de l'Europe, dont cette population américaine s'accroît annuellement, contractent-ils les mêmes habitudes et se subordonnent-ils si facilement à l'esprit général, tandis qu'on doit leur supposer des goûts, des mœurs et des habitudes très-différentes ? Cela doit arriver naturellement et par une raison fort simple, qui rend la démocratie aussi orageuse en Europe qu'elle est paisible dans les Etats-Unis. Tous les émigrans qui y

abondent savent quel est le gouvernement qu'ils y trouveront; ainsi ils l'ont adopté par goût ou par nécessité avant de s'embarquer; ils arrivent au moins résignés à ce nouvel ordre de choses, qui est d'ailleurs très-favorable au plus grand nombre, et qui ne peut déplaire qu'à l'ambitieuse vanité. Celle-là reste en Europe, ou ne fait qu'une apparition passagère en Amérique; mais le jeune homme ou le père de famille qui se décident à s'y établir, n'ont aucun intérêt d'opposition aux institutions politiques, et ils conçoivent bientôt que leur sûreté, leur bonheur dépendent de leur stabilité. Il y a donc un concours bénévole, une harmonie générale entre toutes les classes de cette société pour sa conservation et son perfectionnement, ce qui constitue un bon esprit public et une base de bonnes mœurs que la vie rurale contribue efficacement à entretenir. Un enthousiaste comme Brissot ne pouvait pas s'apercevoir que l'Amérique est un échiquier dont toutes les cases sont disposées pour être occupées comme elles le sont; tandis que notre Europe est un champ de bataille où les préjugés divers et les passions et les vices se-

raient sans cesse dans un désordre hostile sans une force imposante; ce qui ne veut pas dire que la servitude y est nécessaire, mais que la démocratie n'y est pas bonne; la force pouvant seule y maintenir la liberté, en supposant toutefois la force aux ordres de la justice et de la raison.

Examinons maintenant comment cette harmonie générale dans les mœurs des Etats-Unis n'en garantit pas toujours la pureté, sur-tout parmi les commerçans. C'est un grand point d'obtenu, c'est même le plus essentiel dans une société politique, d'avoir réuni les vœux, les intérêts et les efforts des citoyens autour du pacte social. Il est fort peu de nos gouvernemens européens qui aient cet avantage ; car ils se composent presque tous d'élémens discordans, de disparités individuelles, d'intérêts opposés. La grande habileté de leur régime consiste à adoucir les frottemens, à rapprocher les extrêmes, à imprimer à la masse un mouvement régulier, mais contraint, et qui ne peut être harmonique. Il résulte de ces différences entre l'Europe et l'Amérique, deux tableaux aussi dissemblables dans la composition que dans le ton.

des couleurs; mais de ce que les américains ont pu se préserver de la plupart de nos vices politiques, il n'en faut pas conclure à la perfection de leur moralité, sur-tout dans les professions où l'amour du gain peut incessamment altérer la pureté; car alors l'esprit d'indépendance, la grande liberté dont jouit chaque citoyen, ne présentent aucun frein à son avidité; et pourvu qu'il puisse se soustraire à l'empire de la loi, celui de l'opinion le favorise plus qu'il ne le contrarie par des considérations locales qu'il faut encore apprécier.

Un pays nouveau, plus habité par les mécontens que par les gens fortunés de l'ancien continent, fournit nécessairement à l'activité du commerce plus d'industrie que de capitaux, et il doit être dans l'esprit de son gouvernement d'y accueillir tous ceux qui y arrivent avec une mise quelconque d'industrie ou de capitaux, sans en rechercher l'origine, sans informations inquiétantes sur la conduite antérieure des arrivans. Il faut donc distinguer deux personnes dans l'homme moral des Etats-Unis: celui qui s'unit sincèrement à la démocratie, parce qu'il en a co-ordonné d'a-

vance les principes à tous ses intérêts, et celui qui poursuit la fortune par toutes les voies qui s'offrent à lui. La première partie de ce caractère uniforme en Amérique, a les plus heureux effets sur la prospérité publique et tempère les inconvéniens de la seconde, mais ne les détruit pas; et comme la recrue nouvelle d'européens se répand plus dans les villes que dans les campagnes, se livre plutôt à l'industrie commerciale qu'à la culture, il doit y avoir des entreprises téméraires, des engagemens hasardeux; la hardiesse et la ruse doivent suppléer à la disette de fonds, et chaque chance malheureuse doit occasionner des banqueroutes que l'intérêt général de cette société croissante ne permet pas d'empêcher ou de punir rigoureusement; car elle a besoin d'hommes pour occuper son territoire, et il faut qu'elle les attire: ainsi elle ne commande pas exclusivement le scrupule et la délicatesse; les crimes seuls qui attentent à sa sûreté, à la paix intérieure, doivent être punis; et ceux-là sont rares, parce qu'il y a occupation et ressource pour tous les individus. Cependant les anciennes familles du pays et celles

qui y sont solidement établies doivent présenter un tableau satisfaisant d'ordre, d'aisance et de régularité, parce que c'est là l'esprit et le but de cette organisation sociale, et qu'il y a plus de moyens que d'empêchemens pour y parvenir. Voilà ce qui a produit l'enthousiasme de Brissot, tandis que les détracteurs des Etats-Unis ne veulent voir que les ombres et les taches du tableau. Mais dans cette situation du commerce telle que je la dépeins, et qu'elle est en effet, comment peut-il prospérer ? Partout où il y a la matière d'un grand commerce et beaucoup d'activité, il y a une continuité nécessaire d'expéditions, de ventes et achats, transports, d'importations, d'exportations; et outre que l'inexactitude et l'infidélité des agens n'est pas générale, qu'il y a dans chaque ville des maisons respectables, les risques de la place se calculent en sus de ceux de la navigation, et le marché n'est jamais dégarni. L'Amérique produit aujourd'hui pour le service de l'Europe une grande quantité de grains, de bois, fers, salaisons, etc., et offre un débouché précieux aux manufactures européennes. La somme de ces

échanges se proportionne à celle de sa population, augmente annuellement avec elle; et malgré les faillites des maisons nouvelles qui ne font que disparaître, le crédit des anciennes se consolide en se liant au crédit public, qui a acquis dans chaque état une grande consistance par une sage administration et la liquidation progressive de l'ancienne dette. C'est une chose merveilleuse que cette moralité constante du gouvernement dans un pays où l'immoralité n'est pas rare. J'en ai indiqué la cause dans son origine et sa composition. J'ajouterai que ce qui corrompt tous les gouvernemens, c'est que leur volonté permanente étant de se maintenir, les difficultés, les résistances qu'ils éprouvent les rendent peu délicats sur les moyens de les vaincre, ce qui n'arrive pas dans un pays dont les habitudes sont telles qu'il n'y a point de résistance et peu de difficultés dans la marche du gouvernement.

Vous concevez maintenant les sentimens divers dont j'étais affecté en lisant les lettres de Brissot. J'étais presque indigné d'y trouver de la vérité et beaucoup d'intérêt. En me reportant à l'époque où il écrivait,

je voyais cet homme, avide de révolutions et de démocratie, préparer les poisons, saper les fondemens de toutes nos institutions, dont un concours inoui de circonstances préparait le renversement; car toutes les classes de la nation travaillaient de concert à leur déplacement; chacun s'ébranlait pour changer de poste; tous ou presque tous étaient mécontens; le mal s'exagérait, le bien ne suffisait pas, on voulait être mieux. L'autorité elle-même confessait ses abus, reconnaissait son origine et se tenait dans la posture de l'obéissance. Le plus grand des malheurs dans une telle position, était l'exemple de la révolution d'Amérique et ses heureux résultats, qu'il était insensé de nous rendre applicables. Tel était cependant le vœu de ceux qui ont le plus influé sur cette grande époque; et la démocratie américaine n'était pas même assez pour eux, ils voulaient une plus parfaite égalité, un gouvernement plus dépendant de la multitude; car la division du corps législatif des Etats-Unis, était pour nos révolutionnaires une imperfection qu'ils se gardaient bien d'imiter. Ce délire était attaqué par un autre, celui de la force né-

gative, dont l'énergie est toute en prétentions, également impropre à l'attaque et à la défense, aux sacrifices et aux conquêtes. Au milieu de ces deux espèces d'athlètes, on aperçoit à peine ceux du partie modéré, si odieux à Brissot qui remarquait d'un ton triomphant qu'il n'y a point eu un tel parti dans la révolution d'Amérique. C'est que l'objet de la constitution était simple. Il était facile, il était nécessaire de se décider pour ou contre; il s'agissait d'appartenir à l'Angleterre ou de s'en détacher. Les intérêts opposés pouvaient se calculer, se mesurer, se combattre, mais non se taxer réciproquement de folie, et la raison ne pouvait trouver place dans un parti mitoyen. Les américains indépendans ne changeaient rien à leur ordre social que le nom du souverain; ils conservaient leurs mœurs, leurs institutions, leur existence politique, en lui donnant plus de consistance. Il n'en était pas ainsi parmi nous. Les français révolutionnaires commençaient par tout détruire, et ne nous laissaient que le choix des crimes ou des chimères. Mais parmi les défenseurs de l'ancien régime, que pouvaient pour leur propre cause ceux qui la séparaient du

vœu national, des réformes salutaires, des améliorations possibles? Leur défaite facile a donné la mesure de leurs moyens; et si les amis d'une liberté raisonnable, en s'éloignant des deux extrêmes, n'ont pas eu plus de succès, ils s'honoreront toujours d'être restés dans les limites du vrai patriotisme, de n'avoir abandonné que ce que la raison publique a prescrit, et d'avoir constamment défendu tout ce qu'elle a consacré. Cette modération, si flétrie depuis par Brissot, n'était pas dans l'esprit, mais bien dans le ton de son ouvrage; et l'on ne saurait même aujourd'hui refuser son assentiment à la pluralité de ses principes, de ses observations, de ses éloges, de ses censures. Il faut le suivre dans les écarts de la vie politique, pour reconnaître ceux du voyageur philosophe. Il n'y a rien d'exagéré dans l'admiration que lui inspire le spectacle des Etats-Unis, de cette société de cultivateurs, commerçans, riches par le travail et l'économie, heureux par l'harmonie de leurs lois et de leurs mœurs, de la liberté et de l'ordre public; mais quel égarement! quelle perversité d'intentions dans les combinaisons que lui suggère son

enthousiasme pour les américains ! Comment ces sentimens d'amour et de respect pour la justice, l'humanité, la liberté, peuvent-ils engendrer tant d'actes d'injustice, de violence, de destruction ? Il faudrait, en lisant les lettres de Brissot, pouvoir en oublier la traduction qu'on trouve dans ses écrits et dans sa conduite postérieure. Nous serions enchantés d'un chinois qui, appréciant avec goût et justesse nos arts et nos sciences et sur-tout notre architecture, reconnaîtrait en ce genre l'infériorité de son pays sur le nôtre ; mais si nous savions que son arrière-pensée est de retourner à Pékin pour incendier la ville impériale et la reconstruire sur le plan de Paris, le philosophe chinois nous paraîtrait un méchant fou. Voilà l'impression que nous fait la philosophie de Brissot, si on la juge dans son ensemble et dans ses résultats ; mais en séparant la révolution américaine de tous ses rapports avec la révolution française, et l'écrivain qui en expose les effets, du chef de parti qui veut à tout prix les reproduire en France, le Voyage aux Etats-Unis est d'un grand intérêt ; car il importe à tous les peuples de connaître celui qui né d'hier

est déjà parvenu à la virilité, qui présente le premier exemple d'une démocratie sensément ordonnée, où les lois et les actes du gouvernement n'ont point à redouter les mouvemens impétueux et l'influence anarchique de la multitude ; et quoiqu'une telle institution doive tous ses succès aux tems, aux lieux, aux hommes extraordinaires qui l'ont préparée ; quoiqu'il soit aussi difficile que dangereux de la transporter dans d'autres lieux, chez un autre peuple, il est bon de la faire aimer, de la montrer dans tout son éclat, et d'indiquer à tous les peuples, à tous les gouvernemens, ce beau commentaire de la loi naturelle et cet asile toujours ouvert contre l'injustice et la persécution. Les formes constitutionnelles, la hiérarchie politique ne peuvent être les mêmes dans tous les pays ; mais celui qui a le mieux connu la nature, l'objet et les limites du pouvoir, présentera toujours d'utiles leçons à tous les autres.

M.

EXTRAIT

D'UNE LETTRE

D'UN HABITANT DES ÉTATS-UNIS, A UN DE SES AMIS DEMEURANT EN EUROPE.

Vous me demandez quelles sont les villes des Etats-Unis où vous trouveriez réunis à-la-fois dans un plus haut degré la salubrité, l'économie et les agrémens de la vie. Ce serait une réponse sévère et peut-être un peu exagérée que de vous dire, *dans aucune*. Je vais donc m'expliquer. Le climat de ce pays a eu et a mérité long-tems une réputation de salubrité. Depuis quelques années, une fièvre épidémique et souvent meurtrière a paru dans les villes maritimes. Elle s'est fait sentir à Philadelphie en 1793, 1797 et 1798. Son influence s'est déployée principalement et presque exclusivement dans les parties basses et voisines du port, dans les rues étroites et habitées par la classe pauvre. On en assigne différentes causes relatives à des constructions qui arrêtent le mouvement des

eaux et l'écoulement des immondices. On en trouve une autre dans sa communication très-augmentée avec les Antilles, où des maladies plus destructives qu'à l'ordinaire se sont manifestées depuis la guerre. Ces diverses causes sont développées par des chaleurs très-fortes en été; car depuis le mois de prairial jusqu'à celui de vendémiaire, le thermomètre de Farenheït se tient entre 65 et 90 degrés. Cet été il s'est élevé, mais pendant peu de jours, à 95 deg. L'hiver est très-froid; et en tout tems, la température est très-inégale. L'intérieur du pays est assez sain, à l'exception des terrains nouvellement défrichés, où les nouveaux venus sont sujets à des fièvres intermittentes.

La vie est fort chère dans les villes de commerce. Une maison (et ici chaque famille occupe une maison séparée) convenable à une famille aisée sans être riche, coûte environ trois mille six cents francs de loyer; le pain blanc trois à quatre sous la livre, la viande de boucherie de sept à huit, le beurre frais de vingt-huit à trente, une paire de souliers dix à douze francs. Le poisson de mer est abondant; le vêtement

n'est pas fort cher. On donne à un domestique mâle quarante à cinquante francs de gages par mois, de vingt à trente à une servante. Les domestiques sont rares, et en général très-mauvais, parce que les hommes qui ont quelque capacité trouvent d'autres ressources pour subsister. Les prix ci-desssus sont pour les grandes villes, car dans l'intérieur du pays et même à peu de distance, on vit à beaucoup meilleur marché, surtout pour le loyer des maisons.

Quant aux agrémens de la vie, ceux qui ont été en Angleterre ou en Hollande, n'ont qu'à se figurer une ville de commerce dans un de ces deux pays, ils auront une idée assez exacte de nos villes. Tout le monde ici fait quelque chose. Cette classe, commune en Europe, de gens jouissant d'une fortune aisée, cultivant les arts et les sciences, n'ayant d'affaires que celles de satisfaire les goûts d'un esprit curieux ou les inclnations d'une ame sensible, n'existe pas ici. Vous y trouverez des marchands, des fermiers, des légistes, des magistrats et point d'oisifs. Ne croyez pas cependant que tout cela soit de la simplicité. Non ; il y a déjà du luxe, mais ce luxe encore grossier

qui devance le règne des arts et du goût.

Il s'élève de grandes fortunes. Celui qui en acquiert une se hâte de bâtir une belle maison, de mettre sur pied un brillant équipage et de donner de somptueux dîners.

La classe moyenne est nombreuse; la classe pauvre ne l'est pas. La masse entière se compose d'individus industrieux, attentifs à leurs intérêts, paisibles, renfermés dans une vie domestique, et sur-tout infiniment plus éclairés, non-seulement sur leurs intérêts particuliers, mais aussi sur leurs intérêts relativement à la chose publique, que les classes correspondantes en Europe. Vous trouverez difficilement un américain *natif* qui ne sache pas lire et écrire, et qui ne lise au moins les papiers publics. Or les papiers publics fourmillent ici. Les questions de toute espèce y sont agitées dans tous leurs sens, et cela forme un code d'instructions suffisantes aux besoins généraux d'un peuple républicain.

En général, les traits caractéristiques du peuple américain sont, de bonnes mœurs domestiques, un bon sens plus général, avec moins d'inégalité de culture d'esprit qu'en Europe; plus de disposition à la jus-

tesse d'esprit qu'à l'imagination; et enfin plus de chaleur de cœur que de tête. Vous connaissez de réputation et par ses écrits le docteur Francklin; sa tournure d'esprit et de tête était éminemment américaine, comme celle de Voltaire, par exemple, était éminemment française; bien entendu que dans l'un et dans l'autre c'était avec une supériorité d'esprit et de talent, qui fait qu'on trouvera aussi difficilement un second Francklin en Amérique qu'un second Voltaire en France.

Il y a des spectacles passables, mais dans le genre anglais, et qui sont peu suivis; des concerts qui le sont encore moins; des cafés qui ne sont que des bourses de marchands; des clubs où l'on boit et l'on mange. Les plaisirs sont tous domestiques. Un célibataire mène dans ce pays une vie détestable, à moins que la débauche de table ne fasse son bonheur.

Vous m'avez exprimé aussi le desir de savoir si l'on trouve encore de solides spéculations à faire en achât de terres dans ce pays, et quel intérêt on pourrait tirer de son argent par une spéculation de cette espèce. Je vous prie d'observer que le peuple

américain croît rapidement ; et il croîtra ainsi pendant plusieurs siècles. Quoi qu'il puisse arriver, il est destiné à être nombreux et puissant. Il en résulte nécessairement que les terres vacantes se couvrent successivement d'habitans, et augmentent en valeur. Le progrès des défrichemens est un sujet d'étonnement perpétuel. Outre cet accroissement réel, il y en a un autre qui vient des spéculations ; celui-ci hausse ou baisse suivant la rareté ou l'abondance du numéraire, suivant l'encouragement ou le découragement local, et enfin par toutes les causes qui influent sur tout ce qui est spéculation. Il y a de bonnes et de mauvaises spéculations en terres comme en toute autre chose. Ces spéculations ne conviennent guère, suivant moi, qu'à deux sortes de personnes : 1.° à un grand capitaliste qui, après avoir fait un bon choix de terrains, laisse au tems à mesurer son affaire, et qui, n'ayant pas épuisé ses moyens, peut attendre que les progrès de la population amènent des offres avantageuses ; 2.° à un homme dont le capital principal est dans son industrie, sa bonne conduite et une bonne santé qui lui permette d'unir l'action

à la spéculation. Celui-ci, avec un capital beaucoup moindre, peut recueillir d'aussi grands avantages.

(Nous supprimons ici quelques détails instructifs sur ce genre d'entreprise, mais qui ne sont pas d'un intérêt assez général).

L'agriculture ici n'est pas savante ; il n'est pas question de tirer d'un terrain borné tout ce qu'il est possible d'en tirer, mais d'en avoir ce que comportent des moyens bornés. Les bras sont rares, mais la terre est naturellement fertile.

Quant au choix du lieu pour un établissement, les états du milieu, tels que New-Jersey, New-Yorck, la Pensylvanie, sont préférables à tous égards, le climat étant plus modéré et les terres meilleures que plus au sud et au nord. Mais si l'immense distance de toute communication avec les ports de mer et l'ancien monde n'effrayait pas, les bords de l'Ohio offrent certainement des terres supérieures à toutes autres, avec un climat plus égal ; et les établissemens y sont déjà plus nombreux qu'on ne se l'imagine.

Il est remarquable que les nouveaux occupans des terres nouvelles viennent

tous des états du nord qui sont pleins, et dont les terres sont pauvres, principalement du Connecticut, sans que la population de ces états diminue; ce qui suffit pour prouver l'accroissement prodigieusement rapide de la population. Il est probable que le sud multiplie moins, de sorte que cette race du nord paraît être celle qui doit faire souche en Amérique; et cela est heureux, car elle est plus sage et plus industrieuse que celle du sud.

Il y a sept à huit colléges dans les Etats-Unis. Les principaux sont ceux de Massachusett, de New-Yorck, de New-Jersey, de Philadelphie. Le premier, appelé *collége de Cambridge*, est le plus considérable. Celui de New-Yorck a un professeur des langues grecque, latine et orientale, avec un traitement de mille piastres (environ 3,500 livres tournois); un professeur de mathématiques, 1,250 piastres; un de philosophie, 375 piastres; un de rhétorique, 375 piastres; un de langue française, 375 piastres; un de chimie, 500 piastres. Les professeurs reçoivent, outre cela, 5 piastres de chaque étudiant qui assiste à leurs leçons, et 10 piastres de chaque personne

du dehors qui veut suivre un cours. La plupart des professeurs ont leur logement au collége. Le nombre des étudians est d'environ cent. L'état de professeur a de la considération sans éclat.

Il y a quelques maisons d'éducation particulière, mais qui ne sont soutenues par aucun encouragement public. L'esprit de notre gouvernement étant de gouverner le moins possible, il laisse les établissemens de ce genre se protéger eux-mêmes. S'ils sont utiles et bien combinés, ils n'ont pas besoin d'aide ; dans le cas contraire, ils n'en méritent pas.

Vous voulez savoir quel est l'état de la littérature et des sciences dans les Etats-Unis ? de quelle considération les gens de lettres et les savans y jouissent? La littérature et les sciences demandent du loisir, et personne ici n'en a. Les hommes de loi, les médecins, les ecclésiastiques, etc., cultivent les branches de connaissances relatives à leurs professions. Il y a peu d'amateurs désintéressés : le tems n'est pas encore venu. Les connaissances les plus estimées sont le droit public, les lois du pays, l'éloquence soit du

barreau, soit des assemblées législatives. La médecine est aussi en honneur, mais c'est celle de l'école anglaise.

L'importation des livres a prodigieusement augmenté dans ce pays depuis plusieurs années. Il s'y vend même des livres français; mais en petit nombre, en proportion des livres anglais. En général, on lit plus qu'on n'a jamais fait; mais tout concourt à faire donner la préférence à la littérature anglaise.

Il n'est guère de pays où une moindre partie des droits naturels soit sacrifiée à l'ordre social, aucun où le citoyen ait moins à abandonner de sa liberté naturelle et de sa propriété pour jouir en sûreté du reste. On ne voit ni on ne sent presque le gouvernement.

Une portion considérable du peuple américain partage l'ivresse française sur sa révolution. L'affranchissement de la race humaine, le développement de ses facultés, un élancement rapide vers la perfection de notre nature, sont des objets trop grands, trop sublimes, pour ne point passionner non-seulement toute ame ardente et généreuse, mais même tout entendement simple et droit.

EXTRAIT
D'UNE LETTRE
D'UN NEGOCIANT ALLEMAND,
ÉTABLI A NEW-YORCK (1800).

« Je me trouverais bien heureux (dit un voyageur allemand qui est établi depuis quelque tems dans les Etats-Unis) si je pouvais revenir en Europe avec les débris de ma fortune, et quitter pour jamais ce purgatoire où je suis venu pour mes péchés. Le pis est qu'en même tems que l'argent devient chaque jour plus rare dans ce pays, la cherté y est toujours extrême et augmente encore.

« D'un autre côté, l'indifférence pour les sciences et les lettres me paraît s'accroître sensiblement. Vous savez que dans le tems où vous étiez à Philadelphie, je fis annoncer dans les papiers publics, un cours de mathématiques et de science militaire que je me proposais de faire. Vous vous rappelez qu'il ne se présenta personne pour y sous-

crire. Mais lorsque j'annonçai ensuite, que j'avais de la grosse toile à vendre, ma maison regorgea de monde. Je vous assure que rien n'est encore changé de ce que vous avez vu.

« Il est remarquable que dans un pays qui compte quatre millions d'habitans, on ne trouve pas aujourd'hui un seul écrivain distingué, si l'on excepte Adams et Jefferson; car on ne comptera pas dans ce rang les déclamateurs Imlay et Bartram. Il est aisé de s'apercevoir que les américains rétrogradent à pas de géant dans la moralité et la culture de l'esprit.

« Ainsi il paraît très-certain qu'ils retomberont bientôt sous le despotisme de l'Angleterre, s'ils conservent leur constitution actuelle. »

L'HOMME FRANC.

C'est véritablement une chose abominable que ces habitudes de fausseté, établies dans le monde, qui empêchent la vérité d'y être accueillie à moins qu'elle ne se présente sous une forme agréable. Mais peu m'importe, je la dirai toujours, qu'on me la demande ou non. Je suis franc, moi, et j'en avertis tous ceux que je rencontre, afin qu'ils se règlent là-dessus. Quelques-uns me font entendre qu'ils n'aiment pas la franchise; mais cela m'est égal. La mienne tient beaucoup moins à mon caractère qu'à mes principes. J'ai été élevé à la campagne par mon oncle, lequel était devenu philosophe, à ce qu'il disait, parce que sa maîtresse l'avait trompé et que son homme d'affaires l'avait volé. Il aurait dû s'y attendre; car long-tems auparavant il avait écrit un livre où il assurait que tous les hommes étaient faux, toutes les femmes fourbes, et tous les hommes d'affaires fripons. Cependant il était aussi fâché que s'il n'avait rien prévu, et tous les soirs, après nous avoir raconté des traits de la mali-

gnité des hommes, des femmes et des gens d'affaires, il nous disait : Concevez-vous que ma maîtresse, que j'avais enlevée à un de mes amis, m'ait quitté, et que mon homme d'affaires m'ait emporté mille écus? car c'était pour cela que mon oncle était devenu philosophe. Ensuite il me disait que la fausseté habitait les grandes villes sous le nom de *politesse*, et que le caractère des hommes dans le monde, *ressemblait à une médaille usée;* ce que j'avais déjà entendu dire. Il mourut; et sitôt que je fus en possession de ses biens, je résolus d'aller à Paris, montrer à la grande ville un homme franc, et je montai dans la diligence. J'y trouvai une femme qui me parut jolie; je le lui dis sans tournures. Une autre était laide, je le lui appris sans qu'elle m'en priât. En conséquence, comme je me plaignais du froid, la laide tint la fenêtre ouverte de son côté pendant tout le tems du voyage, et la fenêtre du côté opposé le fut par le mari de celle que j'avais trouvée jolie.

En arrivant d'assez mauvaise humeur, je trouvai dans la cour de la diligence un des amis de mon oncle; je me forçai pour lui dire que je n'étais pas fâché de le voir,

et que si je ne l'avais pas trouvé là, j'aurais bien pu, dans le courant du mois, lui aller faire une visite. Quoiqu'un peu étonné, comme il était bon homme, il prit cela pour le patois de mon pays, et me mena chez une de ses parentes, qui m'invita à venir entendre une comédie qu'on devait lire chez elle le soir même. Je m'attendais à trouver la pièce détestable et à le dire : néanmoins elle n'était pas mauvaise ; et comme je me pique de franchise, je dis à l'auteur qu'elle était médiocre. Tout le monde fut embarrassé ; et quoique la maîtresse de la maison ne s'intéressât nullement à celui qui avait lu sa pièce chez elle, je sus quelques jours après qu'elle donnait un concert dont je fus formellement exclus ; tant dans cette grande ville on a d'aversion pour la franchise. Pour m'en consoler, j'allai au parterre de l'Opéra.

Mon voisin, qui était un maître maçon, m'offrit du tabac. Je le refusai, parce que je n'en prends jamais, et j'ajoutai que celui-là d'ailleurs sentait fort mauvais. Mon voisin se fâcha ; son compère, qui était aussi un maître maçon et un peu chaud de vin, se fâcha comme lui ; les maîtres maçons

étaient ce jour-là en force à l'Opéra : j'aurais été assommé sans un homme qui me protégea, me tira de la bagarre et me conduisit chez lui.

Il avait une femme fort belle ; elle me plut; j'étais trop franc pour le lui dissimuler, elle trop sincère pour me déguiser l'impression que j'avais faite sur elle. Comme je suis la candeur même, je ne mis point de mystère à mes démarches. Le mari se douta de quelque chose, et me demanda ce qui en était. Vrai comme je le suis, je ne pouvais lui rien cacher. La femme fut renvoyée dans sa famille, et je reçus du mari trois coups d'épée dont je pensai mourir. Quelques personnes me blâmèrent, et prétendirent qu'au lieu de tout dire au mari, j'aurais dû tâcher de n'avoir rien à lui avouer. Cela peut bien être ; mais je n'y avais pas pensé d'abord, et d'ailleurs je ne me pique que de franchise.

Cependant cela me fit tort. Je retournai dans ma province, résolu du moins à ne plus dire de vérités en face. J'allai donc chez madame A.... et lui dis que madame B.... était bien aimable. Elles étaient brouillées, et le lendemain la porte de la première

me fut fermée. Le lendemain étant chez madame C...., je vis entrer mademoiselle D... qui avait une épaule d'un demi-pied plus haute que l'autre, et je dis qu'elle était bossue. Mademoiselle E.... qui m'entendit ne répondit rien, mais elle alla faire le tour de la chambre en parlant à tout le monde, et l'instant d'après, je vis que la bossue me faisait la moue, et que madame F.... me boudait, parce que sa petite-fille, madame G..., qui n'avait qu'un œil, supposait que, par la même occasion, j'avais bien pu dire qu'elle était borgne. Alors je me tournai vers M. H... pour lui dire que sa femme était bien mieux mise que madame J... que j'appris l'instant d'après être sa maîtresse.

J'en étais là lorsqu'un mariage qu'on me proposa avec mademoiselle K..., parce que j'avais dit qu'elle chantait bien, me fit des ennemis jurés de tous les parens de mademoiselle L... qui avait la voix fausse. Je le manquai pour avoir confié à madame M... que ma prétendue ne dansait pas sur la pointe du pied, ce qui acheva de me brouiller avec les vingt-quatre lettres de l'alphabet. Alors je courus m'enfermer

dans mon château, où, depuis deux jours, je suis en froid avec ma concierge, parce que je lui ai prouvé par mes calculs qu'elle avait cinquante-huit ans, tandis qu'elle prétend n'en avoir que cinquante-six.

P.

SUR LA MODE.

AU RÉDACTEUR DU PUBLICISTE.

J'ai à vous proposer, monsieur, de changer le titre de votre journal ou d'en supprimer l'article qui concerne les modes. Je vous défie de me citer aucun publiciste qui ait jamais disputé sur les modes; mais si nous avions une bonne législation sur les mœurs, je ne doute pas qu'elle ne s'en occupât pour mettre un frein à une folie aussi dangereuse que ridicule.

Lorsque j'ai vu se former une nouvelle congrégation de missionnaires publiant une croisade contre la philosophie, j'espérais bien qu'au lieu de débuter par une attaque contre Rousseau, Voltaire, etc., ces messieurs s'attacheraient à la racine du mal, qui est l'empire de la mode sur les opinions comme sur les coiffures : car ils n'avaient que deux partis à prendre, ou celui de se mettre eux-mêmes à la mode et de s'emparer de son influence, ou celui de la proscrire.

Ils n'ont su faire ni l'un ni l'autre; ils pla-

cent dans leurs journaux des coiffures à la Titus et des turbans verts à côté de leurs homélies. Je suis incapable de cette tolérance ; j'ai de l'indignation contre la mode ; je lui attribue tous nos maux, toutes nos sottises ; nous lui devons plusieurs de nos guerres, notamment celle d'Amérique, et enfin tous les excès de la révolution.

J'étais hier au spectacle à côté de la loge de l'ambassadeur turc. En examinant son vêtement, sa barbe, son turban, je me disais : « Voilà donc une mode qui dure de« puis plus de trois mille ans ! quel dom« mage que ces asiatiques n'aient pas débuté « par de bonnes institutions, ils les auraient « conservées comme leur doliman ! Mais « nous, qui changeons perpétuellement de « parures, et qui laissons à nos tailleurs, à « nos modistes, et même aux courtisanes « un empire absolu sur nos costumes, « quelle fixité pouvons-nous avoir dans nos « mœurs et dans nos lois ? Si nous ren« controns par hasard quelque vérité, « quelqu'institution raisonnable, ne suffit« il pas d'un bonnet rouge pour la dé« truire ? »

En vérité, monsieur, je ne vois rien de

plus pressé dans ce moment-ci, rien de plus utile que de former une coalition puissante contre la mode ; et pour qu'elle soit irrésistible, je voudrais la composer des philosophes et des anti-philosophes, ces deux partis ayant un égal intérêt à anéantir son influence ; car s'il plaît à la mode de les renverser et d'en former un troisième, quand il n'aurait d'autre enseigne que celle des *souliers pointus*, ce sera le parti dominant. Ne prenez point ceci pour une plaisanterie; un sophiste impudent, un zélateur hypocrite sont, à mon avis, moins dangereux que les préceptes et les succès de la mode, qui, en commençant par l'importance des chiffons, finissent par la dégradation des caractères. On s'étourdit sur les effets de cette démence épidémique, aussi contagieux que ceux de la fièvre jaune ; car il y a deux manières de tuer les hommes ; et celle qui détruit leur moralité n'est pas la moins funeste.

Mais qu'y a-t-il, me dira-t-on, d'immoral dans un habit, dans une parure plus ou moins élégante ? Qu'est-ce que tout cela fait aux mœurs, au bon ordre, à la prospérité de la république?

Qu'est-ce que tout cela fait ! Le voici. Il serait assez indifférent qu'entre tous les costumes de l'antiquité ou des tems modernes, les français adoptassent celui qui leur plairait le plus ; mais que ce choix appartienne au premier étourdi, à la première folle qui se présentent comme modèles aux passans, et que leurs succès dépendent de la bizarrerie de leurs essais ; qu'aussitôt que le mot d'ordre, *c'est la mode,* a été prononcé, une obéissance servile s'empare de tous les rangs, de toutes les classes de la société, je dis, monsieur, qu'une telle puissance ne peut être accordée à des sottises qu'au détriment de celle que devraient avoir des goûts raisonnables et des devoirs sacrés. Je dis que la frivolité et la raison, la légèreté et l'honnêteté ne se rencontrent pas sur la même ligne ; que ce changement continuel dans les costumes produit celui des principes et des opinions ; qu'il n'y a rien de stable dans la manière d'être d'un peuple, dont les goûts d'hier ne sont plus ceux d'aujourd'hui ; que l'étourderie de nos femmes, la dissipation de nos jeunes gens, les prétentions, la fatuité, l'impertinence, n'ont pas d'autre cause que

cette mobilité : ce qui nous paraît une plaisanterie, une chose indifférente, tient, selon moi, à l'ordre essentiel des sociétés; et il n'y en aura jamais de bien régie que celle qui aura des lois assez sages, pour qu'il en résulte des mœurs et des costumes uniformes. Je dis que la mode et l'esprit public sont inconciliables; qu'un homme et une femme à la mode sont des êtres ridicules, dont la célébrité devrait être flétrissante. Ce considéré, monsieur, il vous plaise retrancher votre article des modes, ou renoncer à votre titre de *Publiciste*.

M.

Réponse d'une femme à la lettre précédente.

J'avais lu votre lettre avec tant de plaisir, monsieur, que j'étais toute disposée à partager votre prédilection pour les modes asiatiques en faveur de leur ancienneté; c'est une belle chose, pensais-je, que de porter une barbe taillée précisément à la façon dont on les taillait il y a trois mille ans; et, sans remonter si haut, il est bien agréable pour un fidèle croyant de pouvoir

se dire : Les manches de ma robe sont faites absolument comme l'étaient celles que portait notre grand prophête le jour où, pressé de se rendre à la mosquée, il coupa sa manche pour ne pas déranger son chat qui était couché dessus. De pareils souvenirs m'attendrissaient, et je regardais avec complaisance un turc qui, dans ce moment là, passait justement sous ma fenêtre, quand je me suis rappelé que la mode des sérails datait à-peu-près de la même époque que celle des turbans ; et cela m'a sur-le-champ dégoûtée des modes qui régnaient il y a trois mille ans.

J'ai alors recouru à votre lettre, et j'ai vu que vous n'approuviez pas généralement les usages des orientaux, que vous regrettiez même qu'ils n'eussent *pas débuté par de bonnes institutions, parce que*, dites-vous, *ils les auraient conservées comme leurs dolimans*. Mais, monsieur, qu'entendez-vous par de *bonnes institutions!* D'après votre sévérité sur les modes et votre humeur contre la légèreté, je serais tentée de croire que vous êtes à-peu-près, soit dit sans vous fâcher, ce qu'on appelle *un philosophe*. Je suppose donc

que dans votre sens, de bonnes institutions seraient celles qui laisseraient à l'esprit l'usage de ses facultés. Mais, monsieur, de la liberté de penser à la liberté d'agir il n'y a qu'un pas, et vous sentez bien que cela va tout droit à l'abolition des sérails et de l'esclavage des femmes.

Or, vous savez peut-être, monsieur, que des femmes qui cessent d'obéir sont bien près de commander, si même elles n'ont déjà commencé; et si une fois nous commandions en Orient, vous devinez les conséquences. Montesquieu l'a dit : *L'envie de plaire plus que les autres établit les parures, et l'envie de plaire plus que soi-même établit les modes.* Celui donc qui en rognant sa barbe aurait obtenu un regard favorable, la raserait le lendemain pour avoir un rendez-vous; et comme les bonnes institutions auraient amené la chute des barbes, il se pourrait bien faire, d'après vos principes, qui sont aussi les miens, que la chute des barbes amenât celle des institutions. Vous voyez donc bien, monsieur, que si les turcs avaient eu de bonnes institutions, ils n'auraient plus ces grandes barbes que vous aimez tant à rencontrer, et

que quand on veut qu'un peuple retienne trois mille ans ses institutions, il faut bien se garder de les lui donner bonnes ; parce que les bonnes institutions tendent insensiblement à détruire les préjugés, la seule chose qui se conserve. C'est aussi, à mon avis, une assez bonne chose que les préjugés. Je n'aime pourtant pas ceux qui font qu'on est obligé d'enfermer sa femme, et qu'on a le droit de vendre sa maîtresse.

Vous me direz que c'est l'extrême liberté des femmes qui donne à la mode cet empire qui vous irrite. Mais, monsieur, la liberté des hommes a bien aussi ses inconvéniens. C'est dans les républiques que naît l'esprit de parti ; nous y substituons *l'esprit de mode ;* l'un vaut bien l'autre, je pense. Le premier divise les opinions, l'autre les réunit ; et au lieu de mille folies qui se contrediraient, nous n'en avons qu'une qui domine. C'est un gain positif, au moins sur la quantité.

Mais c'est l'esprit de mode qui a amené la révolution, j'en conviens ; mais c'est l'esprit de parti qui l'a rendue si sanglante. Elle avait été commencée par la bonne compagnie ; elle a été continuée par la très-mau-

vaise; et au lieu que les opinions de la première avaient été une affaire de mode, les habillemens de la seconde sont devenus une affaire de parti. Dans les premiers jours de la révolution, les opinions de la grande majorité des parisiens ne les obligeaient qu'à porter des cannes et des boutons d'une certaine forme; quand on eut adopté le bonnet rouge, il fallut se faire jacobin, c'est-à-dire, tuer les autres de peur d'être tué.

Voilà ce qu'il nous en a coûté pour vouloir sortir de notre caractère : nous commençons à y rentrer; gardez-vous bien de nous en empêcher. Laissez-nous notre soumission à la mode : elle a un faux air de ressemblance avec le respect pour l'opinion; et entre deux femmes je parierais en faveur de celle qui suit la mode contre celle qui la brave. La femme prudente, occupée du *qu'en dira-t-on*, se garde bien d'adopter un costume qui ne soit pas le plus généralement reçu; son chapeau est semblable à ceux qu'elle a vus la veille. Elle choisit pour divertissemens ceux qui sont fréquentés par le plus grand nombre. La femme légère, peu inquiète de ce qu'on

dira, veut sur-tout qu'on parle d'elle ; elle se fait remarquer par des costumes de fantaisie, va au bal en été, et en hiver au bois de Boulogne : c'est elle que vous verrez à la promenade, couverte de diamans, et au spectacle, en robe du matin. Cette mode, dont vous dites tant de mal, est donc pour nous une sorte de législation qui fixe l'imagination et donne des bornes à la folie. Sans la mode qui prescrit aux femmes de raccourcir leurs jupes jusqu'au-dessus de la cheville, qui sait si quelques-unes ne les couperaient pas au genou ? Mais si la mode prescrivait à toutes de les couper au genou ? Eh bien alors, vous le savez mieux que moi, ce ne serait plus qu'une mode. Nous avons donc le plus grand besoin de cette autorité qui maintient les jupes longues, ou rend les courtes indifférentes en les multipliant.

Malheureusement, et quoi que vous en puissiez dire, monsieur, l'empire de la mode n'est plus aussi universellement reconnu qu'il devrait l'être ; des peuples inconnus sont venus envahir son domaine : nouveaux conquérans, ils finiront par prendre les mœurs des peuples conquis ; mais ils commencent par les altérer. Accoutumés à ne

reconnaître de lois que leurs caprices, et de bornes que celles de leurs fantaisies, ils rejettent l'usage et regardent même la mode comme un assujettissement auquel ils ne se soumettent pas, parce qu'ils se croient le droit de l'imposer ; mais trop forts pour reconnaître aucune autorité, ils sont trop peu unis pour en former une, et c'est faute de cette autorité légitime que les modes semblent varier à chaque instant. La multitude des législateurs porte à l'infini le nombre des lois, et la multiplicité des lois rend l'obéissance impossible. Jamais on n'a vu tant de modes, et jamais de moins généralement suivies ; c'est ce qui fait, monsieur, que nous n'avons pas d'opinion publique. Vous ne pouviez donc choisir plus mal votre moment pour vous élever contre la mode et son influence. Il n'est pas bien d'attaquer avec tant de force un ennemi détrôné ; attendez qu'il ait repris son empire, et alors, si vous persistez dans votre opinion, je vous crois tout ce qu'il faut pour la faire réussir, c'est-à-dire, pour la mettre à la mode.

P.

*Réponse de l'Anti-modiste à madame ***.*

Je vous supplie de croire, madame, que mon respect pour les modes de trois mille ans, et ma répugnance pour celles de tous les jours, ne vont point jusqu'au desir de faire renfermer les femmes, parce que c'est l'ancien usage de nos ancêtres les asiatiques qui, comme vous savez, sont ceux du genre humain. Ce n'est pas qu'il n'y eût de bonnes raisons à alléguer en faveur des *harem*. Pour peu que vous réfléchissiez au tems perdu dans nos salons, à l'ennui des visites, à celui des grandes assemblées et des tracasseries de société, vous conviendrez qu'il y aurait beaucoup à gagner à nous en délivrer. D'ailleurs, vous me paraissez trop instruite pour ignorer que les femmes de l'Orient ne se plaignent point du tout de leur manière de vivre; qu'elles ne connaissent ni les maux de nerfs, ni les maux de poitrine; qu'elles ont en général une santé robuste, un embonpoint remarquable, et que les épouses ont, comme parmi nous, la ressource du divorce quand elles sont mécontentes de leurs maris :

quant aux femmes vendues et achetées, c'est encore un de ces anciens usages, conservé en Europe sous des formes diverses, que nous avions adopté en Amérique, avec toutes les formes orientales. La mode le proscrivit, la nécessité le rétablit; et vous savez ce qu'il nous en coûte pour l'essai.

Ou je me trompe fort, madame, ou vous n'êtes pas, autant que vous voulez le paraître, esclave de la mode; car, pour la défendre, vous lui supposez un objet utile : dans ce cas nous serions d'accord ; avec cette différence que je voudrais alors la fixer et lui donner la consistance de ces barbes de trois mille ans, au lieu de la laisser voltiger comme vos jupes, dont vous me faites craindre le raccourcissement jusqu'au genou. Et en effet, depuis que vos manches, laissant le coude à découvert, se sont retirées jusqu'à l'épaule, je ne vois pas pourquoi les jupes n'auraient pas la même permission : or, si toutes ces modes et leur variation vous paraissent indifférentes, oserais-je vous demander ce qui peut vous garantir de la reprise du bonnet rouge ?

Sérieusement, madame, croyez-vous

que l'empire de la Chine se serait maintenu jusqu'à nos jours, si les manches et les jupes y avaient éprouvé, depuis quatre mille ans, les mêmes révolutions que parmi nous?

En vous plaignant de l'anarchie de la mode, en réclamant son empire, vous revenez, sans le vouloir, ou peut-être en le voulant, à ce qu'il vous plaît d'appeler la sévérité de mes principes; car ce sont les innovations brusques et arbitraires qui, dans tous les genres, me paraissent aussi odieuses que funestes. En politique, c'est de la tyrannie; dans les usages de la vie civile, c'est légèreté, c'est folie, d'où suit la dépravation.

Je ne peux croire, madame, que vous soyez du nombre des femmes à la mode, qui n'ont plus sur le corps que quelques aunes de toile, qui ont leurs poches dans leur mouchoir, ne pouvant rien mettre sous la clef, et ayant abandonné jusqu'au petit sac qui contenait leur bourse et leur étui; mais, j'ose vous le demander, que pourrait-on attendre d'une nation qui permet à ses femmes de se promener en chemise, s'il n'y avait quelque arrière-pensée

dans cette tolérance, quelque vue profonde de nos législateurs ? Vous m'intéressez trop, madame, quoique je n'aie pas l'honneur de vous connaître, pour que je dissimule mes conjectures : je suis persuadé que les européens, en laissant ainsi la bride sur le cou à leurs femmes, ont voulu voir jusqu'où elles pourraient aller, et qu'avant de revenir aux anciens usages de clôture, de séparation des deux sexes, on a jugé nécessaire de motiver cette grande mesure par le plus libre développement de toutes les fantaisies du luxe et de la coquetterie. En vérité, le beau sexe est parvenu sur ce point là au *maximum;* et si, dans les différens états de l'Europe, la loi répressive n'est pas encore rédigée, il n'est pas possible qu'on ne s'en occupe. Il dépend de vous, mesdames, de prévenir les dangers de cette contre-révolution : ce sont les patriotes que nous avons vus comme vous en chemise et les bras retroussés, qui ont fait sentir la nécessité des garde-foux; c'est en abusant de la liberté que les nègres se font encore enchaîner.

Je crois, madame, que vous défendez moins votre propre cause que l'honneur de

votre pavillon, et je vous vois, malgré vos plaisanteries, plus rapprochée qu'éloignée de mes opinions; mais vous ne voulez pas vous soumettre sans conditions à la perpétuité des mêmes usages. Cette barbe des orientaux vous déplaît, quoiqu'il me paraisse admirable à moi, je l'avoue, de retrouver aujourd'hui à Ispaham le costume d'Assuérus et la toilette de la reine Esther; tandis que les habits de Louis XIV et les robes de la reine Anne d'Autriche seraient si ridicules parmi nous. Hé bien! je vous crois plus propre que personne à ramener celles de votre sexe à des idées raisonnables; mais d'abord il en est une qui ne l'est pas, à laquelle j'ose vous prier de renoncer, c'est que l'empire de la mode est un supplément de l'opinion publique, et peut être utile sous ce rapport. Non, madame, tout ce qui est de mode tient aux fantaisies, c'est-à-dire, aux caprices les plus bizarres, les plus insensés, et ce genre d'influence a toujours les plus déplorables effets. Si, au contraire, il s'agit d'accréditer une vérité, ce ne peut être un objet de fantaisie; c'est la conscience publique, c'est l'intérêt général qui doivent s'en charger. L'empire de la mode

est, par son essence, borné à des sottises, à des erreurs, à des mensonges; et quiconque a le sens commun ne peut s'y soumettre, même pour des parures, qu'autant qu'elles n'offensent point la décence et n'ont rien d'insalubre et d'incommode; on ne peut donc pas dire que la philosophie ait jamais été à la mode, parce qu'il n'y a aucune époque où nous ayons été tout-à-la-fois sages et éclairés, ce qui est le vrai caractère de la philosophie; mais il est de mode aujourd'hui de l'insulter, parce que les hypocrites et les fripons de l'un et l'autre sexe trouvent bien plus commode de lui imputer tous nos malheurs, qu'à leurs mauvaises mœurs.

Voulez-vous maintenant que nous travaillions à un concordat sur le respect dû aux anciens usages, et les améliorations possibles même dans la parure, en nous préservant de cette fureur de nouveauté qui nous a fait tant de mal, et qui s'empare encore une fois des femmes, des jeunes gens et des beaux esprits? Ne croyez point que je veuille proscrire l'élégance des formes et des ajustemens; j'aime tout ce qui est beau, tout ce qui est fait pour plaire,

et je ne veux point interdire aux femmes le choix d'un costume agréable : je consens à ce qu'elles forment un congrès pour traiter cette grande question; mais je veux un costume national qui ne varie point au gré des modistes; je veux des bases constitutionnelles, comme, par exemple, des habits d'été et des habits d'hiver; je veux que la neige exclue la mousseline et rappelle les étoffes de Lyon. Je ne vous dirai pas tout ce que je veux encore, parce qu'il convient de laisser quelque latitude à vos propositions, si vous voulez bien prendre les miennes en considération : n'oubliez pas sur-tout, je vous en conjure, que le danger est pressant, et qu'en nous avertissant vous-mêmes du raccourcissement de vos jupes, vous éveillez toutes les législations de l'Europe sur la police de vos toilettes.

M.

---

*Réplique de Madame ***.*

Et pourquoi, s'il vous plaît, monsieur, voulez-vous supposer que je porte des poches? Vous ne me croyez point *esclave de la mode?* Non, vraiment, je n'en suis point esclave; si je lui obéis, c'est par

choix, par goût et par raison. Je tiens à la mode comme aux habitudes de ma vie; car ce n'est point une mode ou une autre qui a de l'attrait pour moi; c'est la mode en général. Je l'aime malgré ses changemens; comme vous aimez, je suppose, à dîner tous les jours de votre vie, quoiqu'on ne vous serve pas tous les jours la même chose. Je m'accoutume à ses bizarreries, comme aux défauts des gens avec qui je vis, et je la suis, comme je me plie à leurs caprices. Mes yeux, comme mon esprit, s'habituent bientôt à ce qui m'a d'abord frappé de ridicule; et le moyen autrement de vivre un peu tranquille! S'il avait fallu m'indigner des costumes de nos jeunes gens, que ne m'aurait point fait éprouver, à plus forte raison, le ton qu'ils ont eu pendant quelque tems; et si je ne savais pas même m'accommoder de quelques modes un peu extraordinaires, comment ferais-je pour supporter les opinions extravagantes que j'entends établir tous les jours? D'ailleurs, monsieur, avez-vous calculé de combien d'amabilité, de grâces, d'esprit, aurait besoin une femme qui voudrait réussir dans le monde avec des poches et tout le cos-

tume qu'on avait il y a quinze ans, ou seulement il y a quinze mois! Quant à moi, je ne me sens ni assez de moyens pour y parvenir, ni assez de courage pour l'entreprendre; et je trouve bien plus commode et bien plus sûr de me décharger sur ma couturière ou ma marchande de modes, d'une partie des frais qu'il me faudrait faire pour obtenir quelque succès ou une certaine considération.

Un philosophe, a dit Labruyere, *se laisse habiller par son tailleur.* Il a oublié d'ajouter: *mais il aura soin d'en choisir un bon.* C'est un devoir imposé à quiconque veut défendre une vérité utile. Avant d'énoncer son opinion, il faut s'appuyer de tout ce qui peut lui concilier l'opinion générale. Vauvenargues l'a bien dit, monsieur, et vous voyez que je ne manque pas de moralistes pour me soutenir. *Quand la métaphysique et l'algèbre sont à la mode, ce sont les métaphysiciens et les algébristes qui font la réputation des poëtes et des musiciens.* Nous nous occupons en ce moment fort peu de métaphysique ou d'algèbre; mais j'ai vu telle occasion où un bonnet de chez *Leroy*, ou quel-

que autre modiste [1] célèbre, devenait un accessoire nécessaire pour défendre M.lle Duchesnois ou M.lle Georges; et sans une voiture faite sur le modèle de Londres, je défie de décider avec quelque autorité sur un point de philosophie ou d'anti-philosophie.

Ne croyez donc pas que nous puissions renoncer à un moyen si simple et si facile de parvenir à la considération. Nous pourrons quelque jour reprendre les poches, même les grands paniers; il ne faut répondre de rien, mais ce sera en conservant la faculté de les quitter encore. On pourra faire des lois somptuaires, comme vous paraissez le désirer; mais elles détruiront quelques modes sans détruire l'esprit de la mode; depuis la coiffure jusqu'aux souliers, quelque part que la loi le poursuive, il trouvera toujours où se réfugier. Mais si quelque jour on parvenait à le comprimer sur tous les points, monsieur, prenez-y garde, c'est lorsque tout est défendu qu'on se croit tout permis. Dans

[1] *Modiste* est un mot nouveau, nécessité par l'importance toute morale qu'a acquise la chose qu'il exprime.

ce tems où l'on nous faisait un crime de posséder ce qui nous appartenait, j'ai entendu de très-honnêtes gens soutenir qu'il n'y avait point de mal à *voler la nation.* N'êtes-vous pas un peu effrayé, monsieur, des idées que l'exécution de votre projet pourrait faire passer par la tête des honnêtes femmes !

D'ailleurs, si vous nous ôtez la faculté de varier les modes, vous ferez donc des académies de femmes ; vous nous donnerez des places au tribunal, au conseil ; vous nous permettrez l'ambition, l'amour de la gloire, etc. ; car il faut bien nous amuser à quelque chose. Dites-moi aussi à quoi vous occuperez nos jeunes gens, et comment vous remplirez ces conversations où le moins spirituel pouvait jouir des douceurs de l'égalité, et où le plus ignorant trouvait quelques connaissances à déployer. Tous ces gens que nous entendions hier avec intérêt discourir sur la forme d'une robe ou la coupe d'un cabriolet, que deviendrons-nous si nous les forçons à parler morale ou littérature ? Et s'ils vont s'aviser de nous parler raison ! Ah ! monsieur, vous rappelez-vous ces tems où tout le monde

se mêlait de faire des lois? Si tout le monde veut se mettre à parler raison, il faudra que la moitié du monde fasse enfermer l'autre.

Si, dans le nombre de vingt-cinq personnes qui voudront juger des hommes et des choses, il est vraisemblable que vingt-quatre jugeront à faux, ne vaut-il pas mieux que ces vingt-quatre là s'occupent de modes que de morale? Souvenons-nous de cette époque où nous entendions à souper les femmes, dans leur sagesse, balancer les droits des souverains, et les jeunes gens discuter les intérêts des nations; et convenons, monsieur, que vouloir ôter au peuple ses habitudes, aux enfans leur soumission irréfléchie, au monde ses modes et ses utilités, c'est vouloir substituer à des gens qui ne raisonnent pas, des gens qui déraisonnent.

Marchande de modes était déjà un assez bel état, mais la révolution l'a ruiné; on sait qu'on trouva un jour mademoiselle Bertin toute en larmes, parce qu'elle avait *perdu trois royaumes*. Elle n'était alors que marchande de modes; aujourd'hui elle serait *modiste;* et cela console de beaucoup de choses. La différence est essen-

tielle; elle tient, comme on voit, au fond des mœurs.

Autrefois il n'y avait qu'une bonne compagnie, comme un bon ton et une seule mode. Il y a aujourd'hui quarante *compagnies*, assurément toutes excellentes, mais qui ont toutes chacune leur idiôme. Où donc trouver le centre des lumières ? chez les marchandes de modes : leurs paroles sont des oracles. Autrefois on causait avec sa marchande de modes, à présent on l'écoute; on tenait conseil avec elle, on rapporte de chez elle des avis comme des bonnets tout faits. Telle femme qui aurait donné la vogue à son marchand de modes, recevra maintenant toute sa considération de celui chez lequel elle se fournit :

Et c'est assez vous dire
Qu'il faut un nouveau nom pour un nouvel empire.

(*La mort de César.*)

La marchande de modes était donc l'esclave de la mode; le modiste en est l'arbitre. Je connais une simple couturière, qui n'était pourtant pas madame Germon, mais qui avait l'amour de son art; une de ses pratiques s'effrayait du tems qu'elle devait

employer à la composition mentale de ses ouvrages : *Oh ! point*, dit-elle ; *je ne travaille que la nuit ; comment, au milieu de mes ouvrières voulez-vous que j'aie des idées nettes ?* Elle n'était apparemment pas de l'avis d'un homme connu qui disait à un de ses amis : *L'abbé, mets-toi là ; tu diras des bêtises, et cela me rappellera mes idées.*

Mais quelles seraient les idées d'un *marchand ?* Il n'est chargé que de débiter celles des autres. Ne me parlez pas d'un *magasin de modes ;* quelle image d'entassement et de confusion cela me présente ! Ne dites pas même *professeur en modes :* le professeur est celui qui enseigne la science et non celui qui la fait.

Modiste était le véritable mot, le mot nécessaire, le synonyme et le confrère d'artiste : une *expression trouvée.* Et voilà comme aux yeux de l'observateur attentif, les modifications des mots indiquent les nuances des mœurs. Voilà comment les mots, les plus ridicules en apparence, font souvent une fortune prodigieuse : c'est que, comme je le disais tout-à-l'heure, ils nous *rappellent nos idées.* P.

ULTIMATUM *de l'Anti-modiste à Madame de* ***.

S'il fallait être à la mode pour vous plaire, madame, vous feriez de moi un nouveau converti, c'est-à-dire, un hypocrite, ce qui est assez souvent un moyen de succès; mais, malgré votre bonne contenance, je vois bien que vous trouvez la place que vous défendez hors d'état de soutenir un siége en règle, et que vous ne tarderez pas à battre la chamade. Je ne veux point vous réduire à cette extrémité, ni élever mon pavillon, en faisant baisser le vôtre : au lieu de vous combattre, je vais vous commenter; j'aime bien mieux vous regarder comme auxiliaire que comme ennemie.

Quoique je n'aie pas l'honneur de vous connaître, je parie que vous savez le latin : ainsi je prends pour texte cette fois-ci, *abyssus abyssum invocat.* Il y a autant de grâces que de bonté de votre part à n'opposer à ma censure de la mode que ses déplorables effets : vous avez voulu me procurer une victoire facile; je vous en fais l'hommage; je veux au moins vous la

faire partager. Il est certain, comme vous le dites, que la mode fournit beaucoup à la conversation des femmes et des jeunes gens; que la plupart n'auraient rien à dire, si l'on ne pouvait parler de chiffons, de coiffure et de voitures à l'anglaise; et comme vous avez le bon esprit de trouver tout aussi ridicules leurs dissertations sur la souveraineté du peuple et sur la législation, n'ayant plus à choisir qu'entre des sottises, vous donnez la préférence aux plus insignifiantes. Votre calcul est juste, et vous me saurez gré de vous fournir un expédient qui vous débarrassera tout-à-là-fois de tous les genres de platitudes en circulation dans les cercles. Je laisse là les jeunes gens; c'est aux femmes que je m'adresse, parce que ce sont elles qui donnent le ton; je leur propose de se taire, jusqu'à ce qu'il leur vienne une bonne pensée, une idée gaie, une proposition intéressante à faire: elles connaissent tous les inconvéniens et l'ennui du bavardage; et si elles voulaient essayer les ressources et le charme du silence, elles y prendraient goût. Voyez les quakers, leurs assemblées sont aussi imposantes que les nôtres le sont peu; on y

entendrait voler une mouche : chacun y songe tranquillement à son salut, à ses affaires, à sa maîtresse, et ce silence n'est interrompu que par un homme ou une femme qui ne parlent qu'après y avoir bien réfléchi. Vous concevez qu'alors on n'a plus besoin de disserter sur la mode ou sur la constitution ; ce qui ne peut être comparé, ni pour l'instruction ni pour l'amusement, aux jouissances d'une douce rêverie. Ainsi, madame, quand vous formeriez le projet d'aller passer la soirée dans un cercle, vous auriez une perspective de repos, d'intérêt, qui vous manque aujourd'hui : mais ne croyez pas que je veuille vous réduire à la triste observance des quakers ; je proposerais toujours en supplément des conversations sur la mode, la lecture d'un chapitre de Montaigne, ou même d'un conte de madame de Genlis, jusqu'à ce que vous, mesdames, et celles de votre classe, eussiez à nous communiquer quelques pensées analogues à celles de Labruyère. Quant aux jeunes femmes qui ne sont pas jolies, pourvu qu'elles aient un cœur sensible, je ne leur refuserais pas la parole après un peu de recueillement ;

quand nous devrions n'en obtenir qu'un soupir, on sait au moins ce que cela signifie; au lieu que les propos que vous me citez comme excuse et comme résultats de la mode, ne sont d'aucune langue et ne laissent aucune impression.

J'espère, madame, que vous serez satisfaite de ma manière d'expliquer et de résoudre votre principale objection; vous voyez bien que je vous entends à demi-mot; aussi n'ai-je point été déconcerté de votre dédain pour les *poches*, ni de l'attachement profond que vous professez pour les caprices de la mode, *qui sont pour vous un besoin d'habitude comme celui de dîner*. Vous avez vous-même réduit cette déclaration à sa juste valeur, en nous montrant la mode comme l'aliment nécessaire de la légèreté; mais quoique je pense bien comme vous, que la légèreté est l'état habituel de la plupart des gens du monde, j'ose vous croire persuadée que ce n'est pas leur état nécessaire, qu'ils peuvent et qu'ils devraient avoir un autre ton de conversation, d'autres manières, d'autres habitudes que celles qui ne produisent rien d'utile ni d'agréable: veuillez donc, madame, ne pas

tenir plus long-tems votre lumière sous le boisseau; ne sacrifiez point à Baal contre votre conscience, et, au lieu de vous moquer de la mode en vous y soumettant, bravez-la, reprenez vos poches; car je ne doute plus, au ton de votre lettre, que la privation ne vous en soit très-sensible. Ne croyez pas au surplus que je veuille réduire les femmes au désespoir. Je leur dirai comme madame de Sévigné, ne faites jamais de folies que celles qui vous feront un véritable plaisir. Ah ! combien nous serions sages et heureux, s'il n'y avait plus que ce genre de folie qui fût à la mode ! je me bornerais à en demander la permanence, et nous n'aurions pas besoin de lois somptuaires.

M.

SUR LES MŒURS ACTUELLES

ET SUR LA FATUITÉ EN PARTICULIER.

Il y a long-tems que vous n'avez entendu parler de moi ; ce n'est pas que je n'aie eu souvent la fantaisie de ranimer ma correspondance avec vous ; mais de quoi vous entretenir qui puisse intéresser vos lecteurs ? Vous parlerai-je de moi ? c'est bien ce que je sais le mieux, maïs c'est aussi ce qui intéresse le moins ; de la société ? je n'y reconnais plus rien ; de la politique ? elle est passée de mode. C'était un sujet de discours assez piquant, quand tout le monde s'en mêlait ; mais nous nous en sommes si mal trouvés qu'il faut peut-être remercier Dieu d'être dispensés du soin de nous en occuper. J'aimerais assez à parler de littérature ; elle charme seule les tristes loisirs de la solitude et de la vieillesse. En voyant les querelles qui s'élèvent dans les journaux et le ton dont elles se traitent, on pourrait croire que la génération actuelle y met un vif intérêt ; mais je crains bien que ce ne soit une méprise. D'ailleurs, tout est dit sur les

ouvrages anciens; et qu'y a-t-il à dire sur la plupart des nouveaux? Si on veut louer, on n'est pas sûr de satisfaire celui qui est l'objet de l'éloge, et l'on est sûr de déplaire à un grand nombre de ceux qui le lisent. La critique est plus aisée et son succès plus sûr; mais elle a aussi ses inconvéniens. On blesse celui qu'on critique sans le corriger, et souvent le censeur est blâmé par celui même que la censure amuse. S'il faut se taire sur les choses et les personnes, tâchons au moins de nous entendre sur les mots.

Je lisais, il y a quelque tems, dans un journal, un éloge de la coquetterie : passe pour cela; on y joignait celui de la fatuité; mais, en vérité, j'ai peine à reconnaître la fatuité dans la peinture qu'on en fait. Faut-il donc beaucoup d'esprit pour être un fat? guères plus, je pense, que pour être un sot. Ce que croit le sot, le fat veut le faire croire; et cependant entr'eux la différence n'est pas grande. Le sot est persuadé de son mérite, le fat veut en persuader les autres. Pour démasquer le fat, il ne faut que le démentir; le sot se dément lui-même par toutes ses paroles, par tous ses mouvemens. Il y a une espèce de fatuité qui n'a pour objet que les

femmes ; celle-là est toujours assez sûre de parvenir à son but : toutes les femmes sont disposées à croire aux succès d'un homme, comme tous les hommes à la faiblesse d'une femme.

Ce n'est pas au reste de cette espèce de fatuité qu'il faut parler maintenant ; elle ne compte plus parmi les travers du moment, et le souvenir du ridicule qui a existé ne prête guères plus à la plaisanterie que le souvenir de la beauté qui n'est plus ne peut inspirer l'amour. Duclos a dit quelque part : *La fatuité tombera comme les grands empires, par l'excès même de sa puissance ;* nous avons vu le moment de la crise ; la révolution l'a ruinée. Comme l'ombre a besoin du soleil, la fatuité ne peut exister qu'au milieu d'une certaine décence de manières. Un fat en Suisse serait la chose du monde la plus remarquable ; mais ce n'est plus en France qu'il faut le chercher dans sa gloire. Les femmes ont-elles gagné à ce changement ? je l'ignore ; c'était en détruisant leur réputation qu'un homme cherchait à élever la sienne ; c'est aux dépens de leur amour-propre qu'il veut aujourd'hui acheter le triomphe du sien ; on

mettait son ambition à leur avoir plu ; on borne ses desirs à ne se plus soucier de leur plaire ; on comptait trop sur elles ; on ne les compte plus pour rien. Chacun en tout se resserrant en soi-même, communique beaucoup moins avec les autres ; l'amour-propre semble les avoir oubliés dans ses calculs.

Voyez un jeune homme un peu content de lui : cette satisfaction n'est point fondée sur le suffrage des autres ; il ne l'a point cherché, il ne veut rien faire pour le mériter ; votre opinion n'ajouterait rien à l'idée qu'il a de son importance ; votre indifférence n'y change rien. Il revient du spectacle, confondu de l'insolence du parterre, qui l'a invité au silence lorsque sa voix couvrait celle des acteurs ; ou il sort du parterre, indigné contre ses voisins qui l'ont prié de ne pas s'étendre sur la banquette lorsqu'il n'y avait de place que pour s'asseoir. Il n'y a pas un cocher de fiacre qui ne lui ait manqué de respect, pas un ouvrier qui n'ait mérité d'éprouver les effets de son ressentiment. Il jouit de l'étonnement qu'il vous cause, veut se faire un mérite de l'opinion qu'il a de lui, et ne s'oc-

cupe point de vous apprendre ce qu'il vaut, mais de vous faire comprendre à quel point il le sait.

Cet autre s'approche de vous pour vous parler de lui ; non de ses places, il n'en a pas ; ni des services qu'il a rendus, personne n'a jamais eu besoin de lui ; il n'a pas même l'avantage de posséder quelque fortune ou de manger celle qu'il n'a pas ; mais il vous parlera de lui, de lui qu'il aime et considère uniquement ; et il se considère encore moins qu'il ne s'aime. Il vous confiera ses goûts, vous entretiendra de ses plaisirs, vous dira ce qu'il a gagné ou perdu *au quinze*, vous détaillera les qualités de son cheval ; vous saurez la couleur qui lui plaît, le logement qu'il va prendre, le cabriolet qu'il fait faire. Il ne cherche pas si une telle conversation vous amuse ; il lui suffit qu'elle l'intéresse ; et il emporte en vous quittant, moins le plaisir de vous avoir occupé de sa personne, que la satisfaction intime d'avoir parlé de lui.

Un troisième énonce son opinion ; il ne la discute point, il la déclare ; il ne l'appuie point de raisons ; on voit bien qu'il ne songe pas à vous la faire partager. En un

mot, chacun semble s'entretenir avec soi-même et parler pour ses propres oreilles; on ne prétend point à l'opinion des autres, tout au plus à leur attention ; la complaisance maintenait l'union dans la société ; l'indifférence y entretient la paix. Ce ne sont plus ces réunions où chacun veut jouir par soi et par les autres, et met en commun ce qu'il a apporté pour contribuer au festin : c'est la salle du restaurateur, où l'on se trouve sans se chercher, où l'on se quitte comme on s'était trouvé, où chacun paie son écot, et part lorsqu'il a fini, sans s'embarrasser de ce que font, pensent ou deviennent les autres.

P.

DU STYLE ÉPISTOLAIRE

ET DE MADAME DE SEVIGNE.

QU'EST-CE qui caractérise essentiellement le style épistolaire ? Il est embarrassant de répondre à cette question. Le style épistolaire est celui qui convient à la personne qui écrit et aux choses qu'elle écrit. Le cardinal d'Ossat ne peut pas écrire comme Ninon ; et Cicéron n'écrit pas sur le meurtre de César du même ton dont il raconte le souper qu'il a donné en impromptu à César. On pourrait appliquer le même principe au style de l'histoire, de la fable, etc. Le style de Tacite n'a rien de commun avec celui de Tite-Live, ni le style de La Fontaine avec celui de Phédre.

A quoi servent ces distinctions de genres et de tons qu'on est parvenu à introduire dans la littérature ? On veut tout réduire en classes et en genres : on prend pour le terme de la perfection dans chaque genre, le point où s'est arrêté l'écrivain qui a été le plus loin, et l'on semble prescrire pour

modèle la manière qu'il a prise. Cet esprit critique, qui distingue particulièrement notre nation, a servi, il est vrai, à répandre un goût plus sain et plus général, mais a contribué en même-tems à gêner l'essor des talens et à rétrécir la carrière des arts. Heureusement le génie ne se laisse pas garotter par ces petites règles que la pédanterie, la médiocrité, la fureur de juger, ont inventées et s'efforcent de maintenir. L'homme de génie est comme Gulliver au milieu des lilliputiens qui l'enchaînent pendant son sommeil; en se réveillant, il brise sans effort ces liens fragiles que les nains prenait pour des cables.

Revenons au style épistolaire. Rien ne se ressemble moins que le style épistolaire de Cicéron et celui de Pline, que le style de madame de Sévigné et celui de M. de Voltaire. Lequel faut-il imiter? Ni l'un ni l'autre, si l'on veut être quelque chose; car on n'a véritablement un style que lorsqu'on a celui de son caractère propre et de la tournure naturelle de son esprit, modifié par le sentiment qu'on éprouve en écrivant.

Les lettres n'ont pour objet que de communiquer ses pensées et ses sentimens à des

personnes absentes ; elles sont dictées par l'amitié, la confiance, la politesse. C'est une conversation par écrit : aussi le ton des lettres ne doit différer de celui de la conversation ordinaire, que par un peu plus de choix dans les objets et de correction dans le style. La rapidité de la parole fait passer une infinité de négligences, que l'esprit a le tèms de rejeter lorsqu'on écrit, même avec rapidité ; et d'ailleurs l'homme qui lit n'est pas aussi indulgent que celui qui écoute.

Le naturel et l'aisance forment donc le caractère essentiel du style épistolaire ; la recherche d'esprit, d'élégance ou de correction, y est insupportable.

La philosophie, la politique, les arts, les anecdotes, les bons mots, tout peut entrer dans les lettres ; mais avec l'air d'abandon d'aisance et de premier mouvement, qui caractérise la conversation des gens d'esprit.

Quel est celui qui écrit le mieux ? Celui qui a plus de mobilité dans l'imagination, plus de prestesse, de gaîté et d'originalité dans l'esprit, plus de facilité et de goût dans la manière de s'exprimer.

Mais pourquoi l'homme le plus spirituel, le plus animé et le plus gai dans la conversation, est-il souvent froid, sec et commun dans ses lettres ? C'est qu'il y a des hommes que la société excite, et d'autres qu'elle déconcerte. Le mouvement de la société est une espèce d'ivresse, qui donne à l'esprit des uns plus de ressort et d'activité, qui trouble et engourdit l'esprit des autres. Les premiers restent froids lorsqu'ils sont dans leur cabinet, la plume à la main; ceux-ci y retrouvent l'exercice plus libre de toutes leurs facultés.

On conçoit aisément que les femmes qui ont de l'esprit et un esprit cultivé, doivent mieux écrire les lettres que les hommes même qui écrivent le mieux. La nature leur a donné une imagination plus mobile, une organisation plus délicate : leur esprit, moins cultivé par la réflexion, a plus de vivacité et de premier mouvement; il est plus *prime-sautier,* comme dit Montaigne : renfermées dans l'intérieur de la société, et moins distraites par les affaires et par l'étude, elles mettent plus d'attention à observer les caractères et les manières; elles prennent plus d'intérêt à tous les petits évé-

nemens qui occupent ou amusent ce qu'on appelle le monde. Leur sensibilité est plus prompte, plus vive, et se porte sur un plus grand nombre d'objets. Elles ont naturellement plus de facilité à s'exprimer; la réserve même que leur prescrivent l'éducation et les mœurs, sert à aiguiser leur esprit, et leur inspire, sur certains objets, des tournures plus fines et plus délicates; enfin leurs pensées participent moins de la réflexion, leurs opinions tiennent plus à leurs sentimens, et leur esprit est toujours modifié par l'impression du moment : de là cette souplesse et cette variété de tons qu'on remarque si communément dans leurs lettres ; cette facilité de passer d'un objet à d'autres très-divers , sans effort et par des transitions inattendues, mais naturelles; ces expressions et ces associations de mots, neuves et piquantes sans être cherchées; ces vues fines et souvent profondes , qui ont l'air de l'inspiration; enfin ces négligences heureuses, plus aimables que l'exactitude. Les hommes d'esprit, plus habitués à penser et à écrire, mettent tout naturellement et comme malgré eux , dans leurs idées une méthode qui y donne

trop l'air de la réflexion, et dans leur style une correction incompatible avec cette grâce négligée et abandonnée qu'on aime dans les lettres des femmes.

D'ordinaire, a dit je crois Voltaire, les savans écrivent mal les lettres familières, comme les danseurs font mal la révérence.

Les lettres de Balzac et de Voiture, qui ont eu tant de succès dans le siècle dernier, sont oubliées aujourd'hui; parce que l'amour du bel esprit est moins vif, le goût plus formé, et l'art d'écrire mieux connu. Il est resté de ce siècle immortel des lettres de deux femmes, qui vivront autant que notre langue : tout le monde a lu les lettres de madame de Maintenon, et l'on ne peut se lasser de relire celles de madame de Sévigné. Mais quelle différence entre ces deux femmes célèbres ! Les lettres de la première sont pleines d'esprit et de raison : le style en est élégant et naturel; mais le ton en est sérieux et uniforme. Quelle grâce au contraire ! quelle variété ! quelle vivacité dans celles de madame de Sévigné !

Ce qui la distingue particulièrement, c'est cette sensibilité momentanée qui s'émeut de tout, se répand sur tout, reçoit

avec une rapidité extrême différens genres d'impressions. Son imagination est une glace pure et brillante, où tous les objets vont se peindre, mais qui les réfléchit avec un éclat qu'ils n'ont pas naturellement. Cette mobilité d'ame est ce qui fait le talent des poëtes, sur-tout des poëtes dramatiques, qui sont obligés de revêtir presqu'en même tems des caractères très-divers, et de se pénétrer des sentimens les plus opposés, lorsqu'ils ont à faire parler dans la même scène l'homme passionné et l'homme tranquille, l'homme vertueux et le scélérat; Néron et Burrhus, Mahomet et Zopire, etc.

On a dit que madame de Sévigné était une caillette : cela peut être, si l'on entend simplement par caillette une femme sans cesse occupée de tous les mouvemens de la société, de tous les mots qui échappent, de tous les événemens qui s'y succèdent ; qui saisit tous les ridicules, recueille toutes les médisances ; qui conte avec la même vivacité une sottise plaisante et la mort d'un grand homme, le succès d'un sermon et le gain d'une bataille. Mais comment peut-on donner le nom de caillette à une femme du meilleur ton, très-instruite, pleine d'es-

prit, de grâces, de gaîte et d'imagination, admirée et recherchée des hommes les plus distingués du siècle de Louis XIV ?

Le mérite de son style est bien difficile à sentir pour un étranger ; il tient au progrès qu'a fait la société en France, où elle a créé un langage qui n'est bien connu que des personnes qui ont vécu quelque tems dans la bonne compagnie. Les finesses de ce langage consistent particulièrement dans un grand nombre de termes, qui, étant un peu détournés de leur sens primitif, expriment des idées accessoires dont les nuances se sentent plutôt qu'elles ne se définissent. Il y a une infinité d'expressions et de tournures qui reviennent sans cesse dans nos conversations, et qui n'ont point d'équivalent dans les autres langues. Les mots *sentiment* et *galanterie*, qui expriment des idées bien distinctes pour un français, ne peuvent se traduire ni en latin, ni en italien, ni en anglais. Il faut qu'un étranger soit fort avancé dans la connaissance de notre langue, pour être en état de sentir le charme des lettres de madame de Sévigné et celui des fables de La Fontaine.

Le comte de la Rivière, parent de ma-

dame de Sévigné, et de qui on a un recueil de lettres en deux volumes, dit quelque part : *Quand on a lu une lettre de madame de Sévigné, on sent quelque peine, parce qu'on en a une de moins à lire.* Ce mot vaut mieux que le reste du recueil.

Ce qui ajoute un grand prix aux lettres de madame de Sévigné, c'est une foule de traits qui nous peignent cette cour brillante de Louis XIV. On aime à se trouver, pour ainsi dire, en société avec les plus grands personnages de ce beau règne, qui, malgré les censures d'une philosophie sèche et sévère, a toujours un éclat et un air de grandeur qui attache et qui impose. Je ne crois pas que notre siècle ait jamais le même attrait pour nos descendans. *Ce qui me dégoûte de l'histoire,* disait une femme de beaucoup d'esprit, *c'est de penser que ce que je vois aujourd'hui sera de l'histoire un jour.* Ce mot est spirituel, mais ne doit pas être pris à la lettre. L'histoire des intrigues du Vatican ne doit pas nous dégoûter de celle de la république romaine.

M. de Voltaire n'a pas rendu justice à madame de Sévigné, dans sa notice des écrivains du siècle de Louis XIV. « C'est

« dommage, dit-il, qu'elle manque abso-
« lument de goût, qu'elle ne sache pas
« rendre justice à Racine, qu'elle égale
« l'oraison funèbre prononcée par Masca-
« ron au grand chef-d'œuvre de Fléchier ».
Il est vrai qu'elle a écrit qu'on se dégoûterait de Racine comme du café, et en cela elle a fait une double méprise ; mais il ne faut pas toujours attribuer à un défaut de goût une faute de goût. Les gens d'esprit se trompent tous les jours dans les jugemens qu'ils portent de leurs contemporains : c'est que ce n'est pas le goût seul qui juge ; les préventions personnelles, les affections, les rivalités, l'opinion publique séduisent et égarent les meilleurs esprits. Madame de Sevigné avait vu naître les chefs-d'œuvres de Corneille : élevée dans l'admiration de ce grand homme, son enthousiasme était bien légitime ; mais, comme tout enthousiasme, il était un peu exclusif. Lorsque Racine vint apporter sur le théâtre des mœurs plus faibles, un ton moins élevé, une grandeur moins apparente, elle crut qu'il avait dégradé le caractère de la tragédie, parce qu'elle comparait Racine à Corneille, et qu'elle ne pouvait juger de

la perfection d'une tragédie que d'après celles de Corneille. *Pardonnons - lui, disait - elle, de méchans vers en faveur des sublimes et divines beautés qui nous transportent : ce sont des traits de maître qui sont inimitables. Despréaux en dit encore plus que moi.* En se trompant ainsi, on voit que son erreur était sans prévention et sans humeur. Il faut bien se garder de la mettre au rang des Nevers, des Deshoulières, de cette cabale acharnée qui persécutait Racine en protégeant Pradon. Voyez avec quelle aimable sensibilité elle parle d'une représentation d'Esther à Saint-Cyr. « Je ne puis vous dire l'excès de « l'agrément de cette pièce. C'est un rap- « port de la musique, des vers, des chants « et des personnes, si parfait qu'on n'y « souhaite rien. On est attentif, et l'on n'a « point d'autre peine que celle de voir « finir une si aimable pièce. Tout y est « simple, tout y est innocent, tout y est « sublime et touchant. Cette fidélité à l'his- « toire sainte donne du respect : tous les « chants convenables aux paroles sont « d'une beauté qu'on ne soutient pas sans « larmes. La mesure de l'approbation qu'on

« donne à cette pièce est celle du goût et « de l'attention ».

Quant à la comparaison de Mascaron avec Fléchier, M. de Voltaire s'est bien trompé.

L'oraison funèbre de Mascaron parut la première, et madame de Sévigné la trouva belle ; mais lorsqu'elle vit celle de Fléchier, elle n'hésita pas à lui donner la préférence. Lors même qu'elle se trompe, on trouve dans ses jugemens et dans ses opinions toujours de la bonne foi, et jamais de suffisance.

Il me semble que ceux-mêmes qui aiment le plus cette femme extraordinaire, ne sentent pas encore assez toute la supériorité de son esprit. Je lui trouve tous les genres d'esprit ; raisonneuse ou frivole, plaisante ou sublime, elle prend tous les tons avec une facilité inconcevable. Je ne puis pas me refuser au désir de justifier mon admiration par la citation des traits les plus piquans qui se présenteront à ma mémoire ou à mes yeux, en parcourant ses lettres au hasard.

C'est sur-tout dans les récits et les tableaux que la grâce, la souplesse et la vivacité de

son esprit brillent avec le plus d'éclat. Il n'y a rien peut-être à comparer à ce conte de l'archevêque de Rheims, le Tellier. « L'ar-« chevêque de Rheims revenait fort vîte « de Saint-Germain, c'était comme un « tourbillon ; s'il se croit grand seigneur, « ses gens le croient encore plus que lui. « Il passait au travers de Nanterre, tra, « tra, tra ; ils rencontrent un homme à che-« val, gare, gare ; ce pauvre homme veut « se ranger, son cheval ne le veut pas, et « enfin le carrosse et les six chevaux ren-« versent cul par-dessus tête le pauvre « homme et le cheval, et passent par-des-« sus, et si bien par-dessus, que le carrosse « fut versé et renversé ; en même tems « l'homme et le cheval, au lieu de s'amuser « à être roués, se relèvent miraculeuse-« ment, remontent l'un sur l'autre, et s'en-« fuient, et courent encore, pendant que « les laquais et le cocher de l'archevêque « même se mettent à crier : *arrête, arrête* « *ce coquin, qu'on lui donne cent coups.*
« L'archevêque, en racontant ceci, di-« sait : *Si j'avais tenu ce maraud-là, je* « *lui aurais rompu les bras et coupé les* « *oreilles* ».

Voici un tableau d'un autre genre : « madame de Brissac avait aujourd'hui la « colique ; elle était au lit, belle et coîffée « à coîffer tout le monde ; je voudrais que « vous eussiez vu ce qu'elle faisait de ses « douleurs, et l'usage qu'elle faisait de « ses yeux, et des cris, et des bras, et des « mains qui traînaient sur sa couverture, « et la compassion qu'elle voulait qu'on « eût. *Chamarrée* de tendresse et d'admi- « ration, j'admirais cette pièce et la trou- « vais si belle que mon attention a dû « paraître un saisissement, dont je crois « qu'on me saura fort bon gré ; et songez « que c'était pour l'abbé Bayard, Saint- « Hiran, Monjeu et Planci, que la scène « était ouverte ».

Ecoutez-la à présent annoncer la mort subite de M. de Louvois ; voyez comme son ton s'élève sans se guinder : « Il n'est donc « plus, ce ministre puissant et superbe, « dont le *moi* occupait tant d'espace, était « le centre de tant de choses ! Que d'inté- « rêts à démêler, d'intrigues à suivre, de « négociations à terminer !... O mon Dieu, « encore quelque tems ! je voudrais humi- « lier le duc de Savoie, écraser le prince

« d'Orange : encore un moment!... Non,
« vous n'aurez pas un moment, un seul
« moment! » Ce dernier mouvement n'est-il pas digne de Bossuet? Il me semble qu'on n'est pas plus sublime avec plus de simplicité.

Lorsque le prince de Longueville fut tué au passage du Rhin, on ne savait comment l'apprendre à la duchesse de Longueville sa mère, qui l'idolâtrait. Il fallait pourtant lui annoncer qu'il y avait eu une affaire : comment se porte mon frère, dit-elle? *Sa pensée n'osa pas aller plus loin*, ajoute madame de Sévigné ; ce trait n'est-il pas admirable! Le tableau qu'elle fait ensuite de la douleur de cette mère tendre fait frissonner.

« Cette liberté que prend la mort d'in-
« terrompre la fortune, doit consoler de
« n'être pas au nombre des heureux ; on
« en trouve la mort moins amère ». Les lettres de madame de Sévigné sont semées de réflexions semblables, d'une vérité frappante, exprimées d'une manière énergique, fine, originale, et entremêlées souvent de traits plaisans et curieux.

Elle dit quelque part, en parlant d'une

vieille femme de sa connaissance qui venait de mourir. « Quand elle fut près de mou-« rir l'année passée, je disais, en voyant « sa triste convalescence et sa décrépitude : « Mon Dieu ! elle mourra deux fois bien « près l'une de l'autre. Ne disais-je pas « vrai ? Un jour Patris étant revenu d'une « grande maladie à quatre-vingts ans, et « ses amis s'en réjouissant avec lui et le « conjurant de se lever ; hélas ! leur dit-il, « est-ce là la peine de se rhabiller ?

« Il n'y a qu'à laisser faire l'esprit hu-« main, dit-elle ailleurs ; il saura bien trou-« ver ses petites consolations ; c'est sa fan-« taisie d'être content.

« Les longues maladies usent la douleur, « et les longues espérances usent la joie.

« On n'a jamais pris long-tems l'ombre « pour le corps : il faut être, si l'on veut « paraître. Le monde n'a point de longues « injustices ».

Elle montre par-tout un grand penchant à la dévotion, et une grande tiédeur sur la pratique. « Mon Dieu, qu'il est heureux ! « (dit-elle, du fameux cardinal de Retz) « que j'envierais quelquefois son épouvan-« table tranquillité sur tous les devoirs de

« la vie ! on se ruine quand on veut s'ac-
« quitter ».

Sa dévotion est douce et humaine. « Nous « parlons quelquefois de l'opinion d'Ori- « gène et de la nôtre : nous avons de la « peine à nous faire entrer une éternité de « supplices dans la tête, à moins que la « soumission ne vienne au secours ».

Combien de réflexions touchantes sur le tems, la vieillesse, la mort !

« La mort me paraît si terrible que je « hais plus la vie parce qu'elle y mène, que « par les épines qui s'y rencontrent.

« Je trouve les conditions de la vie assez « dures : il me semble que j'ai été traînée « malgré moi à ce point fatal où il faut « souffrir la vieillesse : je la vois ; m'y voilà, « et je voudrais bien au moins ménager de « n'aller pas plus loin, de ne point avancer « dans ce chemin des infirmités, des dou- « leurs, des pertes de mémoire, des *défi-* « *guremens*, qui sont près de m'outrager. « Mais j'entends une voix qui dit : il faut « marcher malgré vous ; ou bien si vous « ne le voulez pas, il faut mourir ; ce qui « est une autre extrémité où la nature ré- « pugne.

« Je regardais une pendule, et pre-
« nais plaisir à penser : voilà comme on
« est quand on souhaite que cette aiguille
« marche : cependant elle tourne sans
« qu'on la voie, et tout arrive à la fin ».

Il lui échappe quelquefois des expressions hardies qu'on pourrait trouver maniérées en les considérant isolées, mais qui, vues à leur place, paraissent très-naturelles ; c'est, il est vrai, le naturel d'une femme dont l'imagination est très-vive et l'esprit très-orné. « Je ne connais plus les plaisirs, dit-« elle quelque part ; j'ai beau frapper du « pied, rien ne sort qu'une vie triste et « uniforme ». On voit qu'elle venait de lire dans Plutarque le mot de Pompée, qui se vantait qu'en quelqu'endroit de l'Italie qu'il frappât du pied, il en sortirait des légions prêtes à obéir à ses ordres.

Pour faire entendre que le crédit d'un ministre diminue, madame de Sévigné dit que *son étoile pâlit.* Cette figure n'est-elle pas heureuse et brillante sans aucune affectation ?

Son style n'est presque jamais simple, mais il est toujours naturel ; et ce naturel se fait sur-tout sentir par une négligence

abandonnée qui plaît, et par une rapidité qui entraîne. On sent par-tout ce qu'elle dit quelque part : *j'écrirais jusqu'à demain ; mes pensées, ma plume, mon encre, tout vole.*

Veut-elle quelquefois raconter un trait, une plaisanterie d'une gaieté un peu libre pour une femme ? Quelle adresse dans la tournure ! quelle mesure dans l'expression ! Elle fait tout entendre sans rien prononcer. On peut se rappeler un mot de ce genre sur la Brinvilliers.

Ce qui brille par-dessus tout dans les lettres de madame de Sévigné, c'est ce fonds inépuisable de tendresse pour sa fille, dont les expressions se varient sous mille formes diverses, toujours sensibles, toujours intéressantes ; mais ce sont les traits les moins propres à être cités, parce que ce ne sont ordinairement que des expressions et des tournures très-simples, qui ne peuvent guères se détacher des circonstances ou des idées accessoires qui les environnent. Quelquefois cependant son sentiment s'embellit par la pensée et par l'imagination.

Sa tendresse pour sa fille emprunte sou-

vent des tournures très-ingénieuses sans cesser d'être naturelles. « Savez-vous ce « que je fais de ma lunette ? écrit-elle à « madame de Grignan. Je ne cesse de la « tourner du côté dont elle éloigne ; les im- « portuns qui m'environnent disparaissent, « et je peux ne penser qu'à vous.

« Je regrette, dit-elle dans un autre en- « droit, ce que je passe de ma vie sans « vous, et j'en précipite les restes pour « vous retrouver, comme si j'avais bien « du tems à perdre. » Elle répète plusieurs fois cette idée : « Je suis bien aise « que le tems coure et m'entraîne avec lui « pour me redonner à vous. » Et dans un autre endroit : « Je suis si désolée de me « retrouver toute seule, que, contre mon « ordinaire, je souhaite que le tems ga- « loppe, et pour me rapprocher celui de « vous revoir, et pour m'effacer un peu « ces impressions trop vives.... Est-ce donc « cette pensée si continuelle qui vous fait « dire qu'il n'y a point d'absence ? J'avoue « que, par ce côté, il n'y en a point. Mais « comment appelez-vous ce que l'on sent « quand la présence est si chère ? Il faut de « nécessité que le contraire soit bien amer.

« Mon cœur est en repos quand il est près « de vous; c'est son état naturel, le seul « qui peut lui plaire...

« Il me semble, en vous perdant, qu'on « m'a dépouillée de tout ce que j'avais d'ai- « mable.... Je serais honteuse, si, depuis « huit jours, j'avais fait autre chose que « pleurer.... Je ne sais où me sauver de « vous, dit-elle ailleurs à sa fille. »

Elle écrit au président de Moulceau: « J'ai été reçue à bras ouverts de madame « de Grignan, avec tant de joie, de ten- « dresse et de reconnaissance, qu'il me « semblait que je n'étais pas venue encore « assez tôt ni d'assez loin. »

Je sens quelque peine à remarquer les défauts d'une femme si aimable et si rare; mais il faut le dire pour l'honneur de la vérité: madame de Sévigné, avec tant d'esprit et un si bon esprit, avait aussi les sottises de son siècle et de son rang. Elle était glorieuse de sa naissance jusqu'à la puérilité. On la voit se pâmer d'admiration sur la généalogie de la maison de Rabutin, que le comte de Bussy se proposait d'écrire; elle croit que toute l'Europe va s'intéresser à cette belle histoire.

Elle était enivrée, comme presque tout son siècle, de la grandeur de Louis XIV. Ce prince lui parla un jour, après la représentation d'*Esther*, à Saint-Cyr : sa vanité se montre et se répand, à cette occasion, avec une joie d'enfant. Le passage est curieux. « Le roi s'adressa à moi et me dit : « Madame, je suis assuré que vous avez « été contente. Moi, sans m'étonner, je « répondis : Sire, je suis charmée ; ce que « je sens est au-dessus des paroles. Le roi « me dit : Racine a bien de l'esprit. Je lui « dis : sire, il en a beaucoup, mais en vérité « ces jeunes personnes en ont beaucoup « aussi ; elles entrent dans le sujet comme « si elles n'avaient jamais fait autre chose. « Ah ! pour cela, reprit-il, il est vrai ; et « puis sa majesté s'en alla, et me laissa « l'objet de l'envie. M. et M.me la princesse « me vinrent dire un mot ; madame de « Maintenon, un éclair : je répondis à tout, « car j'étais en fortune. »

C'est dans ces endroits que la femme d'esprit est éclipsée un moment par la caillette. On sait qu'un jour Louis XIV dansa un menuet avec madame de Sévigné. Après le menuet elle se trouva près de son

cousin le comte de Bussy, à qui elle dit : *Il faut avouer que nous avons un grand roi. Oui sans doute, ma cousine*, répondit Bussy, *ce qu'il vient de faire est vraiment héroïque!* Il faut avouer que de toutes les sottises humaines, il n'y en a point de plus sottes que celles de la vanité.

S.

EXTRAIT

D'UNE LETTRE

SUR LES PEINTURES DE SAINT-BRUNO, PAR LE SUEUR, ALORS DANS LE CLOÎTRE DES CHARTREUX.

L'ÉTÉ nous raccommodait dans nos promenades aux Chartreux. Lorsque nous entrions dans ces beaux cloîtres, et que nous considérions les merveilleux tableaux de Le Sueur [1], nous étions alors un peu d'accord. Vous aviez cent choses à me dire; et moi si je n'avais rien à vous dire pour appuyer vos jugemens et vos éloges, je n'avais du moins rien à répliquer pour les contredire: j'étais presque toujours de votre avis; mais je ne savais pas pourquoi un sentiment in-

[1] Le Sueur sortait de l'école de Vouet et n'avait que 28 ans lorsqu'il peignit le Cloître des Chartreux en 1645, et ce fut sur cet ouvrage qu'il s'établit la grande réputation dont il jouit. On a des estampes de ces peintures du cloître des Chartreux, gravées par Chauveau; mais elles n'en rendent tout au plus que la composition.

térieur que je ne démêlais point me forçait de penser comme vous : enfin la nuit nous renvoyait chacun chez nous, et me livrait à mes réflexions. Ce n'était plus de vous alors que j'étais mécontent, c'était de moi-même; je m'impatientais de ne pouvoir me rendre raison d'un sentiment qui n'en était pas moins vif, quoique le principe ne m'en fût pas connu; et dans mon impatience j'avais quelque regret au plaisir que mon sentiment m'avait procuré,

Comme nos promenades et nos visites du cloître se répétaient souvent, mes yeux se dessillèrent enfin, et le voile tomba. En considérant ces tableaux incomparables, qui me donnent plus que tous les autres l'idée que je me fais de la peinture des grecs, et du goût qu'ils portèrent dans les arts, comme dans les ouvrages purement de l'esprit; en considérant, dis-je, ces tableaux, je remarquais que deux ou trois personnages dans une cellule, ou dans un païsage aussi simple que la cellule même, faisaient tout le sujet. Point de ces attitudes forcées que la nature désavoue, et que le peintre met sans nécessité, et seulement pour montrer qu'il se joue du dessin. Point de ces ex-

pressions outrées et toujours manquées, de ces draperies dont toute la richesse est dans la bizarre surabondance des plis et dans des ornemens superflus. Point de ces palais de fées, qui percent un ciel brûlant et tout en feu. Point de ces contrastes dans l'ordre des groupes, ainsi que dans la distribution des ombres et des lumières, qui ajoutent au fracas qu'on appelle la machine. Notre cloître nous représente quelques pieux solitaires debout, à genoux, ou dans d'autres attitudes, chacun conformément à la situation de son ame, dans la méditation, dans la prière, dans des exercices intérieurs de pénitence ou de dévotion. Un long vêtement de serge blanche couvre de la tête aux pieds la figure humble et modeste des pieux solitaires, dont la plupart ont les mains enveloppées dans leurs manches, les bras croisés ou quelquefois tombant avec négligence; leurs draperies sont jetées avec la même négligence, telles que le hasard les fait rencontrer, ou que les avait présentées au peintre la nature même, qu'il avait toujours étudiée, et qui sera toujours la seule maîtresse des arts et du bon goût. Un petit nombre de couleurs

donnent la vie à ces tableaux, et n'imposent point par un faux brillant. Tout y respire la plus grande simplicité : les compositions semblent s'être offertes telles qu'elles sont, et n'avoir rien coûté à leur auteur. Cependant plus je les considérais, plus j'étais enchanté ; je fis alors cette réflexion, que plus on nous découvre par ses efforts l'envie de nous émouvoir, moins nous sommes émus ; et plus on sait cacher l'artifice, plus on parvient à nous séduire et à nous toucher : j'en conclus ensuite que moins on emploie de moyens à produire un effet, plus il y a de mérite à le produire, et plus le spectateur ou le lecteur se livre volontiers à l'impression qu'on a cherché à faire sur lui. C'est par la simplicité de ces moyens, qui semblent avoir été mis dans les mains et sous les yeux de tous les hommes, quoiqu'ils en fassent si rarement usage, que les chefs-d'œuvres dans tous les genres ont été créés pour nous servir éternellement de modèles. C'est là ce sublime sur lequel on a tant disputé.

Je me suis raccommodé depuis ce tems-là, monsieur, avec vos gros porte-feuilles, vos croquis, vos statues égyptiennes, vos

vases étrusques. Je reconnais que la division dans nos jugemens ne vient que d'avoir voulu commencer par où il fallait finir ; je voulais pénétrer dans les mystères de la peinture, et je n'y étais pas seulement initié ; comme bien d'autres, je voyais sans voir : il fallait pour me ramener dans la bonne voie, des choses absolument faites, et qui ne me laissassent rien à suppléer ; des ouvrages sur-tout qui parlassent à l'esprit : je les ai trouvés : j'admirerai maintenant sans complaisance tout ce que vous voudrez ; j'espère aussi que vous ne serez pas obligé de faire plus d'efforts pour goûter mon gros volume de l'Anthologie. Partez du même principe que moi, et je me flatte que vous verrez avec plaisir une ancienne épitaphe grecque [1], sur laquelle je tombai ces jours pas-

[1] Elie Vinel qui le premier a rapporté cette épitaphe dans son commentaire sur Ausone imprimé en 1590, dit que trente-cinq ans auparavant il l'avait copiée sur le marbre même qui se trouve dans la ville de Bordeaux, et qu'alors on pouvait la lire très-facilement ; mais que depuis ce tems-là, des gens qui ne connaissaient point le culte et la vénération qu'on doit aux antiquités, avaient employé ce marbre au pavé de l'église souterraine de Saint-André, où tous les jours il est foulé aux pieds de

sés, ce qui excita en moi un sentiment que j'aurais de la peine à vous exprimer. Peut-être n'a-t-il d'autre source que dans cette belle simplicité, qui fait le principal mérite des ouvrages d'esprit, comme de tous les ouvrages de l'art.

Que le grec ne vous effraie point, en voici la traduction française littérale :

« Ici reposent les restes de Lucile; elle accoucha de deux jumeaux qui furent partagés, le vivant au père, et l'autre à la mère. »

Je me suis amusé, quoique je ne sois rien moins que poëte, à la mettre en vers, vous y sentirez peut-être mieux l'intention de l'original.

De son mari, Lucile uniquement chérie,
A deux jumeaux donna la vie
Et la perdit en même tems.
Le sort aux deux époux partagea les enfans :
L'un au tombeau suivit sa mère,
L'autre vécut pour consoler son père.

six cents personnes dont la plupart ont des clous à leurs souliers, et qu'il a été tellement usé depuis, qu'à peine peut-on y reconnaître quelques lettres dans le tems où il écrit.

On peut voir dans le même commentaire, les traductions en vers latins de huit différens auteurs qui se sont exercés sur cette inscription; ce qui suffirait pour en relever le mérite.

Je souhaiterais que quelques-uns de nos poëtes voulussent employer leurs talens à traduire cette épitaphe, et qu'ils s'appliquassent sur-tout à lui rendre la simplicité et la précision que j'ai tenté inutilement de lui conserver.

LA RÉALITÉ
DE L'ILLUSION.
HISTOIRE VERITABLE.

Dans une de ces sociétés rares, intéressantes et ignorées, où l'on s'amuse encore sans le secours du jeu, où l'on cause avec cette liberté douce qui fait le charme des esprits cultivés, où l'on ne montre de prétention que pour plaire, et d'empressement que pour s'instruire, la conversation tomba sur les objets réels et sur les visions fantastiques. On voulut assigner leur différence et déterminer leur analogie; trouver les rapports qui existent entre un rêve suivi et une longue méditation, entre un contemplatif ardent et un observateur froid, entre l'enthousiasme qui peint et l'examen qui démontre.

Quelqu'un avança alors qu'une imagination fortement exaltée attestait avec autant d'énergie l'existence des êtres, que les sens pouvaient le faire. Il fut contredit, s'échauffa;

on était à la troisième replique, et l'on s'entendait cependant encore, lorsqu'un officier dit qu'il croyait qu'un fait valait mieux pour éclaircir une opinion que cent raisonnemens, et que, si l'on voulait, il en rapporterait un qui jeterait peut-être quelque lumière sur la question qui s'obscurcirait par la dispute. Il ajouta que ce fait était arrivé à un capitaine de son régiment, qu'il en avait été témoin, et que tous ses camarades pouvaient le certifier.

On consentit à l'écouter. Il promit de ne s'écarter, dans son récit, de la fidélité la plus somptueuse, que pour changer des noms qui devaient être ignorés; il demanda de l'indulgence pour des détails qui lui avaient été trop souvent répétés pour qu'il lui fût possible de les omettre, et pour des réflexions qu'il ne pouvait s'empêcher de lier à un sujet dont il était profondément affecté : il raconta ensuite l'histoire que l'on va lire.

Après une affaire très-vive que nous eûmes en Italie pendant la dernière guerre, on transporta les officiers français qui avaient été blessés, à Milan. Dorville était du nombre; il fut conduit à l'hôpital. Ses

blessures laissaient peu d'espérance pour ses jours : il fut bientôt à l'extrémité ; mais les secours puissans de l'art, aidés des secours plus décisifs encore de sa vigueur et de sa jeunesse, le sauvèrent.

A peine eut-il repris la connaissance dont l'usage avait été suspendu pendant plus d'un mois, ou par un délire violent, ou par un sommeil léthargique, qu'il prodigua les questions sur le lieu qu'il habitait, sur l'état où il avait été, et sur tous ces objets si intéressans à l'homme qui se ressaisit, pour ainsi dire, de l'existence, qui essaie des sensations neuves, et qui jouit du plaisir d'être, dont il n'y a que ceux qui ont échappé à des maladies dangereuses qui puissent avoir l'idée.

La religieuse qu'il interrogeait lui répondit avec autant de modestie que si elle n'avait pas contribué essentiellement à sa guérison, et autant d'exactitude que si elle ne l'avait pas quitté un seul instant. Il voulut voir celle qui lui faisait avec tant de complaisance des détails qu'il demandait avec tant d'avidité. Il entr'ouvrit ses rideaux. Quelle fut sa surprise de découvrir à côté de son lit une personne charmante

qui ne paraissait pas avoir plus de dix-huit ans ! En l'examinant avec toute l'attention qu'elle excitait, il remarqua des yeux où se peignaient la bienfaisance et la candeur ; il surprit un regard caressant et timide ; il vit une de ces physionomies tendres, spirituelles et mélancoliques, qui ont un attrait plus puissant que la beauté, et qui inspirent plus d'intérêt ; il admira une taille souple et légère, un maintien noble, des grâces qui enchantaient, parce que l'art ne les avait pas apprises, qui devenaient plus piquantes encore par la nécessité de les chercher sous un habit qui irritait les désirs en indiquant les privations.

Dorville, étonné de trouver tant de charmes dans l'asile de la douleur, le fut bien plus encore lorsqu'il sut que cette religieuse, qui s'appelait Adélaïde, avait été sa seule garde pendant sa longue maladie ; qu'elle passait les jours à le servir, qu'elle le veillait les nuits, qu'elle ne prenait qu'un sommeil court qui n'avait jamais retardé des soins dont elle l'avait comblé avec une patience, une douceur, un courage admirables, et qu'enfin il lui devait la vie.

Né avec un de ces tempéramens de feu qui rendent les hommes si aimables et si malheureux, et qui multiplient les peines parce qu'ils étendent les affections, Dorville n'envisageait la reconnaissance que comme un dévouement, et tous ses sentimens se transformaient en passions. Il s'abandonna sur-le-champ à une sensibilité excessive ; il crut qu'il n'en témoignerait jamais à celle qui lui en avait fourni tant de motifs. Il n'osait plus accepter les services qu'elle s'empressait toujours de lui offrir ; il voulait déjà commencer, disait-il, à s'acquitter des dettes immenses qu'il avait contractées ; il ne pouvait souffrir qu'elle le veillât. Dès que la nuit était venue, il la conjurait d'aller prendre du repos, c'était à cette condition seule qu'il lui devenait permis d'en goûter. Mais bientôt après, il n'en fut plus pour lui ; une passion trop violente pour qu'il fût possible de la méconnaître, s'empara de son cœur. Les égards dûs à l'état d'Adélaïde, le respect que méritaient ses bienfaits, la retenue qu'inspirait l'innocence de ses mœurs, lui firent une loi d'un silence qu'il ne viola jamais mieux que lorsqu'il y croyait

manquer le moins : la flamme s'élançait avec d'autant plus d'activité qu'il faisait des efforts plus grands pour la concentrer. Il ne s'aperçut de cet effet que par la réserve subite d'Adélaïde. Craignant alors de tout perdre, il osa tout ; il risqua l'aveu qu'il s'etait promis de ne jamais faire; il s'attendait à un refus : il l'essuya, il en fut accablé. Toutes les raisons qu'on lui donna pour vaincre son amour l'accrurent ; toutes les consolations qu'on lui présenta le désespérèrent; tous les dédommagemens qu'on lui offrit ne lui parurent que des tourmens. Sa maîtresse déchirée voulait s'éloigner; elle était sur le point de se faire remplacer par une de ses camarades : une des blessures de Dorville se rouvrit, et elle resta.

Notre régiment arriva dans ces circonstances à Milan pour y passer le quartier d'hiver. J'allais tous les jours tenir compagnie à mon ami; je trouvais Adélaïde ; j'étais témoin de ses soins; quelquefois elle pansait la plaie devant moi, et j'y voyais tomber quelques larmes qu'elle s'efforçait en vain de retenir et de cacher. Dorville ne lui parlait pas, mais ses regards étaient brûlans, et son silence passionné. Une

éloquence aussi puissante, une situation aussi terrible, tant de réserve avec autant d'amour, l'énergie qui caractérise un sentiment vrai, ce cri de l'ame qui le prouve, cette persuasion qui l'accompagne, tout se réunit contre Adélaïde : tout conspira pour faire entrer dans son cœur sensible une ardeur dévorante. Elle ne la découvrit qu'avec effroi; elle ne craignit cependant pas de la montrer toute entière à celui qui l'avait fait naître. Le connaissant généreux, elle crut que sa vertu ne courrait jamais moins de danger que lorsqu'elle l'en aurait rendu responsable : elle osa donc lui confier ce dépôt sacré, et il jura qu'il serait respecté. Il croyait pouvoir être fidèle à un serment que la nature désavouait, et contre lequel il ne fut pas long-tems sans réclamer. Bientôt il ne put dominer ses sens; il prodigua les caresses, les prières et les pleurs. Adélaïde lui rappelait sa promesse; quelques paroles tendres de celle qu'il adorait suspendaient ses transports. « Eh quoi ! lui disait-elle, ma perte doit-« être le prix de ma sensibilité, et voulez-« vous la honte de celle que vous aimez » ? Il tombait à ses genoux, l'assurait de son

repentir, renouvelait les protestations de son respect, et éprouvait que les refus de l'innocence, si pénibles dans l'instant où on les reçoit, ne sont pas toujours sans quelque douceur pour l'homme honnête qui chérit ce qu'il révère. Lorsqu'il pensait aux sacrifices que multipliait une infortunée qui avait à se défendre de la force de son amant et de sa propre faiblesse, dont la victoire si difficile devait être achetée par des peines vives qui ne promettaient que d'autres peines, il s'accusait de manquer de délicatesse, il condamnait ses désirs, il voulait s'en interdire jusqu'à l'expression, et dès que sa maîtresse paraissait, il n'en avait plus le pouvoir.

Adélaïde soutenue par une piété réelle, par le souvenir de ses vœux, par une conduite jusqu'alors irréprochable, surmonta long-tems la tendresse qu'elle partageait; mais son triomphe était suivi de cette douleur aride qui n'a point de larmes, qui surcharge d'un poids immense, qui agite sans distraire : il lui devint sur-tout impossible de soutenir l'idée qu'elle faisait le malheur de celui auquel elle aurait immolé sa vie. Cette conviction contre laquelle les

ames aimantes ne trouveront jamais de défense, fut son arrêt. Elle céda ; et le jour qui fut pour son amant le comble de la félicité, fut pour elle celui du désespoir. Dès cet instant elle crut lire sa honte dans tous les yeux. Les préjugés religieux, les plus tyranniques de tous, jetèrent l'épouvante dans sa conscience timorée. Cet amour qui l'avait asservie, qui lui avait tant coûté, dont elle avait fait éprouver tous les charmes sans les goûter, elle ne l'envisagea plus que comme le plus grand des crimes.

Lorsqu'elle remplissait ses fonctions les plus nobles et les plus utiles, mais les plus lugubres et les plus effrayantes de toutes celles que les sociétés religieuses ont pu s'imposer, et que l'humanité bienfaisante a pu choisir, le tableau de la mort qui se retraçait sans cesse à ses yeux, glaçait ses sens, augmentait ses terreurs, et livrait cette ame douce et timide à la mortelle activité des remords.

Adélaïde ne put résister à des afflictions qui, chaque jour, devenaient plus aigues ; tant de trouble, de combats, d'amour, de regrets, de désirs, de nuits consécutives

passées auprès de son amant, écrasèrent une constitution faible. Son sang s'échauffa; la fièvre en redoubla l'ardeur : sa maladie fut sur-le-champ décidée mortelle, et la conduisit rapidement au tombeau.

Son amant qui avait caché à tout le monde qu'il aimait, ne put dissimuler qu'il avait tout perdu : son désespoir éclata de la façon la plus sinistre; le premier accès fut terrible, on parvint à-peine à en arrêter les effets; il fut remplacé par une douleur morne et froide. Il annonça qu'il rejoindrait dans peu celle qui avait emporté sa vie. On ne pouvait le résoudre à prendre quelque nourriture; il ne dormait plus.

Pénétrés de son état, nous ne négligions rien pour l'en tirer; mais il paraissait que notre empressement à soulager ses maux les augmentait, et que notre zèle aigrissait le sentiment de sa peine. Consternés de l'inutilité de nos soins, nous mîmes dans un de nos entretiens une vivacité dont le motif ne pouvait lui déplaire. Nous lui reprochâmes tendrement son peu d'amitié; nous le conjurâmes de ne point rejeter nos instances; les larmes nous gagnèrent. . . .

Il nous interrompit brusquement et nous tint ce discours :

« Mes amis, vos efforts sont vains. Il « ne dépend de qui que ce soit d'affai- « blir ma douleur ; elle ne finira qu'avec « ma vie. Qui peut consoler l'homme de « la perte de celle qu'il adorait ? L'ab- « sence ; et cette ressource n'existe pas « pour moi ».

Il s'arrêta. Nous attendions en silence l'explication de ces paroles étranges. Tout-à-coup son visage s'anime ; il se lève, et s'écrie : « Adélaïde est morte ! elle est « morte, mais elle n'est point absente. « Elle est là, ajouta-t-il, en arrêtant la « vue sur un fauteuil vers lequel il éten- « dait la main. Oui, elle est là ; je la vois « comme je vous vois ; elle me fixe, m'é- « coute. Si j'approche elle s'éloigne, mais « ne disparaît jamais ».

Il se tut, et nous cessâmes de lui offrir des consolations plus capables peut-être de le révolter que de le guérir, et qui ne pouvaient avoir de prise sur une affliction trop éloignée de l'ordre commun pour pouvoir céder à des moyens ordinaires. Le hasard qui les rassemble quelquefois dans

des crises bizarres, parut en présenter un qui nous fit concevoir l'espérance de sauver notre ami et de le rendre à lui-même.

On donnait une fête publique. Toutes ces femmes méprisables qui conservent, dit-on, les mœurs d'une ville en les corrompant, s'y étaient rendues. Je les examinais en parcourant la salle du bal, lorsque j'en aperçois une dont la ressemblance avec Adélaïde me saisit d'étonnement. Je vole vers un officier de mon régiment; je lui demande s'il veut que je lui montre un portrait de la maîtresse de Dorville, probablement plus exact et sûrement plus réel que celui dont ce malheureux est obsédé. Bientôt sa surprise égale la mienne. Nous nous plaçons à côté de cette femme, nous étudions ses traits; l'examen confirme le premier coup-d'œil: nous formons sur-le-champ le dessein de profiter d'une rencontre si singulière pour finir les maux de notre ami. Persuadés que le fantôme qui le poursuivait ne tiendrait pas contre l'objet réel que nous lui opposerions, et que son imagination serait désabusée lorsque ses sens seraient frappés, nous nous déterminons à lui présenter, sous les habits d'Adé-

laïde, celle qui en avait la figure. Convenus avec la courtisanne du déguisement qu'elle prendra, du lieu où elle doit se rendre, du signal auquel elle avancera, de son attitude, de sa démarche et de tout ce qu'exigeait le rôle dont elle était chargée, nous allons trouver Dorville, nous lui demandons une dernière preuve de son amitié : « Nous partons, lui disons-nous, en le « serrant dans nos bras. Peut-être ne nous « reverrons-nous plus ». Le voyant attendri, nous insistons; nous lui déclarons que la preuve que nous désirons consiste à venir le soir même souper avec nous. Il n'ose nous refuser; il arrive, on se met à table. Il n'avait pas dit un mot, et le repas allait finir, lorsque, pour porter au comble l'émotion nécessaire à une révolution totale, nous lui parlons du jour fatal où il reçut le dernier soupir de son amante. Sans nous répondre, il regarde fixément un lieu peu éclairé, qui était vis-à-vis de lui. Il se soulève, étend les bras comme pour se réunir à l'objet que son délire lui réalise. Nous donnons à l'instant le signal. La fausse Adélaïde entre, il l'aperçoit, se jette à la renverse; il frissonne et s'écrie

« O mes amis ! mes amis, sauvez-moi ! « Je suis perdu ! Je n'en voyais qu'une, « et j'en vois deux ». On veut lui démontrer son erreur. Il tombe en convulsion, et meurt en prononçant le nom d'Adélaïde.

DEVAINES.

ÉLOGE

DE M. DROUAIS,

ÉLÈVE DE L'ACADÉMIE ROYALE DE PEINTURE.

Germain-Jean Drouais, fils et petit-fils de deux peintres, membres de l'Académie royale de peinture, était né le 25 novembre 1763. Son père, François-Hubert Drouais, a eu de la réputation dans le genre du portrait. Jamais il n'y eut de vocation plus impérieuse que celle qui appelait le jeune Drouais à la peinture. Il mania le crayon dès son enfance, et ses premiers essais furent étonnans. « Si je ne craignais « pas, disait un jour son père, l'aveugle- « ment de la prévention paternelle, je « prédirais que cet enfant deviendra un « Raphaël ; à dix ans, il fait avec une in- « telligence et une facilité incroyables ce « que je ne faisais qu'avec peine à dix- « huit. »

Son père le confia aux soins de M. *Bra-*

net, de l'Académie royale de peinture. La docilité de ce jeune homme, son ardeur pour l'étude et les leçons d'un habile maître, lui firent faire des progrès rapides. De cette école il passa à celle de M. *David*, jeune artiste, qui rapportait alors de Rome ce sentiment du vrai, du grand, du simple, qu'il avait puisé dans l'étude de l'antique et des grands maîtres, et qui respire dans les belles compositions de *Bélizaire*, du *serment des Horaces*, de la *mort de Socrate*, ouvrages qui suffiraient pour faire la réputation d'un peintre, mais qu'on ne doit regarder que comme le présage de la gloire de leur auteur.

L'instinct avait donné au jeune Drouais l'enthousiasme de son art et des idées de perfection que l'exemple et les leçons de son maître exaltèrent encore en les dirigeant. Tout annonça bientôt qu'il était fait pour les plus brillans succès. Lui seul se défiait de ses forces, et restait mécontent de ses essais, quand ses maîtres même y applaudissaient.

Il concourut au prix de l'Académie en 1783. On sait que les élèves qui concourent travaillent dans des loges particulières sans

pouvoir communiquer à personne leur ouvrage. Il venait parler à M. David de son travail, tour-à-tour satisfait ou mécontent de ce qu'il avait fait. Son maître cherchait à ranimer sa confiance. Le terme du concours était près d'expirer, lorsque Drouais arrive un jour chez M. David, et lui apporte un fragment de son tableau, que, dans un moment de découragement, il avait coupé par la moitié. Le maître juge, par ce fragment, du mérite de la composition : « Mal-
« heureux, lui dit-il, qu'avez-vous fait ?
« vous cédez le prix à un autre. — Vous
« êtes donc content de moi, lui répondit
« le jeune homme ? — Très-content. —
« Eh bien, j'ai le prix ; c'est le seul que
« j'ambitionne ; celui de l'Académie tom-
« bera sur un autre à qui il sera peut-
« être plus nécessaire qu'à moi. L'année
« prochaine j'espère le mériter par un
« meilleur ouvrage ». Ce présage ne fut pas vain. L'année suivante on proposa pour sujet du prix, *la Cananéenne aux pieds de Jésus-Christ*. Le jeune Drouais fit un tableau qui étonna toute l'Académie, et qui obtint le premier prix d'une voix unanime. Jamais aucun élève n'avait an-

noncé une telle maturité de conception et de talent. L'admiration fut universelle ; celle de ses camarades et ses rivaux se manifesta d'une manière aussi touchante que nouvelle. Ils le couronnèrent de lauriers, et malgré sa résistance le portèrent en triomphe chez M. David, et ensuite chez sa mère. Comment a-t-on pu blâmer dans le tems ce mouvement d'enthousiasme d'une jeunesse ardente, mais juste, qui ne consultait que cet amour vif et pur de l'art, que n'ont encore corrompu les tristes sentimens de l'envie, ni les vils calculs de l'intérêt?

Le jeune Drouais partit pour Rome l'année suivante, et M. David voulut l'y accompagner. Je ne puis vous faire un plus bel éloge de l'élève qu'en rapportant ce que le maître m'a écrit depuis à ce sujet. « Je pris « le parti de l'accompagner, autant par « attachement pour mon art que pour sa « personne. Je ne pouvais plus me passer « de lui, je profitais moi-même à lui donner « des leçons, et les questions qu'il me fai- « sait seront des leçons pour ma vie. J'ai « perdu mon émulation ».

Drouais étant arrivé à Rome, toutes les merveilles des arts dont il se vit entouré

attirèrent d'abord ses regards ; mais bientôt il ne vit plus que l'Antique et Raphaël. Raphaël sur-tout l'enivrait d'admiration, et l'absorba bientôt tout entier. Voulant se rendre compte du fruit de ses travaux, il peignit la figure d'étude que les élèves sont obligés d'envoyer à l'Académie pour faire juger de leurs progrès. Cette figure était un gladiateur vaincu et blessé, dans les yeux duquel on voyait encore briller le désir de la vengeance.

Il se levait tous les jours à quatre heures du matin, et travaillait jusqu'à la fin du jour ; quelquefois sans avoir pris aucune nourriture, d'ordinaire n'ayant mangé qu'un morceau de pain jusqu'à la nuit. Pour retenir son modèle près de lui, il lui donnait le dîner que lui apportait le cuisinier de l'académie.

M. David avait beau lui représenter que cet excès de travail altérerait sa santé, et nuirait même à son talent ; que l'esprit comme le corps avait besoin de repos pour mieux employer ses forces : toutes les remontrances étaient inutiles. *Vaincre ou mourir*, était sa réponse constante ; *il faut que je sois peintre ou rien.*

M. David, après une année de séjour à Rome, quitta avec regret son élève, et revint à Paris.

Le jeune Drouais, prenant un essor encore plus hardi, fit seul et sans conseil son tableau de *Marius*, qu'il ne produisit qu'avec timidité à l'exposition publique de Rome. Cet ouvrage y eut le plus grand succès, et fut également applaudi des artistes et des amateurs. Tout Paris s'est empressé d'aller voir ce tableau. On y a admiré la hardiesse de la composition, le bon goût et la science du dessin, la vérité et l'harmonie de la couleur en général, sur-tout la forte et belle expression de la tête de *Marius*; et l'effet brillant de cette figure principale qui, en appelant fortement l'attention, semble être le foyer de la lumière qui éclaire toute la composition. On pourrait sans doute modifier ces éloges par des critiques très-fondées; mais les défauts ne prouvent que l'imperfection de tout ouvrage humain, et les beautés de celui-ci annonçaient dans un si jeune artiste des idées grandes, un esprit vigoureux et sage, et un talent dont il était difficile de fixer les bornes.

Il fit ensuite une *académie*, représentant *Philoctète exhalant ses imprécations contre les Dieux*. Cette figure est, dit-on, un chef-d'œuvre; mais elle lui coûta la vie. L'ardeur qu'il mit à la peindre acheva d'enflammer son sang. Il méditait déjà une composition plus considérable que toutes celles qu'il avait faites; c'était C. Gracchus sortant de sa maison, accompagné de ses amis, pour aller appaiser la sédition où il périt. Ce tableau avait seize pieds de large sur onze de haut; toutes les études en étaient faites, et les figures étaient déjà tracées sur la toile; mais une fièvre inflammatoire saisit le jeune artiste au milieu de son travail; la petite-vérole s'y joignit, et il succomba au bout de quelques jours à la violence du mal.

M. *Menageot*, directeur de l'Académie de France, si bien fait pour sentir le prix et le mérite de tant de talens, lui prodigua pendant sa maladie les soins les plus assidus et les plus tendres; ses camarades le gardèrent à l'envi, le soignèrent avec un zèle extraordinaire, le pleurèrent comme leur ami, leur frère et leur modèle. Ils lui élèvent un monument qui représente la Pein-

ture accompagnée des autres arts, pleurant la victime qui s'est dévouée à son culte. Ce sont les élèves seuls qui l'ont conçu et qui l'exécutent.

Cet hommage si honorable, rendu à un artiste de 24 ans par ses camarades et ses concurrens, est sans exemple; mais il est inspiré par une réunion de talens et de qualités aimables, qui était peut-être aussi sans exemple.

Ce jeune artiste avait reçu de la nature tous les dons qui plaisent avec toutes les qualités qu'on estime. Il était grand et bien fait; ses traits avaient de la régularité, de la noblesse et de la douceur, et sa constitution était saine et robuste. Possesseur depuis la mort de son père de plus de 20,000 livres de rente, il ne mettait aucun prix ni aux agrémens de la figure, ni aux avantages de la fortune. Il avait une jolie voix, et un goût naturel pour la musique. On lui conseillait de l'apprendre. *Non, disait-il, je veux être peintre, et je n'ai pas trop de toute ma vie pour le devenir.*

Il ne connaissait aucun goût de vanité, de fantaisie ou de dissipation; jamais ses amis, ni ses parens, qui cherchaient à le

distraire, ne purent l'engager à aller dans ces assemblées d'innocens plaisirs, qu'il est si naturel d'aimer et de rechercher dans la jeunesse. Il craignait de perdre quelques heures pour le travail. On le détermina cependant un jour à aller dans le monde ; il céda aux instances qu'on lui fit, consentit à s'habiller et à se faire coiffer avec plus d'élégance que de coutume. Quand sa toilette fut achevée, il se regarda au miroir ; et tout-à-coup, honteux de tant de recherche pour un genre de dissipation dont il craignait les suites, il prit tranquillement des ciseaux, et coupa les quatre boucles de ses faces que le perruquier avait frisées avec tant d'art, reprit son habit simple et uni, et dit : *à présent j'espère qu'on ne me parlera plus d'amusement ni de société, et qu'on me laissera travailler.*

Cette ardeur de travail et cette force de volonté, il les portait sur tout ce qu'il entreprenait : il y joignait une extrême facilité pour tout apprendre. On lui fit sentir la nécessité d'étudier le latin ; et quoiqu'il n'y pût donner que peu d'heures par semaine, en moins de trois ans il fut en état d'expliquer Tacite.

Il lui restait une mère, digne de l'être, et qu'il aimait avec une tendresse qui ne s'est jamais démentie. Rien n'égalait aussi l'attachement qu'il avait pour M. David. C'était tout-à-la-fois le respect pour un grand talent qu'il admirait, la plus vive reconnaissance pour un maître dont les leçons lui étaient si utiles, et le retour qu'il devait à la tendresse d'un ami. Il était adoré de tous ses camarades, parce qu'ils le trouvèrent toujours simple, franc et généreux; qu'il louait avec transport tout ce qu'ils faisaient de bien, et repoussait avec la modestie la plus vraie tout ce qui pouvait marquer sa supériorité sur les autres.

Quel ami des arts ! quelle ame sensible pourra voir sans attendrissement tant de qualités aimables enlevées par une fatalité si inattendue à des parens, à des amis dont elles eussent fait le bonheur; un talent si rare perdu pour l'art dont il eût maintenu la splendeur, et pour notre école dont il eût fait l'ornement ! Comment ne pas mêler quelques regrets à ceux de M. David qui, en perdant un jeune homme aimable que son cœur avait adopté, perd en même

tems un élève qui eût honoré son école, et qui ne pouvait obtenir de la gloire qu'il n'en rejaillît une partie sur celle de son maître !

J'ai dit que M. Drouais avait *une mère digne de l'être :* qui peut penser sans être ému jusqu'aux larmes, aux déchiremens de ce cœur maternel ! Cette mère avait perdu un mari jeune encore, qu'elle chérissait ; elle avait une fille douée d'une rare beauté, d'une bonté et d'une vertu plus rares encore, qu'une mort imprévue moissonna à seize ans : il lui restait un fils en qui elle avait placé toutes ses affections et toutes ses espérances ; elle le perd. Ce serait bien mal connaître la nature humaine que de croire qu'il y ait dans la vie quelque compensation pour une si grande perte ; qu'il y ait dans les paroles quelque consolation pour une douleur si légitime. Le seul adoucissement qu'elle puisse espérer à son malheur, est dans le souvenir même de l'objet qui le cause. Ses amis pourraient peut-être, d'après un philosophe éloquent de l'antiquité, dire à cette mère désolée : « N'est-ce donc rien que d'avoir donné le « jour à un fils digne d'être ainsi regretté ?

« N'y a-t-il pas encore quelque charme
« dans l'image de ces triomphes si flatteurs
« dont vous avez été témoin ? votre ame
« ne s'émeut-elle pas encore avec quelque
« douceur au souvenir de la tendresse qu'il
« vous a montrée, du bonheur qu'il vous
« a donné pendant quinze ans ? Voudriez-
« vous enfin n'avoir pas eu un tel fils ? »

Je terminerai cette notice en disant que les faits qu'elle renferme, je les tiens de M. David lui-même, et d'un homme sage et éclairé, ami de la famille de M. Drouais, qui avait veillé sur sa jeunesse et ses travaux avec la sollicitude d'un père, et qui le pleure comme un fils d'adoption.

S.

ÉLOGE
DE PIGALLE,
CÉLÈBRE STATUAIRE.

Jean-Baptiste Pigalle naquit à Paris en 1714. Son père, qui était menuisier, entrepreneur des bâtimens du roi, le mit dès l'âge de huit ans chez M. *le Lorrain*, sulpteur de l'Académie.

Il ne montrait aucune disposition pour le dessin : il aimait à modeler; mais il n'avait ni adresse ni facilité, et il ne pouvait rien finir sans un travail opiniâtre et pénible.

Cette lenteur et ce défaut de facilité firent juger qu'il n'avait aucun talent, et auraient déterminé ses parens à lui faire apprendre un métier, s'il ne s'était obstiné à étudier la sculpture, vers laquelle il se sentait entraîné par un penchant impérieux.

Pigalle entra à 20 ans chez le Moyne, qui aimait son art avec passion et ses disciples comme ses enfans, et qui a laissé de bons ouvrages et d'excellens élèves. Il tenta de concourir pour le grand prix de l'Acadé-

mie, mais sans succès. Honteux et presque découragé, il n'osait plus retourner à l'Académie. Il s'arrangea avec un compagnon de la même infortune, et fit avec lui, à pied, le voyage d'Italie, sans savoir comment il subsisterait : mais voir l'Italie, la véritable école des arts, admirer les monumens précieux de l'antiquité, perfectionner son talent, c'était tout pour lui; l'indigence n'était rien.

Il vit enfin cette belle Italie; il s'enivra des beautés que lui offraient tant de chefs-d'œuvres de l'art ancien et moderne. Pendant plus de trois ans, il passa tous les instans de tous ses jours à les admirer, à les étudier, à les copier. Dépourvu des moyens de subsister sans sacrifier son tems à des travaux qui n'auraient rien ajouté à son talent, il trouva dans l'amitié d'un camarade de quoi y suppléer. M. Coustou, fils, lui ouvrit sa bourse avec cette naïve générosité, si naturelle au talent et à la jeunesse, qui ne connaissent guère la valeur de l'argent. Pigalle y puisa avec la même simplicité de quoi subvenir à ses modestes besoins.

Plus il étudia les ouvrages des grands

maîtres, plus il les admira. La vue d'un chef-d'œuvre enflammait son imagination; il brûlait de prendre l'ébauchoir ou le crayon; mais lorsqu'ensuite il examinait son ouvrage et le comparait à ses modèles, l'ébauchoir et le crayon lui tombaient de la main. Cent fois ce découragement modeste lui aurait fait renoncer à la sculpture, s'il n'avait été relevé et soutenu par ce sentiment intérieur de ses forces, qui accompagne d'ordinaire le vrai talent, et qui peut-être le produit quelquefois.

En revenant en France il fut retenu à Lyon par différens travaux dont il fut chargé. C'est là qu'il fit son *Mercure*, le premier ouvrage où il fut content de lui-même, et celui qui a commencé sa réputation.

Après dix-huit mois de séjour à Lyon, il vint à Paris avec le *Mercure*. Quoique persuadé qu'il avait fait un bon ouvrage, il ne le présenta à son ancien maître qu'avec une défiance timide. Le Moyne lui dit, pour toute réponse, en l'embrassant : *Mon ami, je voudrais l'avoir fait*. Ce fut pour Pigalle un nouveau motif d'émulation et de courage.

Il fut sur-le-champ agréé à l'Académie, qui lui fit faire en marbre cette même figure pour sa réception. Il l'acheva en 1744.

Pigalle acquit de la réputation; mais il manqua long-tems du nécessaire. Pendant cinq ans, il fut obligé, pour vivre, de travailler pour un sculpteur et de se charger de travaux peu dignes de lui.

Une vierge qu'il fit pour les Invalides, le fit connaître du comte d'Argenson. Ce ministre lui commanda de faire une statue de Louis XV. Madame de Pompadour, qui aimait à encourager les arts, lui fit faire une figure en pied qui était son portrait, une autre figure du *Silence* et le groupe bien connu de *l'Amour et de l'Amitié*. Dès ce moment Pigalle ne connut plus le besoin, et commença à jouir du fruit de sa constance et de ses longs travaux.

Le roi lui fit exécuter en grand son *Mercure*, et lui commanda pour pendant une *Vénus*, qui fut trouvée fort belle. Ces deux statues furent envoyées en présent au roi de Prusse, qui en a toujours fait le plus grand cas.

Nous ne parlerons pas d'un grand nombre d'ouvrages peu considérables que Pigalle

fit successivement. Nous ne rappellerons que le petit enfant qui tient une cage d'où s'est échappé un oiseau, morceau qui est un chef-d'œuvre de vérité piquante et de grace naïve.

Ce qui donna le plus grand éclat à la réputation de Pigalle, ce fut le tombeau du maréchal de Saxe, que Louis XV voulut consacrer à la mémoire de cet habile capitaine, et qui est aujourd'hui placé dans la métropole de Strasbourg. Ce monument est trop célèbre, le plan et l'exécution, les beautés et les défauts en sont trop connus des amateurs, pour que nous ayons besoin d'en faire ici l'analyse.

A ce grand ouvrage succéda la statue pédestre de Louis XV, exécutée en bronze et érigée à ce monarque par la ville de Rheims. L'idée en est heureuse et simple; l'exécution en est très-soignée. Au bas du piédestal sont deux figures allégoriques, dont l'une est une femme conduisant un lion et le tenant par quelques poils de sa crinière, pour désigner la douceur du gouvernement; l'autre est un homme assis sur des ballots de marchandises, pour désigner la tranquillité et la sûreté dont jouissent les

citoyens. Cette seconde figure est digne du *Pujet* pour la beauté du caractère et la vérité des détails. La ville de Rheims donna au statuaire une marque flatteuse d'estime et de satisfaction. Elle desira que la figure du citoyen fût le portrait de Pigalle même; et le portrait est fort ressemblant. Cette même figure valut à Pigalle une autre distinction, plus touchante encore, parce qu'elle était une grande marque d'estime de la part d'un habile artiste, dont il était l'émule et dont il n'était pas l'ami. *Bouchardon* touchait au terme de sa carrière, et il sentait avec douleur qu'il ne lui restait plus assez de force et de tems pour mettre la dernière main à la statue équestre de Louis XV. Il pria l'administration de la ville de confier à Pigalle le soin d'achever ce qui manquait à cet ouvrage. On ne balança pas à suivre son vœu. Pigalle a exécuté et fondu lui-même les quatre figures du piédestal, ainsi que les bas-reliefs et les trophées. L'exécution en est soignée et de bon goût, mais n'a rien d'assez distingué pour ajouter à la gloire de l'artiste.

On se rappelle que des gens du monde et des gens de lettres, voulant venger un

grand homme des persécutions que lui suscitaient la sottise, l'ignorance et la médiocrité jalouse, ouvrirent une souscription pour ériger une statue en marbre à *Voltaire :* les plus grands souverains et les personnes les plus illustres crurent s'honorer en y concourant. Pigalle fut choisi pour faire la statue ; mais ce n'est pas son meilleur ouvrage. Frappé de l'idée de représenter une nature extraordinaire très-rarement traitée en sculpture, il imagina de représenter Voltaire entièrement nu. On eut beau lui représenter que cette nudité de la vieillesse blesserait tout-à-la-fois nos mœurs, le bon goût et la vérité même, il tint obstinément à son idée et l'exécuta. Il en est résulté un chef-d'œuvre de vérité et d'exécution qui choque les yeux et qu'on ne peut placer nulle part.

La même erreur l'égara dans l'exécution du tombeau du duc d'Harcourt qu'on voit à Notre-Dame. Il y a représenté un mourant exténué par une longue maladie. Les connaisseurs y admirent beaucoup de détails vrais et précieux ; les gens de goût détournent la vue de cette figure hideuse.

Pigalle aimait sur-tout à faire les por-

traits de ses amis. On a de lui ceux de *Diderot*, l'abbé *Raynal*, *Perronet*, *Gougenot*, etc. Le dernier ouvrage dont il s'est occupé est la figure d'une jeune fille qui se tire une épine du pied; et l'on y trouve encore, comme dans tout ce qu'il a fait, ces vérités de nature qu'il savait observer et rendre avec finesse.

Pigalle, reçu à l'Académie en 1744, fut nommé adjoint à professeur en 1745, professeur en 1752, adjoint à recteur en 1770, recteur en 1777; enfin chancelier de l'Académie en 1785. Il avait été décoré en 1769 de l'ordre de Saint-Michel.

Il avait épousé, dans un âge déjà avancé, une de ses nièces, de laquelle il n'a point eu d'enfant. Il est mort le 20 août 1785.

Nous avons parlé du peu de disposition et du défaut de facilité qu'avait Pigalle dans ses premières études. Un des plus grands peintres en portraits qu'aucune école ait produits, qui vit encore, qui a consacré à des actes de bienfaisance patriotique une partie de l'aisance qu'il a acquise par ses travaux, M. *de la Tour*, m'a dit souvent qu'il était né avec une mal-adresse de la main qu'il n'avait jamais pu vaincre,

et que ses progrès avaient été excessivement lents. L'histoire des arts nous offre beaucoup d'artistes supérieurs dont la jeunesse ne promettait rien. Louis *Carrache* montra dans la sienne tant de lenteur et de mal-adresse qu'on l'appelait le *Bœuf*. On donnait le même surnom au *dominiquin* dans l'école d'Annibal Carrache, comme à *St.-Thomas* dans l'école d'Albert-le-Grand. La plupart des grands talens s'annoncent par des espérances précoces et par des progrès rapides; mais il en est qui n'ont point de présages, qui ne se développent point par des progrès successifs, et qui éclatent par une sorte d'explosion, comme s'ils avaient brisé tout-à-coup l'obstacle qui arrêtait leur énergie. On pourrait dire que c'étaient des talens *noués*.

Lorsque Pigalle arriva à Paris avec son *Mercure*, encouragé par le suffrage de plusieurs habiles artistes, il l'exposa dans son atelier à l'examen des amateurs. Un jour que plusieurs personnes étaient venues pour le voir, un étranger, après l'avoir examiné avec la plus grande attention, s'écria : *Jamais les anciens n'ont rien fait*

de plus beau. Pigalle qui écoutait, sans se faire connaître, les jugemens divers que l'on portait de son ouvrage, s'approcha de l'étranger, et lui dit : *Monsieur, avez-vous bien étudié les statues antiques ?* — *Eh ! monsieur,* lui répondit avec vivacité l'étranger, *avez vous bien étudié cette figure-là ?* Ce sentiment du beau, plus puissant dans l'ame de l'artiste que celui de son propre talent, méritait un éloge aussi pur et aussi flatteur.

Le tombeau du maréchal de Saxe est le plus grand ouvrage de Pigalle ; c'est aussi, à ce que nous pensons, la plus grande composition en sculpture qui existe. Il mérite que nous nous y arrêtions un moment. Cet examen donnera lieu à quelques observations que je soumettrai aux gens de goût, et au jugement des artistes éclairés, qui, supérieurs aux préjugés et aux routines d'école, savent chercher dans la nature et la raison les principes qui doivent diriger l'emploi du talent dans tous les arts.

Un tombeau chez les anciens n'était qu'un monument destiné à indiquer et à orner la sépulture d'un mort. Une urne qui renfermait ou était censée renfermer

sa cendre ; la figure symbolique d'un parent ou d'un ami qui pleurait sur ces restes chéris ; un génie qui tenait un flambeau renversé, ou quelque allégorie aussi simple : voilà les modèles des tombeaux antiques.

Les modernes qui ont composé des tombeaux sur des plans plus vastes et plus compliqués, en croyant étendre les bornes de l'art, en ont peut-être méconnu les vrais principes.

Nous avons vu le mausolée du maréchal de Saxe sur le lieu même pour lequel il a été destiné ; et il faut convenir que l'effet en est imposant. On admire, au premier coup-d'œil, et la grandeur de l'ouvrage et la hardiesse de l'artiste. Mais lorsqu'ensuite on se rend compte des idées que l'auteur a voulu rendre, et des impressions qu'on éprouve, on revient contre ce premier sentiment d'admiration, et l'on trouve dans son esprit et dans son goût une foule d'objections contre le plan et contre l'exécution de l'ouvrage. Voici les principales.

Les sujets qui conviennent à un art en particulier sont déterminés par les instrumens et les procédés propres à cet art, par

la nature des substances sur lesquelles il opère, et par l'objet qu'il se propose. En développant ces principes, on verra que ces vastes compositions, où l'action est compliquée et les personnages nombreux, sont peu favorables à la sculpture. En rapprochant trop les figures, on risque d'être confus; en les dispersant, on est décousu. Une action simple, claire, avec un petit nombre de figures, paraît donc plus convenable aux compositions de sculpture. Le peintre a, dans l'emploi des couleurs et dans le clair-obscur, un moyen d'unir les groupes et les objets, pour en faire un tout harmonieux: ce moyen manque au statuaire, quoiqu'il ait aussi son art de combiner les lumières et les ombres. Le monument de Pigalle nous a paru, à cet égard, manquer de liaison, d'ensemble et d'harmonie.

L'allégorie était familière aux anciens; elle tenait à leur religion et à leurs mœurs. Elle est presque toujours étrangère à notre religion et à nos mœurs; et cependant nos poëtes et nos artistes en abusent plus que les anciens. L'allégorie est un voile et non un masque; elle doit embellir les objets

et non les cacher. Il faut donc qu'elle soit claire, juste et intéressante. Ces trois conditions ne paraissent pas assez sensibles dans l'allégorie du mausolée.

1.° Je ne sais quel est le lieu de la scène : je vois Maurice, descendant des degrés, sans voir aucun édifice auquel ces degrés appartiennent. Au bas de l'escalier, la mort, ôtant le couvercle d'un sarcophage, appelle le héros, qui, malgré les efforts d'une femme qui désigne la France, descend de lui même pour aller se renfermer, armé de pied en cap, dans cet étroit cercueil. Ne croirait-on pas, en voyant cette action, que le maréchal est mort volontairement ? et assurément personne n'était moins détaché de la vie et plus disposé à lutter contre la mort.

2.° Un tombeau n'a pour objet que d'honorer la mémoire d'un mort : il paraît étrange de représenter comme vivant celui qu'on suppose mort : je ne crois pas qu'il y en ait d'exemple chez les anciens.

3.° Je vois au coin du mausolée une figure d'Hercule appuyée sur sa massue, avec l'attitude et l'expression de la douleur. On me dit qu'elle désigne la *force*; mais

qu'est-ce que la force fait-là ? On entend bien que la force abandonne un guerrier qui se meurt; mais on ne conçoit pas qu'elle s'afflige en le voyant mourir.

4.° Pigalle a représenté, suivant l'usage, la mort sous la forme d'un squelette; mais cet usage absurde n'a pu naître que dans ces tems d'ignorance et de superstition gothiques, où les arts naissans participaient encore de la barbarie générale. La fameuse *danse des morts*, attribuée à Holbein et répétée en cent endroits, représente ainsi la mort. Ce symbole choque évidemment l'esprit, la raison et le bon goût.

C'est une idée assurément bien plate et bien grossière que de représenter la divinité qui tue les hommes, par un squelette humain; c'est comme si l'on voulait figurer le mauvais génie de la peste en représentant un mourant couvert de bubons. Dans des tems plus éclairés, d'habiles artistes ont adopté par routine cette ineptie.

5.° Toutes les fois qu'on veut représenter un corps humain avec les mouvemens propres à l'organisation humaine, il faut lui donner les organes nécessaires pour exécuter ces mouvemens. Or, comment cet

assemblage d'os, privé de muscles, de ligamens et de nerfs, peut-il mouvoir ses mains et ses jambes, voler, manier une faux, etc.

6.° Mais le plus grand vice de ce symbole, c'est qu'il choque l'imagination et les sens, effet qu'on doit sur-tout éviter dans toutes les productions des arts. Il faut se souvenir que ce qui caractérise les *beaux-arts*, ce qui en fait à-la-fois la dignité et le charme, c'est de reproduire l'image et le sentiment du *beau*. Qu'y a-t-il de plus étranger à toute idée de beauté que la figure d'un squelette, excepté peut-être pour un anatomiste ?

Que les anciens connaissaient mieux le véritable esprit des arts ! Il faut avouer qu'un génie ailé renversant un flambeau allumé pour l'éteindre, qu'une fleur flétrie sur sa tige ou coupée par la faux, sont des symboles plus heureux pour désigner la mort, qu'un squelette décharné. Ces anciens, qui prenaient tant de soin pour déguiser à l'imagination ce que la nature a mis de terreur dans l'idée de la mort ; qui, dans leur langage comme dans leurs sculptures, représentaient souvent la mort sous

les mêmes traits que le sommeil, n'avaient garde de l'offrir aux yeux sous une forme aussi dégoûtante. Fénélon, qui avait dans son ame comme dans son goût le sentiment de l'antique et du beau, fait descendre Télémaque aux enfers, et lui offre, parmi les monstres qui en gardent l'entrée, *la mort aux yeux creux, au teint pâle et livide.*

Au reste tous les artistes modernes n'ont pas désigné la mort par un squelette. Dans le *triomphe de la Renommée,* par le Titien, la mort y est représentée sous la figure d'une femme étendue aux pieds de la Renommée, et ayant à côté d'elle une tête de mort. Ce n'est pas que je trouve l'idée du Titien heureuse; mais je l'aime encore mieux que le squelette ambulant.

7.° Pigalle, pour cacher sans doute une partie de cette figure hideuse, l'a enveloppée d'une draperie; mais ce moyen est gratuit et sans motif. Toute draperie doit être un vêtement ou un voile de décence, et on ne peut supposer au squelette de la mort ni pudeur, ni besoin de se vêtir.

Ce n'est point pour déprimer ni le mausolée, ni le statuaire, que j'ai insisté sur

ces observations critiques. Loin de moi cette idée de vouloir flétrir la gloire de l'artiste que nous estimons et que nous avons voulu honorer ; mais j'ai cru devoir exposer librement mes idées, et provoquer la discussion sur des principes que je regarde comme essentiels aux progrès du goût et des arts.

Je n'examinerai donc ici ni le reproche qu'on a fait à Pigalle d'avoir donné à son héros une figure trop courte, ce qui la rend en effet moins héroïque, ni d'avoir fait relever la pierre du sarcophage, ce qui embarrasse son passage ; effet gauche, mais nécessité par la nature et les moyens de l'art. Ces défauts et quelques autres sont bien rachetés par de grandes beautés. La figure d'Hercule, d'un style simple et grand, exprime admirablement une douleur noble et profonde. Il y a aussi une belle expression et un beau caractère dans la tête du maréchal. Je trouve à cette mort, qui me choque tant, une expression toute particulière : on me pardonnera de dire qu'elle paraît pleine de vie. Chaque partie d'ailleurs présente des détails de vérité, rendus avec finesse, et le tout m'a paru d'une exécu-

tion à-la-fois ferme et soignée. Enfin on ne peut nier que l'effet général n'en soit grand et attachant ; ce qui suppose un mérite qui ne sera jamais commun.

Après cette digression, je reviens à Pigalle, et je terminerai ce qui me reste à en dire par une anecdote assez curieuse, et par quelques observations sur le caractère du talent de cet artiste.

Le 15 juillet 1775, il se rendit à Strasbourg pour y placer le mausolée du maréchal de Saxe. Quelques travaux préliminaires demandant environ trois semaines avant qu'il pût procéder à cette opération, il profita de cet intervalle pour aller à Berlin, où il désirait depuis long-tems d'aller voir Frédéric et son *Mercure*. Arrivé à la porte de Berlin on lui demanda son nom : il répondit : *Pigalle, auteur du Mercure*. Le roi donnait à souper le même soir au grand-duc de Russie et à la princesse de Wirtemberg, destinée en mariage à ce prince. Pigalle fut introduit au soupé. Le roi avait défendu de laisser entrer personne dans la salle où l'on servait ; mais les portes en étaient ouvertes, et Pigalle resta à l'entrée comme une foule d'autres spectateurs.

Le roi l'ayant distingué comme étranger, ordonna qu'on le laissât entrer dans la salle, et demanda en même tems le nom de ce français. On lui répondit, d'après le signalement de la porte, que c'était M. Pigalle, *auteur du Mercure*. Sa majesté prussienne crut que c'était l'*auteur du Mercure de France ;* et comme elle ne connaissait peut-être cet ouvrage périodique que par le mot de Labruyère, sa curiosité n'alla pas plus loin.

Pigalle, qui avait fort bien démêlé la question du roi, sortit un peu mortifié de l'indifférence dédaigneuse qui avait suivi la réponse. Il serait parti sur-le-champ de Berlin, s'il n'avait pas voulu voir sa *Vénus* et son *Mercure*. Il se rendit le lendemain à Potsdam, où ces deux statues étaient placées. Après avoir examiné la première : *Je serais très fâché*, dit-il, *si je n'avais pas fait mieux depuis*. Il examina ces deux ouvrages comme s'il eût examiné ceux d'un autre, et en analysa les défauts et les beautés avec sa naïveté naturelle. M. de Grimaldi, qui le rencontra dans le jardin de Potsdam, lui proposa de le présenter au roi; mais il refusa cet honneur avec un

peu de dépit, et retourna le soir même à Berlin. Le roi ayant appris le lendemain la méprise qu'il avait faite, fit chercher Pigalle sur-le-champ; mais il était parti de grand matin pour Dresde.

Pigalle a toujours regretté de n'avoir pu modeler la figure de ce monarque. Il disait que les deux plus belles têtes qu'il eût vues en sa vie étaient celles de Louis XV et de Frédéric II; la première pour la noblesse des formes, la seconde pour la finesse spirituelle de la physionomie; et il ne pouvait retenir son indignation quand il rencontrait ces portraits du roi de Prusse, où on lui a donné, disait-il, *l'air d'un coupe-jarret.*

La statue de Voltaire est doublement repréhensible, et par la nudité, aussi déraisonnable que hideuse, dans laquelle il a représenté ce grand homme, et par le choix du modèle, en qui une maigreur extrême et un affaiblissement général de toutes les parties ajoutent gratuitement à la difformité naturelle de la vieillesse. Il aima mieux faire une anatomie savante qu'une belle statue. Il s'autorisait, dit-on, de la prétendue statue de Sénèque dans le bain; statue qui, suivant toutes les probabilités,

ne représente pas Sénèque, mais un esclave, comme l'a très-bien observé Winkelmann. Je ne crois pas qu'il existe aucune statue antique de vieillard nud. Le Laocoon ne peut pas être regardé comme un vieillard : tout annonce, dans cette figure, la vigueur de l'âge.

Pigalle avait plus de talent que d'esprit, plus de justesse que d'étendue dans les idées : il avait plus le sentiment du vrai que celui du beau. Il paraissait, dans les derniers tems de sa vie, avoir perdu jusqu'aux traces de ce beau idéal, si bien connu des anciens, qui nous en ont laissé des définitions si nettes dans quelques ouvrages, et des modèles si admirables dans quelques statues; de ce beau idéal, que Raphaël, le Corrège, le Guide, Poussin, recherchèrent avec tant de soin, et qu'ils ont rencontré si souvent; mais que plusieurs artistes plus modernes semblent traiter de chimère, opinion qu'ils justifient par leurs ouvrages.

Pigalle croyait qu'il n'y avait pas de vraie beauté dont on ne pût trouver des modèles dans la nature qui s'offrait à nous; que c'était bien assez pour l'artiste de les observer et de les rendre; et qu'en préten-

dant embellir la vérité, on finissait par n'être ni beau ni vrai. Cette question serait très-intéressante à discuter, et aurait peut-être besoin de l'être, mais ce n'en est pas ici le lieu.

Nous nous contenterons d'observer que si le principe de Pigalle et des autres *naturalistes* était vrai, nous n'aurions ni l'*Apollon* du Belvédère, ni l'*Antinoüs*, ni les anges de Raphaël, ni les belles femmes du Corrège et du Guide, ni les enfans du Dominiquin et de François Flamand, etc. etc. Nos ouvrages modernes, où les dieux et les héros ne nous présentent que des traits et des formes que nous rencontrons dans les rues, quelque mérite d'exécution qu'ils aient d'ailleurs, pourraient-ils nous dédommager de cette perte?

Mais si Pigalle ne chercha ni à agrandir ni à embellir la nature, il sut l'observer, la sentir et la rendre. Si son goût de dessin manqua un peu de grandeur et de liberté, il était pur et sage; son exécution était soignée sans recherche; il fut toujours simple et vrai, et, ce qui est un mérite très-précieux et très-rare, il ne fut jamais maniéré. La manière est un grand défaut en

peinture ; mais c'en est un, à ce qu'il nous semble, insupportable en sculpture. Enfin, si on ne peut pas placer Pigalle au rang des hommes de génie, on ne peut lui refuser une place avec le petit nombre des artistes qui ont maintenu les bons principes de son art et honoré l'école française.

S.

Nous joindrons ici l'extrait d'une lettre, adressée dans le tems à l'auteur de l'*Eloge* qu'on vient de lire.

Paris, 24 septembre 1786.

C'est avec le plus grand plaisir que j'ai lu dans le journal de Paris le tribut que vous payez à la mémoire de M. Pigalle. Depuis long-tems je me faisais une douce jouissance de rendre publics quelques traits de sa vie.

Sans être lié avec M. Pigalle, j'ai été plus d'une fois à portée d'apprécier ses sentimens. Au sein de l'aisance que lui avaient procurée ses longs et pénibles travaux, il se ressouvenait qu'il avait été malheureux en Italie. Il ne parlait jamais qu'avec une espèce d'enthousiasme de la reconnaissance qu'il devait à M. Coustou fils ; il disait sou-

vent *que M. Le Moyne avait fait un sculpteur; mais que M. Coustou avait fait Pigalle.*

Ce grand artiste ne voyait jamais un malheureux sans ressentir dans tout le corps un certain frémissement; il lui est arrivé plusieurs fois de vider sa bourse dans le sein de ces victimes infortunées qu'oppriment le malheur et l'indigence.

Pendant son séjour à Lyon, M. Pigalle avait épargné quelqu'argent pour faire le voyage de Paris. Un jour qu'il se promenait dans la campagne, il aperçut un homme qui tantôt marchait avec précipitation; tantôt l'air morne et abattu, les yeux noyés de larmes et collés sur la terre, restait immobile en poussant de longs et fréquens soupirs. M. Pigalle attendri court à cet homme et lui demande s'il n'y avait pas moyen d'adoucir ses peines. — *Ah! monsieur,* répond cet infortuné, *je suis perdu; si je ne paie aujourd'hui dix louis que je dois, on me traîne au fond d'un cachot.* — *Mon ami,* s'écrie Pigalle, *viens avec moi, viens, j'ai douze louis dans ma malle, ils sont à toi; mène-moi chez ton créancier, je veux le payer moi-même.*

M. Pigalle paya la somme et fit avec la famille de cet infortuné, *un souper,* disait-il, *fort gai.*

J'ai l'honneur d'être, etc.

Signé Joly de Saint-Just.

FRAGMENS DE MORALE.

Extrait d'une lettre écrite par un émigré rentré, à son fils, sur ses opinions et sa conduite politique.

Vous paraissez étonné, mon cher fils, de ce qu'ayant été fidèlement attaché à notre ancienne monarchie, à nos anciennes lois, je veuille vous attacher au gouvernement qui les remplace; et de ce qu'ayant déploré la proscription du culte public et l'oubli des idées religieuses, je résiste aujourd'hui à la proscription des idées philosophiques. Je hais les superstitions politiques comme les superstitions religieuses.

La révolution n'a point commencé, je vous l'ai dit, par une de ces impulsions véhémentes qui annoncent un grand incendie : la faiblesse et les abus de l'ancien gouvernement, l'inexpérience et les mauvaises mœurs de ses réformateurs, voilà l'origine du mal. Si parmi ceux qu'on attaquait, il y avait eu des hommes forts, et

parmi les assaillans, des hommes sages, rien de ce ce que vous avez vu ne serait arrivé. Je n'ai point balancé sur le parti que je devais prendre, c'était de m'opposer, non pas à des réformes, mais à une révolution. Tant que la monarchie subsistait, je lui devais fidélité; mais lorsqu'après une longue anarchie, la nation se repose sous un gouvernement nouveau, j'obéis de même à ce gouvernement. Je reconnais comme gouvernement national, quelle que soit sa forme, celui qui est adopté par la nation; je le chéris tant qu'il me protège, et si j'en étais maltraité je craindrais encore de le voir renversé, et d'exposer mon pays à de nouveaux déchiremens pour satisfaire mon ressentiment. Mais si ma raison, mon intérêt, d'accord avec mon devoir, me défendent de concourir à renverser le gouvernement établi, les mêmes motifs m'obligent de le soutenir; et puisque je suis à la fin de ma carrière, c'est à vous, mon fils, qui commencez la vôtre, à acquitter mes obligations et les vôtres. Voilà comment s'expliquent mon repos, et l'activité que je vous recommande; c'est par le même principe de ma fidélité à l'ancienne monarchie,

que je m'engage aujourd'hui volontairement envers le gouvernement qui lui succède.

Vous vous rappelez probablement les objections que me faisait sur cela M. N. et mes réponses. Pourquoi donc, me disait-il, n'avez-vous pas reconnu le comité de salut public, la convention, le directoire ? — Parce que je ne reconnais de gouvernement auquel je veuille obéir, que là où il y a une autorité protectrice. Tous les hommes investis du pouvoir à cette époque, me traitaient en ennemi, et la partie saine de la nation en esclave; je ne voulais être ni leur complice ni leur sujet. Mais du moment que je redeviens citoyen de mon pays, c'est pour obéir à ses lois, c'est pour les défendre, quand même elles n'auraient pas toutes mon assentiment. — Il s'en faut bien que j'approuvasse toutes les ordonnances de nos rois et toutes les opérations de leurs ministres, mais je n'en étais pas moins sujet fidèle : nous serions dans un état de guerre continuel, si chaque membre des sociétés politiques était constamment en révolte contre tout système de gouvernement qu'il jugerait défectueux. C'est là, mon fils, ce

qui caractérise l'esprit de faction, très-différent de la noble indépendance d'un bon citoyen, dont je desire que vous ne vous départiez jamais. Il y a de la lâcheté à flatter les passions de ceux qui gouvernent; chacun est libre de leur accorder ou de leur refuser son estime; on leur doit la vérité avant l'obéissance : mais la résistance au pouvoir suprême est rarement légitime et toujours dangereuse. Appliquez ces réflexions au gouvernement sous lequel nous vivons, voyez le bien qu'il a fait, les maux qu'il a réparés; consultez votre conscience, elle vous parlera comme moi.

La religion n'est pas seulement une affaire de conscience. Quand on ne voudrait ne la considérer que comme une institution politique, ceux qui adoptent cette opinion, la moins consolante de toutes, seraient encore obligés de la respecter comme une belle et salutaire conception. Quoi de plus précieux en effet que d'avoir pour la morale des règles fixes, pour la vertu des récompenses, et dans l'infortune des espérances que la méchanceté des hommes ne puisse détruire ! Un culte public est donc pour une nation un besoin de première

nécessité, et quand il est établi depuis des siècles, l'outrager, le proscrire, insulter à la croyance du peuple, renverser ses autels, traîner ses prêtres au supplice, ou les condamner à l'exil, c'est ce qu'on peut appeler la férocité de la dépravation : ce délire sacrilège est le plus grand crime de la révolution, et vous voyez ce qui en est résulté, ce qu'avaient produit dix ans de licence et de cynisme ; le rétablissement du culte est donc, pour tous les honnêtes gens, un des plus beaux titres de gloire du premier Consul.

Mais, mon fils, rien n'est plus nécessaire que l'alliance de la philosophie avec la religion ; car en respectant, en protégeant les ministres des autels, en rendant hommage à la noble résignation avec laquelle ils viennent de supporter l'exil et la misère, il ne faut pas oublier ce que dans d'autres tems, l'empire, les prétentions du sacerdoce ont produit de malheurs : la superstition, le fanatisme sont aussi redoutables que le jacobinisme ; et sans les lumières, sans les écarts même de la philosophie, nous aurions vu allumer en France, les bûchers de l'inquisition : je n'aime donc

point ces zélateurs hypocrites, qui sous le prétexte d'attaquer toutes les innovations qui nous ont bouleversés, déclarent aujourd'hui la guerre aux plus grands talens dont le dernier siècle s'honore. On voit dans ces nouveaux missionnaires une arrière-pensée qui me les rend odieux. Aux factions succèdent les partis, et le parti religieux se présente à eux comme un vaste champ d'intrigues et de spéculations dont il faut écarter leurs ennemis et leurs rivaux; ainsi des hommes qui ne croient pas en Dieu, prêchent l'évangile et en feraient, s'ils le pouvaient, un instrument de terreur et d'oppression. Ces gens là, mon fils, n'ont ni les vertus ni le langage qui conviennent à la pureté de la religion et à la prospérité de l'ordre social. La cause de Dieu, qui est celle du genre humain, n'a nul besoin de tels défenseurs, et les plus grands ennemis de la saine morale sont ceux qui voudraient étouffer jusqu'au germe de la liberté. Ne soyez donc pas étonné qu'en désapprouvant ceux de nos grands écrivains qui se sont permis quelque incursion contre la religion, je leur sache gré de nous avoir fourni des armes contre la su-

perstition et le fanatisme politique et religieux. Il y a dans ces deux genres des absurdités épidémiques qui s'emparent subitement d'une génération toute entière ; il est bon qu'il y ait constamment en opposition un dépôt de faits et de principes, d'erreurs même, qui balancent les erreurs dominantes, et c'est à quoi la philosophie est merveilleusement propre ; elle se trompe, elle exagère, elle a aussi ses écarts, mais elle lutte constamment contre les idées étroites et les maximes tyranniques. Au reste je termine, mon cher fils, par une réflexion qui, je crois, n'est pas contestable ; c'est que ce qu'il y a de plus désirable dans les troubles civils, c'est d'en voir la fin.

M.

DE L'AVARICE.

Tout homme à qui la littérature n'est pas étrangère, connaît et a lu les charmantes lettres de milady Montagu, ambassadrice à Constantinople. M. Worthley Montagu, son mari, était un homme d'esprit, qui ne

manquait ni de talens, ni de lumières. Né avec de la fortune, il l'augmenta par une économie sévère, qui dégénéra par degrés en une avarice réfléchie.

M. Montagu avait acquis des terres immenses; sa manie était de les faire passer dans leur intégrité à ses descendans.

Il avait un fils unique, destiné à être plus bizarre encore que son père, et qui, dans sa première jeunesse, ayant quitté l'école où il était pour se faire ramoneur de cheminée, renonça, dans l'âge mûr, à sa patrie pour aller se faire mahométan. Ce fils, qui dépensait d'autant plus que son père ne lui donnait rien, contracta en peu de tems pour plus de cent mille livres sterlings de dettes. M. Montagu, voyant par cette disposition de son fils avorter toutes ses espérances, le déshérita, quoiqu'il l'aimât beaucoup.

Son avarice était réduite en système politique. La vue de conserver aux terres leur plus grande valeur le détermina toujours dans la part qu'il prit aux affaires publiques et dans les partis qu'il adopta à la chambre des communes dont il était membre.

Il défendit, par exemple, avec beaucoup de chaleur l'établissement de la milice nationale, parce qu'il la regardait comme une force permanente, destinée à défendre ses possessions contre des invasions étrangères.

Son testament est à cet égard un chef-d'œuvre de raffinement. En déshéritant son fils, il laissa tous ses biens à la comtesse de Bute, sa fille, mais en les substituant à son fils puîné. Le but de cette disposition était d'obliger lord et lady Bute à faire des épargnes sur leurs revenus, et par conséquent à améliorer son héritage, afin d'être en état de laisser à leur fils aîné une fortune proportionnée à celle du cadet.

Il avait une mine de charbon qui rapportait, année commune, huit mille guinées; il la légua de même à lady Bute, à la condition qu'elle en emploierait le produit à acheter des terres dont elle n'aurait que l'usufruit, et qui passeront aussi à son fils puîné. Comme cette disposition paraissait avoir quelque chose de contraire à la loi d'Angleterre, elle fut discutée à la chambre haute et confirmée par un jugement. M. Montagu avait prévu l'objection qu'on

pouvait faire à cette disposition, et avait découvert la seule combinaison qui pouvait rendre la disposition valable et légale.

On remarqua qu'il n'avait jamais regardé en face celui des fils de milord Bute qu'il désignait pour son héritier.

Que de réflexions ne font pas naître ces combinaisons raffinées d'une passion extravagante ! Par exemple, cette excessive inquiétude sur ce que deviendraient ses possessions, long-tems même après que sa mémoire serait oubliée, n'explique-t-elle pas assez bien l'amour de la gloire, sentiment bien plus raisonnable encore, car c'est un bien très-désirable que d'être estimé des hommes, et les jouissances de l'imagination sont des jouissances aussi réelles, aussi physiques que celles des sens. N'est-il pas aussi naturel de s'occuper avec plaisir de l'opinion des hommes qui viendront après nous, que de celle de nos contemporains qui vivent loin de nous ?

Les moralistes qui ont voulu réduire tous les mobiles de nos actions à quelque motif d'utilité réelle et prochaine, n'ont rien entendu au cœur humain. Ce n'est pas ici le lieu d'approfondir cette question si souvent

débattue ; nous nous bornerons au seul phénomène de l'avarice. On a aimé d'abord l'argent comme un moyen de se procurer les différentes commodités de la vie; on finit par aimer l'argent pour lui-même, et par se priver, afin de le conserver, de ces mêmes jouissances qui peuvent seules le rendre desirable. On n'a pu de même aimer la chasse que pour se nourrir du gibier qu'on tuait; on a fini par aimer la chasse, sans se soucier du gibier.

L'avarice semble n'avoir son principe dans aucun sentiment naturel à l'homme non civilisé; c'est, comme beaucoup d'autres passions, le produit de la société. Elle suppose en général une inquiétude exagérée sur l'avenir; le sauvage ne connaît que les jouissances présentes. Il vend son hamac pour une bouteille d'eau-de-vie, sans s'embarrasser de ce qui lui arrivera le lendemain.

L'Angleterre me fournira encore quelques traits d'avarice assez curieux. Le comte de Bath mourant fit venir le général Pulteney son frère, qui était aussi avare que lui, lui remit les clefs de son bureau et de son coffre-fort, et lui indiqua toutes les

richesses qu'il y trouverait. Le général lui dit : Ne pourriez-vous pas remettre vos clefs et vos affaires à un autre ? J'ai soixante-dix-huit ans, je suis infirme, je n'ai plus besoin de vos richesses. — *Je suis encore plus vieux et plus infirme,* lui répondit milord Bath ; *je meurs, et j'ai encore moins besoin de richesses que vous.*

Cette passion est extrêmement variée dans ses causes et dans ses effets ; il y a beaucoup d'avares en qui c'est plutôt une manie qu'une passion ; ils amassent des écus comme d'autres recueillent des coquilles ou des médailles. Le hasard ou la fantaisie a commencé la collection ; on s'y attache à mesure qu'elle grossit, et l'on finit par en faire l'intérêt de sa vie.

L'avarice, dit Duclos, *est la plus vile, mais non la plus malheureuse des passions.* J'ai trouvé quelques personnes du même avis ; mais cet avis est contraire à l'opinion commune dans tous les tems et dans tous les pays. Le mot latin *miser* (misérable) désignait un avare chez les romains. Les anglais lui ont conservé le même nom, et les italiens l'appellent également *misero.*

Il manque beaucoup de choses à l'indigent, dit Sénèque, *tout manque à l'avare*. Inutile aux autres, à charge à lui-même, pour être bon à quelque chose, il ne lui reste qu'à mourir.

L'avare, dit Charron, est plus malheureux que le pauvre, comme un mari jaloux est plus malheureux qu'un c....

Quevedo disait que l'avare est un homme qui sait où il y a un trésor caché.

Il se peut que l'avare, comme le dévot, jouisse de ses privations; mais ce n'en est pas moins un mal que de manquer de feu en hiver, et de bouillon quand on est malade. L'avare aimerait mieux sans doute être bien logé, bien vêtu et bien nourri, si cela ne lui coûtait pas davantage.

Qu'est-ce que c'est en effet que l'avarice? une pauvreté volontaire accompagnée de travail, d'inquiétude et de mépris.

Toute passion où la crainte domine, ne peut être que malheureuse et vile. L'avarice est également odieuse, parce qu'elle exclut toutes les affections naturelles et sociales.

Voulez-vous juger tout d'un coup dans quelle classe des vices il faut placer l'ava-

rice? C'est le seul qui soit incompatible avec la grandeur, la bienfaisance, la générosité, l'humanité, la confiance et la franchise; avec l'amour et l'amitié véritable; avec la tendresse paternelle et l'amour filial. Quelle vertu reste-t-il donc à l'avare? Quel bonheur peut-il y avoir pour l'homme incapable d'aucune vertu ?

On a dit qu'il y avait d'illustres scélérats, mais qu'il n'y avait pas d'illustres avares. Cette opinion de madame de Lambert est bien contredite par l'exemple du célèbre duc de Marlborough. Cet homme avide de gloire, était encore plus avide de richesses ; et pour satisfaire ce honteux besoin, il n'y avait pour lui aucun moyen de honteux. Un homme qui désirait obtenir une place lucrative, alla le prier de la demander pour lui. *Si je l'obtiens*, dit-il, *j'ai mille guinées dont milord pourra disposer comme il voudra, et je lui donne ma parole de n'en parler à personne.* — *Donne m'en deux mille*, répondit le duc, *et va le dire, si tu veux, à tout le monde.*

La veille de la bataille d'Hochstet, le prince Eugène alla dans la tente de Marlborough pour conférer avec lui sur le plan

de la bataille. A peine le prince fut-il sorti, que Marlborough fit venir son valet-de-chambre et le traita avec la plus grande dureté, parce qu'il avait allumé six bougies dans la tente, quand il y en aurait eu assez de deux.

L'avarice de Marlboroug était passée en proverbe. Lord Péterborough, le plus brave et le plus généreux des hommes, rencontra un jour un pauvre qui lui demanda l'aumône en l'appelant *milord Marlborough*. — *Moi, Marlborough !* s'écria-t-il; *pour te prouver que je ne le suis pas, voilà ce que je te donne.* Le mendiant fut bien étonné de recevoir une guinée pour s'être trompé de nom.

J'ajouterai ici une autre singularité. J'ai connu, dans ma jeunesse un homme en qui l'avarice était unie à toutes les vertus sociales et domestiques. Il était bon maître, bon mari, bon père, même bon ami. Revêtu d'une charge de magistrature, c'était un juge aussi intègre qu'éclairé. Parcimonieux à l'excès pour tous ses besoins personnels, il voulait que sa femme fût mise comme toutes celles de son état, et il n'épargnait rien de ce qui était nécessaire pour l'édu-

cation d'un fils et d'une fille qu'il avait ; mais il calculait ce nécessaire aussi juste qu'il lui était possible. Depuis 30 ans, il n'avait pas voulu augmenter les baux de ses terres, quoique la valeur des terres eût presque doublé depuis cette époque ; mais il exigeait de ses fermiers qu'ils le payassent à jour fixe, sous peine d'être évincés à la fin de leur bail.

Il prêtait souvent de l'argent, lorsqu'il voyait toute sûreté pour le remboursement; mais jamais il n'aurait voulu recevoir plus de quatre pour cent d'intérêt, quoique l'intérêt légal fût à cinq. *C'est assez*, disait-il, *lorsqu'on ne compromet pas son capital; mes terres ne me rapportent pas tant.*

Un de ses confrères qu'il aimait, et dont il déplorait la mauvaise conduite dans l'emploi de sa fortune, eut un besoin urgent de 6000 livres pour satisfaire à un engagement d'honneur. Il s'adressa à son ami, en lui exposant sa détresse : *Avec la facilité et le désordre que je vous connais*, répondit mon avare, *je ne puis en conscience vous prêter une somme que vous n'êtes pas sûr de pouvoi*[illegible] *rendre, et que je*

réserve pour la dot de ma fille. Eh bien ! répliqua l'ami, j'ai sur moi le collier de diamants de ma femme ; elle m'a permis de le mettre en gage, mais l'usurier à qui je l'ai proposé ne veut me prêter les 6000 liv. qu'à un et demi pour cent par mois. *En ce cas*, dit l'avare, *donnez-moi le collier, je vous prêterai les 6000 liv. sans intérêt. Comme je ne cours aucun risque pour le remboursement, et que cette somme devait rester dans mon coffre, il n'est pas juste que je retire un bénéfice d'un service que je rends à mon ami, et qui ne me coûte rien.*

J'ai rencontré autrefois un M. de St.V**, financier très-riche, très-fastueux et très-avare. Il avait des habits brodés et des bagues à chaque doigt, et il brûlait de la chandelle chez lui. Chaque année il donnait un repas splendide à ses connaissances, et le reste de l'année il n'avait pas un pot-au-feu. Il s'était imposé la loi de ne dépenser que la moitié de son revenu ; mais une fantaisie de libertinage lui faisait quelquefois excéder la somme qu'il s'était fixée pour son mois; alors il transformait son coffre fort en juif, et y déposait un diamant, une boëte d'or, en

nantissement de la somme qu'il y prenait, qu'il s'empruntait à lui-même à dix pour cent, et qu'il replaçait fidèlement à l'échéance, avec l'intérêt.

Le comte de Plélo, jeune homme fort aimable et de beaucoup d'esprit, avait perdu une somme considérable au jeu, et se trouvait dans l'impossibilité d'acquitter cette dette d'honneur. Il alla trouver un oncle qui l'aimait beaucoup, mais qui était fort avare, et qui fut si touché du désespoir que lui exprimait son neveu, que malgré son avarice, il lui prêta la somme dont il avait besoin. Au bout de quelques mois, le comte de Plélo vint proposer à son oncle un arrangement pour s'acquitter avec lui. Celui-ci entra dans une grande colère, et lui dit : *Malheureux, pourquoi viens-tu me rappeler la sottise que j'ai faite? je l'avais oubliée. Si tu m'en reparles encore, je ne te reverrai de ma vie.* Voilà assurément un trait d'avarice d'un caractère tout particulier.

Que conclure de ces observations en apparence contradictoires? C'est qu'il n'y a rien de si souple que le cœur humain, et qu'il n'y a point d'affections si diverses,

qu'elles ne puissent s'y former et y vivre en bonne intelligence. S.

NECROLOGIE.

Jacques Godard, député de Paris à l'Assemblée nationale, est mort à Paris d'une fièvre maligne, le 4 novembre 1791, *dans sa vingt-neuvième année. Il était fils d'un maître des comptes de Dijon. La patrie a fait, par la mort de ce malheureux jeune homme, une perte que peuvent seuls apprécier ceux qui l'ont bien connu. Une femme avec qui il était fort lié, écrivit la lettre suivante :*

L'auriez - vous cru, mon ami, que cet aimable jeune homme, que vous n'avez eu besoin de voir qu'une fois pour l'aimer, l'auriez - vous cru, quand tout-à-l'heure vous me félicitiez de son amitié, que peu de jours après j'aurais à pleurer sa mort ? Vous l'aimiez, me disiez-vous, sur la confiance que vous donnait mon attachement pour lui ; non, vous l'aimiez déjà pour lui-même ; vous l'aimiez pour cette aimable physionomie, emblême fidèle de toute sa bonté, de toute sa candeur et de toutes ses

vertus. Peu d'hommes avaient été mieux traités de la nature. Son ame jeune et ardente ne le portait qu'au bien, ne s'échauffait que des sentimens qui pouvaient l'élever et l'anoblir. Elle était étrangère à toutes ces petites passions qui dégradent les vertus et qui souvent les anéantissent. Jamais je n'y ai surpris un mouvement qui ne pût être avoué par la bonté et la justice. Hélas! les regrets si touchans et si universels qu'on donne à sa mort sont bien légitimes; et quoiqu'enlevé, à 28 ans, à la patrie, qu'il brûlait de servir, la reconnaissance a quelque part à nos douleurs, et ce n'est pas seulement nos espérances que nous avons à pleurer.

Voué aux fonctions du barreau, où il s'est distingué dès l'entrée de sa carrière, il y porta une raison saine, un esprit plein de netteté et de justesse, et un goût très-pur. Il avait une méthode naturelle dans l'esprit, qui lui faisait mettre tout à sa place. Les faits, les réflexions, tout était si bien classé qu'un esprit un peu exercé devançait sans peine ses résultats. Un style toujours naturel, élégant et noble, ornait cette raison si sage et si éclairée. La cause qui

commença à répandre quelque éclat sur son talent fut celle de plusieurs infortunés, accusés de l'assassinat d'un hermite en Bourgogne, et condamnés comme coupables au parlement de Dijon. Dès que leur innocence lui a été démontrée, il part pour Dijon qui était le lieu de sa naissance; il va plaider, avec la confiance de la vertu et l'espoir de la réveiller, devant ces mêmes juges à qui il fallait faire reconnaître une grande erreur qui déjà avait coûté la vie à deux innocens. Sa douce et sage éloquence porte jusqu'à l'évidence les preuves de cette déplorable erreur, et les attache sur - tout à la gloire de la réparer. Tous le remercient de les avoir jugés dignes de la reconnaître; tous veulent l'expier autant qu'il est en eux. L'avocat, les juges, les proscrits, tous s'unissent l'un à l'autre par les liens de la reconnaissance et de l'humanité. Combien je le vis heureux à son retour, lorsqu'il me présenta cette famille qu'il couvrit de ses bienfaits après l'avoir arrachée à l'ignominie! Ce bonheur, qui pouvait suffire à la consolation d'une vie entière, il l'avait obtenu à vingt-quatre ans.

Il n'a point plaidé de cause que sa cons-

cience n'eût adoptée d'avance. Son talent n'était qu'au service de la vérité : elle seule le fécondait et l'échauffait. Dans cette époque de notre révolution, il a refusé de défendre une cause brillante, qui pouvait servir sa réputation autant que sa fortune, par ce respect qu'il avait pour la morale et pour l'opinion des gens de bien.

Avec quelle ardeur n'a-t-il point embrassé les espérances de notre régénération politique ? Ses facultés, dès ce moment, s'attachèrent tout entières aux moyens de concourir, autant qu'il était en lui [1], à ce grand objet : l'estime qu'il inspire fait oublier sa jeunesse dont il n'avait que la sainte et pure chaleur. Toujours guidé par

[1] L'auteur de cette lettre ne conserva pas longtems les premières espérances qu'elle avait conçues : voici ce qu'à une époque plus reculée de la révolution, elle écrivait à un ami : « Combien de fois, dans « le cours sanglant d'une époque que j'avais d'a- « bord appelée de tous mes vœux, parce que j'en atten- « dais tous les biens, consternée d'horreur et d'épou- « vante de l'horrible contagion de la férocité, je me « transportais en imagination aux bornes du monde, « pour y aller chercher des êtres que je pusse regarder « comme mes semblables; car je n'en trouvais plus « dans ma terre natale, si malheureuse et si dégradée. »

l'amour de la liberté, jamais l'ardeur de ce sentiment si vrai ne l'égare un moment. Sa conscience et sa raison lui montrent les biens possibles de la révolution, mais le défendent de tout entraînement vers les idées chimériques qui peuvent nous en enlever les bienfaits. Dans cette grande lutte en faveur de la liberté, tout entier au parti des vainqueurs, il n'a point à se défendre d'une haine peu généreuse contre les vaincus. Son cœur, dans son amour, embrasse tous ses concitoyens, et voudrait tous les unir des mêmes liens. L'image de cette liberté qu'il adore n'est associée, dans son ame, qu'à toutes les vertus qui anoblissent l'homme. Par-tout il combat avec courage, avec la chaleur que donnent l'amour du bien et l'ardeur de le propager, tous les principes destructifs de l'ordre, du respect de la loi et de l'amour de l'humanité. Presque toujours il persuade, parce que lui-même est persuadé. Cette voix si digne de servir d'organe à la vérité, cette figure qui en offre la touchante empreinte, ce charme réuni de la jeunesse et des talens, entraînaient tous les cœurs à la suite de sa raison.

La Commune de Paris le chargea de rédiger l'exposé de ses travaux; je vous engage à le lire. Quel beau spectacle il montre à nos regards, au milieu de ces scènes de désolations que présentent les premiers momens de l'insurrection d'un grand peuple ! J'aime à voir ces trois cents hommes réunis, animés d'un même esprit et des mêmes principes, qui se saisissent de la seule autorité que leurs concitoyens veulent bien reconnaître encore, et dont toutes les facultés semblent se multiplier par la nécessité de surveiller à chaque instant la subsistance et la sûreté d'un peuple immense. La vertu qui n'est, je crois, *que la bonté agissante*, la vertu ne m'a paru nulle part si digne de nos hommages. Je voudrais pouvoir vous faire lire tous ces discours publics, que l'ami que je pleure a prononcés en différentes occasions, surtout dans sa mission au département du Lot, où le roi l'avait envoyé pour arrêter les violences du peuple, qu'on excitait à brûler les châteaux. Quelle aimable et pure raison, quel touchant et pénétrant langage ! Fénélon lui-même ne l'eût point désavoué. Comme ce digne apôtre

de la morale, il ne voulut d'autres armes que celles de la raison et de la persuasion; et comme lui, il eut le bonheur de leur devoir tous ses succès. Vous parlerai-je de ses espérances au moment qu'il fut appelé au rang de nos législateurs? Infortuné jeune homme! l'ardeur de servir ta patrie, l'espérance d'y voir asseoir notre liberté sur le respect de la loi, t'embrasait tout entier; la gloire, la gloire même était oubliée; le bien public, le bonheur de tes concitoyens absorbaient tous tes vœux. Hélas! c'est ce dévouement si noble qui t'a précipité dans la tombe. Tu n'as mis aucune modération à un sentiment, dont l'excès même était une vertu. Tu as épuisé la nature par le travail, quand la nature, déjà défaillante, te demandait du repos; et quand tu l'as vue manquer à tes projets, à tes espérances, à tes affections, tu as gémi un moment dans le sein de l'amitié d'en avoir épuisé toutes les ressources; mais bientôt ton ame, aussi courageuse qu'elle était douce, se soumet à la destinée, et laisse les larmes à tes amis désolés. Gloire, talens, jeunesse, confiance, amitié, est-il vrai que la terre ait tout englouti? A.

LETTRE

*De la même, à madame ***.*

Vous souvenez-vous, madame, de notre aimable gouverneur de Saint-Cloud? souvent nous allions le visiter ensemble : nous étions jeunes; cependant nous trouvions, dans la conversation de cet homme, alors âgé de soixante-quinze ans, un intérêt qui nous faisait dire que l'amabilité était de tous les âges. Sa politesse était simple et noble, son esprit sage et doux; son ame avait conservé une vigueur et une énergie qui nous étonnait, lorque nous considérions ce corps si frêle et si délicat. Amant de la nature, nous le trouvions, presque toujours, sur une chaise longue, devant un de ses plus rians tableaux, devant ce riche coteau de Saint-Cloud baigné par la Seine. Ses yeux, nous disait-il souvent, ne pouvaient se rassassier de ces beautés.

Soumis aux lois de cette nature, il paraissait recevoir, avec un calme philosophique, les maux comme les biens, qu'elle a versés sur la race humaine. Il souffrait,

sans se plaindre, les maux inévitables; il voulait seulement souffrir seul, et ne se donnait à la société que lorsqu'il pouvait y inspirer un intérêt qui ne fût que doux à éprouver. Des lectures intéressantes, beaucoup de repos, un peu de promenade quand il se portait bien; la conversation de quelques amis, la visite journalière de son fils adoptif, M. de F**, qui, jusqu'à ses derniers momens, a soigné sa vieillesse avec une surveillance aussi tendre que constante; c'était-là l'emploi de sa vie.

Lorsqu'après quelques violentes attaques de goutte, il paraissait au milieu de notre société réunie, l'intérêt plus encore que le respect allait au-devant de lui. Il ne nous parlait point des maux qu'il avait soufferts; il ne disait point de mal de la vie; il ne se plaignait point des hommes, et ne les trouvait pas plus méchans que par le passé. Son esprit juste avait jeté un regard ferme sur la vie et sur l'espèce humaine, avait apprécié l'un et l'autre, et s'était prémuni contre l'humeur que donnent si souvent l'ignorance et ses mécomptes. Sa philosophie était en lui; c'était dans son ame qu'il l'avait puisée. Sa vie offrait le tableau d'un homme qui sait

se soumettre aux circonstances ; qui s'offre bien à la fortune, mais qui veut sur-tout n'en point dépendre, et qui aime mieux renoncer à ses promesses qu'au sentiment d'une juste fierté.

Placé de bonne heure au service, il l'avait quitté après quelques années, par le dégoût d'une injustice qu'il avait essuyée.

Dès son enfance, il avait montré un caractère fortement prononcé. Attaché invinciblement à ses volontés, vous devez vous rappeler qu'un jour il nous conta un trait d'opiniâtreté de cet âge, qui dût annoncer qu'il ferait toujours ce qu'il voudrait, et qu'il ne ferait que ce qu'il voudrait. On voulait, nous dit-il, qu'il apprît le latin, comme l'apprennent tous les enfans, et le latin l'ennuyait si fort qu'il prit la résolution la plus ferme de ne point l'apprendre. Les moyens de persuasion et d'émulation n'ayant pu le vaincre, on en vint aux moyens de rigueur. Mais il calcula qu'une douleur passagère était plus tolérable qu'un ennui éternel, et il ne cessa de répéter, sous les coups de verges : *je ne l'apprendrai pas, je ne l'apprendrai pas ;* et je ne l'ai point appris, nous dit-il, avec une

gaieté qui tenait encore de la joie d'une victoire. Cette victoire lui avait sans doute persuadé que l'homme qui a une volonté ferme et un grand courage pour supporter la douleur, peut presque tout ce qu'il veut.

L'histoire de sa mort que je viens d'apprendre, a rapproché ce trait de ma mémoire. Dans les deux époques de la vie où les organes ont moins de force, il a montré la même vigueur d'ame. Dans son enfance, il s'est montré plus fort que la douleur, et dans sa vieillesse la plus avancée, il a pu commander à la destinée.

Il y a quelques jours que je me trouvai à souper avec M. de F**, que je n'avais pas rencontré depuis plus de dix ans; je m'empressai de lui demander des nouvelles de notre bon gouverneur: je l'ai perdu, me dit-il, au mois de juillet dernier (1790). Là-dessus je le questionne sur les dernières années d'un homme qui m'avait intéressé, et voici ce que j'apprends :

Attaché depuis quarante ans à la maison d'Orléans, il avait quitté Saint-Cloud au moment où la reine en avait fait l'acquisition. C'était, à son âge, faire à la recon-

naissance le plus grand des sacrifices, que d'abandonner des lieux si long-tems témoins de sa vie, et qui offraient, à des maux devenus habituels, les doux souvenirs de l'amitié et les beaux tableaux de la nature. C'était un ami qu'il abandonnait, auquel il s'arrachait; mais il fut inébranlable aux instances de la reine, qui le pressa plusieurs fois, avec une extrême bonté, de conserver ses droits et son titre de gouverneur. Quelques instances qu'on fît à cette princesse elle ne voulut jamais donner cette place à personne : elle répondit constamment à tous ceux qui la sollicitaient : *M. de Mornai est gouverneur de Saint-Cloud, et je n'en veux point d'autre.* Il s'était retiré au Palais-Royal : depuis neuf mois il ne sortait plus de son lit. Il avait perdu tous ses amis, excepté M. de F**, qui, tous les jours, lui faisait plusieurs visites. Ses attaques de goutte étaient devenues plus fréquentes dans ses dernières années. Il vivait pour la douleur, et attendait, avec son calme ordinaire, le moment où tout finirait pour lui. Le jour du mardi-gras (il avait alors quatre-vingt-neuf ans), il eut une crise qui lui donna l'espérance de ne

point passer la journée. M. de F** étant allé le voir ce jour là même, entendit en entrant, parler haut dans la chambre; il fut étonné, en ouvrant la porte, de trouver son oncle seul, sa couverture abattue jusqu'aux pieds, et considérant gaiement son corps décharné. Que faites-vous donc là, lui dit-il? Je m'examinais, et je disais à la mort: *tu vas faire un pauvre mardi-gras.* Il se trompait : cette frêle machine résista encore aux douleurs violentes et répétées qui semblaient devoir la détruire.

Il avait pris un grand intérêt à l'Assemblée des états-généraux; ce réveil d'une grande nation, cette réclamation solemnelle de ses droits, tous ces écrits où les abus étaient si violemment attaqués, ce concert qui paraissait général de volontés et de lumières, cet accord entre un roi qui voulait sincèrement le bien et un peuple entier qui en sentait le besoin en se trompant sur les moyens de l'obtenir, toutes ces grandes espérances émurent son ame et attachèrent d'abord tous ses vœux. Bientôt arrivèrent ces scènes désastreuses et sanglantes qu'occasionnèrent les soupçons, les résistances et les prétentions opposées.

M. de F** voulait lui dérober les convulsions par lesquelles on prétendait nous conduire à la liberté, dans la crainte qu'elles n'en portassent de trop fortes dans sa frêle existence. Mais bientôt il entendit de sa chambre les cris féroces du peuple, qui traînait, en chantant, les membres sanglans des Berthier et des Foulon. Au récit de toutes ces scènes d'horreur, à cet horrible spectacle qui se donnait presque sous ses yeux, son ame parut éprouver le plus grand abattement; il déplora, avec indignation, l'altération du caractère français. Peut-être désespéra-t-il du bonheur d'un peuple à qui il voyait compter, parmi ses moyens de puissance, la violence et la cruauté. Dès ce moment il parut perdre tout l'intérêt qu'il tirait encore de ses idées, de sa raison et de ses lectures. Il ne voyait plus, dans ce qui se passait autour de lui, rien de ce qu'il avait pensé et senti pendant une longue vie. Ses souvenirs, un des grands charmes de la vieillesse, ne pouvaient se lier à un renversement si absolu de tout ce qu'il avait vu. Si près d'entrer dans la tombe, il ne pouvait pas espérer de voir s'asseoir cet édifice nouveau, qu'on allait,

disait-on, poser sur de si antiques et de si grands débris. Le passage de l'ancien ordre au nouveau devait être terrible, et c'était au passage qu'il se trouvait; il ne voyait plus ce qu'il pouvait espérer; surpris, troublé, *je ne peux plus*, disait-il à M. de F**, *ordonner mes idées;* tous les fils en étaient rompus, la chaîne en était brisée. Fatigué de cette impuissance de sa raison, las de ses maux, las de la vie, il voulut mourir, et ce fut à M. de F** qu'il confia sa résolution et qu'il demanda les moyens de l'exécuter. *Donnez-moi un pistolet*, lui dit-il, *je me sens la main encore assez ferme pour ne pas me manquer.* M. de F** le conjura de vivre pour lui. Je ne suis plus pour vous, lui répondit M. de Mornai, que l'objet d'une pénible pitié. Si vous m'aimez, vous m'aiderez à me délivrer de mes maux; car ils sont sans consolation et sans remède. Voyant sa résolution bien arrêtée, M. de F** lui représenta qu'étant la seule personne qui lui fît des visites, il s'exposerait aux reproches de ses amis, et peut-être à des inculpations plus graves. Cette idée frappa le vieillard, et l'arrêta soudain. Hé bien! lui dit-il, je sens que ma mort doit vous

soustraire à des inconvéniens, et non vous en apporter : mon ami, en lui prenant la main, je n'en mourrai pas moins ; cela sera seulement plus long.

Dès ce moment M. de Mornai ne prit plus aucune nourriture, pas même une goutte d'eau. Il poursuivit sa route vers la tombe où il voulait descendre, avec une constance, une vigueur d'ame dont l'affaiblissement de ses organes ne le détourna pas un seul instant. Seul, l'ame fixée toute entière sur cette mort, l'objet de son unique et dernier vœu, tandis que son corps, pendant neuf jours d'un combat si inégal, ne présentait plus aux yeux que l'image d'un enfant desséché, son ame toujours ferme voyait le but et se félicitait d'y toucher. M de F**, témoin tous les jours de cette triste lutte de l'ame dans un corps où paraissait à peine un souffle de vie, faisait des reproches à son vieil ami, des moyens si lents et si douloureux qui allaient amener une cruelle séparation, et ajoutait alors de tendres invitations de prendre quelque aliment : plusieurs fois il lui présenta une cuillerée de vin de Rota ; qu'il le conjurait de boire par amitié pour lui. Cet

homme inébranlable dans son dessein, ne voulant pas affliger l'amitié suppliante, cédait en apparence à ses instances ; il prenait la cuillerée de vin, mais bientôt, comme on s'en est assuré depuis, il la rejetait dans son mouchoir. Enfin voyant sa fin approcher, au neuvième jour, il sentit la joie d'un triomphe que son courage avait poursuivi avec une constance presqu'effrayante. Quatre heures avant d'expirer, son fils d'adoption entra dans sa chambre. M. de Mornai le remercia de ses soins affectueux, et lui prenant la main, qu'il lui serra encore avec force : *Enfin, mon ami, je la tiens,* lui dit-il, *elle ne peut plus m'échapper.*

Avez-vous l'idée d'une mort plus courageuse ? n'êtes-vous pas frappée de ce contraste de la plus grande faiblesse avec la plus grande force ? Cette mort, que l'antiquité eût peut-être admirée, mais que dans les principes d'une morale épurée par la religion, nous ne pouvons regarder que comme l'effet d'un déplorable égarement, cette mort, dis-je, ne vous prouve-t-elle pas que toute la puissance de l'homme est dans son ame, dans sa raison, dans une volonté ferme et constante ? Cette mort

étend les idées que j'avais du pouvoir de l'homme. Sans doute quand la vie n'offre plus qu'ennui, que dégoût, que douleur; quand elle n'est plus pour nos amis, comme pour nous, qu'un poids accablant, c'est un spectacle assez imposant de voir cet être, en apparence si faible et si misérable, disposer encore de sa destinée et commander à la mort de prendre sa proie.

A.

DES IMPROVISATEURS.

Il est plus difficile qu'on ne croit de faire un nouveau mot ; mais il est encore plus difficile de le faire recevoir, même lorsqu'il est bien fait.

On s'étonne aujourd'hui de trouver dans l'encyclopédie les mots *improvisteur* et *improvister*, pour *improvisateur* et *improviser*. L'auteur de l'article les fait dériver de notre mot *improviste ;* au lieu qu'ils ont été transportés de l'italien *improvisare*, *improvisatore*.

Le mot *improviser* est depuis long-tems reçu dans notre langue ; on le trouve dans les poésies de Saint-Amant, dans le Mascurrat de Naudé, dans Ménage, etc.

Quelques auteurs ont écrit *improviseur ;* mais le mot *improvisateur* est aujourd'hui généralement établi. Puisque les italiens semblent posséder exclusivement la chose, il est naturel que nous prenions d'eux le mot qui la désigne.

On trouve dans les lettres de J. B. Rousseau, le mot *improvisade*, pour désigner

des pièces de vers faites impromptu ; ce mot n'a pas été adopté, et ne le méritait guères.

Le talent d'*improviser* semble être une production naturelle du sol de l'Italie. Il paraît tenir à deux causes : la première est la faculté de se donner à soi-même un degré d'exaltation, capable de réveiller dans l'esprit une multitude d'idées avec une rapidité dont n'ont pas même l'idée les hommes d'une imagination froide et tranquille ; la seconde cause est une langue abondante et flexible dont on s'est rendu toutes les formes familières.

Chez les peuples sauvages, où l'imagination est d'autant plus forte et plus mobile qu'elle est moins contenue par l'exercice de la raison et par les conventions et les habitudes de la civilisation, le don d'*improviser* est commun ; mais il a besoin d'être excité par la musique. Les voyageurs nous représentent les sauvages de l'Amérique au milieu de leurs assemblées, de leurs festins, de leurs fêtes guerrières ou funèbres, se lever tout-à-coup avec enthousiasme et chanter des vers impromptu au son des instrumens. Dans les poésies si

célèbres des anciens écossais, on voit Ossian prendre sa harpe et chanter sur-le-champ le triomphe ou la mort glorieuse d'un guerrier.

On peut conclure de plusieurs passages anciens, que les grecs ont eu au commencement des *improvisateurs*, et qu'on peut regarder comme tels les poëtes ambulans qu'ils appelaient *aoidoi*. Homère était un de ces poëtes, et plusieurs savans ont même cru qu'il avait composé en *improvisant* une partie des poëmes qui nous restent de lui. Cela est difficile à persuader; on peut cependant fonder cette opinion sur différentes autorités. Le passage suivant d'Eustathe est remarquable: « Homère, dit ce scoliaste, ne respirait que « poésie; il était tellement inspiré par la « muse héroïque, qu'il parlait en vers « avec plus de facilité que d'autres ne « parlent en prose ».

N'est-ce pas un *improvisateur* que représente Platon, lorsqu'il peint l'enthousiasme qui anime le poëte au moment de l'inspiration? Nous rapporterons à ce sujet un passage de l'abbé Arnaud, où l'on reconnaîtra aisément l'imagination brillante,

le style harmonieux et animé qui distingue cet écrivain.

« Platon prétendait que les poëtes ne « devaient absolument rien à l'art. Sem- « blables, dit-il, aux prêtres de Cybèle, « qui n'exécutent jamais leurs danses lors- « qu'ils sont de sang-froid, les poëtes, « tant que leur ame est tranquille et qu'ils « conservent l'usage de la raison, sont in- « capables de rien produire de merveil- « leux et de sublime ; c'est uniquement « lorsqu'échauffés par l'harmonie et le « rhythme, ils entrent dans le délire, qu'ils « composent ces beaux poëmes, qui, sans « nous permettre à nous-mêmes de ré- « fléchir, enlèvent notre admiration. Telles, « ajoute-t-il, les bacchantes ne puisent « le miel et le lait dans les fontaines, que « lorsque la fureur les transporte. Ce phi- « losophe cite à ce sujet l'exemple de Cyn- « nichus de Chalcédoine, qui, quoiqu'il « fût le plus ignorant de tous les hommes, « composa, dans un moment d'inspiration, « le plus bel hymne qui, de l'aveu des athé- « niens mêmes, eût été jamais fait. En un « mot, Platon ne reconnaît le vrai poëte « qu'à la faculté de produire ses chants par

« l'enthousiasme, sans savoir lui-même ce
« qu'il chante. L'harmonie et le mouve-
« ment du vers, selon ce philosophe, pla-
« cent le poëte dans une situation où les
« pensées et les images, qu'il aurait cher-
« chées vainement dans une assiette tran-
« quille, se présentent en foule à son ima-
« gination. . . .

« Aristote, génie vaste, mais ambitieux,
« qui, non content d'observer, voulut
« encore définir, et prescrivit ainsi des lois
« à la nature et des bornes à l'esprit hu-
« main; Aristote avoue lui-même que la
« poésie est l'ouvrage du transport et de
« l'enthousiasme. Maracus de Syracuse,
« dit-il, n'enfantait jamais de beaux vers
« que lorsqu'il était en extase. Théophraste,
« Héraclide de Pont son disciple, Strabon,
« Plutarque, Longin, tiennent le même
« langage.

« Il ne serait pas difficile de démontrer
« qu'en effet les anciens poëtes de la Grèce
« étaient tous *improvisateurs*. Les vers
« d'Homère, ces vers qu'ont admirés et
« qu'admireront tous les âges, Homère les
« enfantait sur-le-champ sans peine, sans

« effort, comme une source répand ses « ondes ».

On retrouve encore en Italie l'image de ce talent extraordinaire : dès la renaissance des lettres, on y a vu des personnes de tout sexe qui composaient sur-le-champ des poëmes, même de longue haleine ; mais ces premiers *improvisateurs* composaient d'abord en latin. Ce fut la langue des savans jusqu'à la fin du 15.e siècle.

Un des plus anciens *improvisateurs* dont l'histoire littéraire fasse mention, est *Seraphino d'Aquila*, né en 1466, et mort en 1500. Ce poëte, oublié dès long-tems, balança pendant sa vie la réputation de Pétrarque. Il dut cette réputation éphémère au talent qu'il avait de s'accompagner du luth en chantant les vers qu'il *improvisait*. La musique paraît un stimulant nécessaire pour animer la verve de ces poëtes *extemporains*, puisque tous, en chantant leurs vers, s'accompagnent ou se font accompagner d'un instrument.

Bernardo Accolti, qui vivait dans le même tems, mérita le surnom d'*Unico*, par son talent extraordinaire pour la poésie. Aucun poëte ne lui était comparé. Quand

le bruit se répandait dans Rome que l'*Unico* devait réciter des vers dans un lieu public, tous les habitans étaient en mouvement; les boutiques étaient fermées; toutes les affaires étaient suspendues; les savans et les personnages les plus considérables accouraient pour l'entendre; l'admiration, comme l'empressement, était universelle. Qu'est-il resté de ce talent prodigieux? des vers au-dessous du médiocre, qu'à peine connaît-on aujourd'hui.

La même chose est arrivée à un autre improvisateur de Florence, nommé *Christophe*, qui eut aussi la plus grande réputation, et fut surnommé l'*Altissimo*. Il composa en improvisant un poëme de chevalerie, intitulé *J. Reoli*. Ses amis l'avaient copié pendant qu'il le chantait, et ils le publièrent après sa mort. On s'étonna d'avoir admiré une si misérable composition.

Parmi les *improvisateurs* de la fin du 15.e siècle et du commencement du 16.e, nous ne citerons que les noms de *Nicolo Leoniceno*, de *Mario Filelfa*, de *Pamfilo Sassi*, d'*Hyppolito de Ferrare*, de *Giovane-Battista Strozzi*, de *Pero*, *de Nic-*

colo Franciotti, de *Cesare da fano*, etc.

Trois autres *improvisateurs* du même tems furent aveugles. Ce malheur a été commun à beaucoup de grands poëtes. On croirait que le talent de la poésie et celui de la musique trouvent quelque aiguillon dans la privation de la vue. Le premier de ces *improvisateurs* aveugles fut *Cristoforo Sordi*, dont on ne connaît plus guères que le nom. On a conservé plus de détails sur *Aurelio Brandolini*, florentin, aveugle dès son enfance. Sa réputation le fit appeler à la cour de Corvin, roi de Hongrie, qui cherchait à réunir auprès de lui les savans et les hommes de lettres les plus distingués, sur-tout de l'Italie. Sordi fut célèbre aussi comme prédicateur; et il publia un livre *de ratione scribendi*. Un jour qu'il *improvisait*, on lui donna pour sujet l'*histoire naturelle* de Pline; il en fit sur-le-champ l'analyse en vers, en s'accompagnant de la guitare, sans oublier, dit un auteur contemporain, une seule circonstance intéressante de l'ouvrage de Pline.

Il avait un frère, nommé *Raphaël*, qui, par une conformité de malheur bien extraordinaire, perdit la vue comme lui, et

comme lui se signala par le talent d'*improviser*.

Il paraît que les savans grecs, qui vinrent de Constantinople en Italie au commencement du 16.e siècle, y répandirent, avec le goût de la langue et de la littérature des anciens grecs, celui de leurs coutumes. On vit s'établir alors dans les différentes villes de l'Italie, l'usage de ces banquets philosophiques célébrés par les Plutarque et les Xénophon, où l'imagination, exaltée par le vin, la bonne chère et la joie commune, donnait à l'esprit et à la raison même un degré de chaleur et d'activité, qu'on ne retrouve plus dans le calme de la solitude et de la réflexion. Léon X aimait et encourageait ces repas littéraires. Il rassemblait à sa table les savans qui ont illustré son règne. Un de ceux qu'il goûtait le plus était *Andrea Marone*, grand *improvisateur*. Les auteurs contemporains racontent des choses merveilleuses de son talent. Il s'accompagnait de la viole, en composant ses vers. Calme en commençant de chanter, on voyait sa verve, sa facilité et son éloquence s'accroître par degrés. Ses yeux brillaient d'un feu extraordinaire; ses vei-

nes se gonflaient ; bientôt la sueur inondait son visage : tous ses mouvemens étaient pénétrés de l'enthousiasme qui l'embrasait. Un jour que Léon X donnait un grand repas à des ambassadeurs et aux plus grands personnages de Rome, il proposa à Marone d'*improviser* sur la sainte ligue qui venait de se former contre le turc. Le poëte prit sa viole, et chanta un long poëme qui commençait ainsi :

Infelix Europa, diù quassata tumultu
Bellorum, etc.

Ses vers eurent un si grand succès que le pape le nomma sur-le-champ à un bénéfice vacant, et lui donna un logement dans son palais.

Après la mort de Léon, le pape Adrien VI, qui regardait les poëtes comme des espèces d'idolâtres, chassa Marone du Vatican, où il fut rappelé par Clément VII. Après avoir été ruiné par divers événemens malheureux, il mourut à Rome dans la misère en 1527.

Il y avait à Rome, dans le même tems, un autre *improvisateur*, nommé *Querno*, qui n'avait pour tout talent qu'une grande

facilité à versifier impromptu, et une grande impudence à réciter les mauvais vers qui lui échappaient ainsi. Il était d'ailleurs ivrogne, gourmand et effronté ; c'était une espèce de bouffon, dont Léon X s'amusait lui-même dans les repas où il rassemblait des gens de lettres. Il lui donnait à boire dans son propre verre, à condition qu'il ferait au moins deux vers latins sur chaque objet qu'il lui indiquerait ; et que, si les vers étaient mauvais, on mettrait au moins la moitié d'eau dans son vin. Ce n'était pas à la table de Léon X que Querno s'enivrait.

Ce pontife s'amusait aussi quelquefois à lutter en vers impromptu avec ce personnage ridicule, qu'il appelait par dérision *archipoeta*. Un jour que Querno avait commencé une tirade par ce vers,

Archipoeta facit versus pro mille poetis,

Léon l'interrompit en ajoutant ce pentamètre :

Et pro mille aliis archipoeta bibit.

Querno demanda ensuite à boire par ce vers :

Porrige quod faciat mihi carmina docta Falernum ;

Le pape répondit sur-le-champ :

Hoc etiam enervat debilitatque pedes ;

Faisant allusion à la goutte dont Querno était fort tourmenté.

Il faut convenir que les mœurs et les opinions ont un peu changé depuis Léon X. On peut encore trouver des poëtes ridicules ; mais ce n'est pas à la table des souverains qu'ils exposent leurs travers.

Querno fit une fin plus funeste encore que Marone. Après la mort de Léon X, il alla à Naples, où il tomba malade, et fut forcé par la misère de chercher un asile dans un hôpital. De désespoir il s'ouvrit le ventre, et se déchira les entrailles avec des ciseaux.

Il y avait à la cour de Léon d'autres *improvisateurs*, dont il se moquait ; mais c'étaient des railleries de prince. Il y eut, par exemple, un *Giovane Gazolido*, qu'il fit fouetter publiquement pour avoir voulu improviser devant sa Sainteté, et n'avoir fait que des vers ridicules. C'était trop imiter Alexandre, qui ne consentit un jour à entendre les vers de son poëte de cour Chérile, qu'à condition que celui-ci recevrait un écu pour chaque bon vers, et un

soufflet pour chaque mauvais. Le censeur choisi par le roi, était sevère; et le pauvre poëte mourut de la pénitence.

Le ridicule donne quelquefois le même titre à la célébrité que le génie même. L'histoire littéraire a consacré le nom d'un *Baraballo* de Gaëta, qui, se vantant de composer impromptu des vers aussi bons que ceux de Pétrarque, prétendit avoir droit d'être couronné, comme lui, au Capitole. Léon X eut l'air de céder à cette ridicule prétention. Paul Jove, dans la vie de ce pape, a décrit en détail la pompe comique avec laquelle on devait, par dérision, procéder au couronnement de Baraballo. Mais la cérémonie ne fut point achevée, parce que l'éléphant sur lequel était monté le poëte, ne voulut point se prêter à la plaisanterie, et refusa constamment de passer le pont Saint-Ange.

Les *improvisateurs* en langue latine semblent avoir disparu après la mort de Léon X. A cette époque tous les meilleurs esprits commencèrent à écrire universellement en langue vulgaire; les *improvisateurs* les imitèrent; et la race de ceux-ci n'en devint que plus féconde. La liste en

est fort nombreuse ; nous ne citerons, dans la foule, que les deux qui ont eu le plus de célébrité.

Le premier est *Sylvio Antoniano*, né à Rome en 1540, de parens fort obscurs, et que ses talens ont élevé à la dignité de cardinal. Il était fort savant dans les langues anciennes, et versé dans toutes les sciences. Son talent pour *improviser* le fit nommer *Poetino*. Dans un grand festin où était le cardinal Giannangelo de Médicis, Sylvio lui prédit, en *improvisant*, qu'il parviendrait à la tiare, et la prédiction fut accomplie : ce cardinal a été pape sous le nom de Pie IV.

Un écrivain contemporain rapporte un fait singulier qui mérite d'être conservé. Sylvio Antoniano étant un jour à la campagne, dans une belle soirée de printems, avait commencé à improviser au milieu d'une société assez nombreuse, rassemblée sous un bosquet. Un rossignol, attiré sans doute par le chant du poëte, et comme saisi d'une belle émulation, se mit à chanter du haut d'un arbre, avec une vivacité toute particulière. L'étonnement des auditeurs, à cette lutte inattendue, prêta un nouveau charme au vers du poëte et au ramage de

l'oiseau. Sylvio lui-même, animé par la circonstance, abandonnant le sujet qu'il avait d'abord traité, s'adressa au rossignol lui-même, et loua la beauté de sa voix et les grâces de son chant, en vers si touchans et si harmonieux, que tous ceux qui l'entendaient en furent, dit-on, émus jusqu'aux larmes.

Mais le plus célèbre des *improvisateurs* a été le cavalier *Perfetti*, sur lequel nous allons entrer dans quelques détails, d'après une vie de ce poëte très-bien écrite en latin par l'abbé Fabroni.

Bernardin Perfetti naquit en 1680 à Sienne, qui semble être le sol naturel des *improvisateurs*. Il était d'une famille noble du pays, et il fut élevé avec beaucoup de soin. La nature l'avait destiné à la poésie : à l'âge de sept ans, il composa des sonnets qui furent trouvés passables; et ce fut à cette époque qu'on le vit un jour se livrer à son talent naturel, et réciter d'abondance une suite de vers italiens assez bons pour étonner ceux qui l'entendirent. Ce prodige, dit l'abbé Fabroni que nous ne ferons guère que traduire, se répéta plusieurs fois, soit à la table de sa mère, soit au milieu de ses

condisciples. Cet instinct excita en lui le goût de l'étude et de l'instruction.

Il commença par se nourrir des beautés de la poésie latine, sans le goût de laquelle la poésie italienne est sans substance et sans force. Il lut tout ce qui avait été écrit jusqu'alors sur les règles de l'art. Une étude continuelle des meilleurs ouvrages toscans orna sa mémoire de toutes les richesses dont ils abondent ; il se les appropria.

Il y avait alors à Sienne un *improvisateur* nommé *Jean-Baptiste Bindi*. Cet homme, distingué par les grâces et la finesse de son esprit, parlait en vers aussi facilement que les autres parlent en prose. Perfetti l'entendit, et les applaudissemens qu'il lui vit prodiguer éveillèrent au fond de son ame le désir de la gloire : il voulut aussi fixer sur lui les regards.

Il s'essaya d'abord en présence de quelques amis, et avec tant de succès, qu'ils l'engagèrent bientôt à se produire au grand jour. Un événement singulier acheva de l'enhardir. Perfetti avait coutume, dans l'été, de se promener le soir dans les rues avec ses amis, qui lui formaient un cortège nombreux. Une fois s'étant mis à chanter

les louanges de quelques citoyens illustres de Sienne, sans avoir d'autre but que de s'amuser, il se sentit tout-à-coup saisi d'un tel enthousiasme, qu'il prononça une suite de vers sublimes qui coulaient comme un torrent. Cette scène causa un étonnement général; et Perfetti fut reconduit chez lui en triomphe.

Engagé dans cette carrière, il envisagea les difficultés, et sentit qu'un homme qui s'annonce pour traiter sur-le-champ en vers toutes sortes de sujets, de manière que les objets soient peints avec les traits, les couleurs et l'expression de la poésie, doit être versé dans toutes les sciences, dans tous les arts : aussi ne crut-il pas qu'il lui fût permis de rien ignorer. On peut donc le citer comme théologien, philosophe, mathématicien, jurisconsulte, anatomiste, médecin : ses vers étaient composés, pour ainsi dire, du suc de toutes les connaissances. Il possédait sur-tout l'histoire ; et il en citait les traits si à-propos qu'on eût dit que tous les siècles passés étaient présens à ses yeux. Lorsqu'il était a Rome, on lui proposa de s'exercer sur un point de théologie des plus abstraits. Il féconda

ce sujet sec et aride ; il releva les traits d'érudition qu'il y sema, par des couleurs si agréables que tous les théologiens qui étaient présens, entre autres, Bernard Vargas, jésuite espagnol, avouèrent qu'ils n'avaient jamais rien entendu de pareil.

Il existe encore, dit Fabroni, plusieurs personnes qui l'ont entendu souvent, et qui assurent qu'elles ne l'ont jamais vu hésiter sur rien, et que jamais on n'a pu apercevoir les bornes de son érudition.

A cette étendue de connaissances, Perfetti joignait les grâces d'un coloris qui lui était propre, et qui donnait un nouvel être aux objets qu'il peignait.

Avant que de commencer, il demandait un sujet au choix des auditeurs. Il entrait en matière par une invocation relative à la circonstance. Son récit était clair; il répandait sur les choses tous les ornemens dont elles étaient susceptibles; enfin il savait instruire, plaire et toucher; et comme il avait une mémoire incroyable, il retraçait à la fin, en peu de vers, tout ce qu'il avait dit. En *improvisant*, il lui arrivait ce que Platon rapporte du poëte Ion : il paraissait transporté d'une fureur divine, de cette fu-

reur qui agitait les corybantes. Ses yeux s'allumaient, ses sourcils se fronçaient, sa poitrine oppressée laissait à peine agir sa respiration ; en un mot, il avait tous les symptômes de ces accès, sans lesquels Démocrite l'abdéritain disait qu'on ne pouvait être grand poëte.

Lorsque Perfetti se livrait aux inspirations de sa verve, il était obligé de boire de tems en tems un peu d'eau, moins pour se rafraîchir, que pour tempérer l'ardeur de son imagination. Lorsqu'il avait fini, il restait sans mouvement et à demi-mort. Il passait la nuit qui suivait, sans dormir ; et ce n'était qu'après un long intervalle de tems, que l'agitation véhémente de son sang se calmait.

Il récitait des vers en chantant, pour se ménager le tems de penser et pour s'assurer de la mesure ; il se faisait même accompagner par un joueur de guitare, qui se réglait sur les différentes espèces de vers. Personne n'ignore avec quel pouvoir la poésie s'insinue dans toutes les facultés de l'ame, lorsque la musique lui sert de véhicule ; tant ces deux arts s'accordent ensemble, tant ils se secondent mutuellement ! Il

n'est pas étonnant qu'autrefois les mêmes hommes fussent poëtes et musiciens.

Les *improvisateurs* se piquent de réciter leurs vers avec une certaine célérité ; et ils croiraient non-seulement se déshonorer en demeurant court, mais même en paraissant hésiter. Pour Perfetti, lorsqu'il était en proie à son accès poétique, ses paroles se pressaient avec tant de rapidité que le joueur de guitare avait peine à le suivre.

L'espèce de vers pour laquelle il avait le plus de goût, était le vers à huit pieds, que quelques italiens appellent épique, et qui est le plus difficile de tous ; il employait quelquefois cependant une mesure plus aisée. Au reste, il semblait avoir en sa disposition toutes sortes de rhythmes : la rime, docile pour lui, se pliait à sa volonté.

Le jour le plus glorieux pour Perfetti fut celui où il reçut au Capitole la couronne poétique. Ce fut dans le second voyage qu'il fit à Rome, à la suite de la princesse Violante de Bavière. Le saint siège était alors occupé par Benoît XIII. Malgré le peu de goût de ce pontife pour la poésie, toutes les merveilles qui lui avaient été rapportées

de Perfetti, le lui avaient fait juger digne du laurier; en conséquence, il ordonna que Perfetti ferait ses preuves en public.

Au jour marqué, en présence de plusieurs juges qui avaient prêté serment, on lui proposa *douze sujets relatifs à la théologie, à la physique, aux mathématiques, à la jurisprudence, à la morale, à la poésie, à la médecine, à la gymnastique, enfin à toute la philosophie.* Il sortit avec gloire de cette redoutable épreuve; et tout le monde convint que, si jusqu'alors il avait surpassé tous les poëtes de son genre, il venait ce jour-là de se surpasser lui-même. C'est ainsi que prononcèrent les juges, et le triomphe de Perfetti fut arrêté.

Ce beau jour étant arrivé, Perfetti, monté dans un char doré et traîné par de superbes chevaux, suivi du nombreux cortège qu'ont ordinairement les conservateurs du peuple romain dans les cérémonies publiques, partit de l'*Archigymnase* pour monter au Capitole, au milieu d'une multitude incroyable de spectateurs. Il entra dans la salle du Capitole aux acclamations du peuple. Lorsqu'il fut aux pieds de Maria

Frangipani, sénateur de Rome, ce magistrat lui mit une couronne de laurier sur la tête, en lui adressant ces paroles :

« Digne chevalier, c'est sous les auspices « de notre souverain pontife Benoît XIII, « que je mets sur votre tête ce symbole « glorieux de la gloire poétique : recevez-« le comme une preuve de la réunion des « suffrages publics, et comme un gage de « la faveur singulière de sa Sainteté ».

Jean Crescembini l'ayant ensuite invité à faire hommage aux Muses d'un honneur dont il leur était redevable, il le fit en présence de Violante, des cardinaux et de la première noblesse. L'honneur qu'il venait de recevoir était d'autant plus flatteur qu'il n'avait point été prodigué. Il n'avait été accordé qu'à deux hommes d'un mérite rare, à Pétrarque et au Tasse : encore ce dernier ne jouit-il pas du triomphe qui lui avait été décerné ; une mort inopinée l'en priva.

Le titre de citoyen romain qui fut accordé à Perfetti, et le droit d'ajouter la couronne de laurier à ses armes, mirent le comble aux distinctions qu'il avait reçues. On frappa à Rome, et en d'autres endroits, des médailles portant son empreinte; il y

était représenté avec la couronne sur la tête. La ville de Sienne, qui voyait rejaillir sur elle l'éclat des honneurs accordés à un de ses citoyens, arrêta, dans une délibération publique, qu'on rendrait des actions de graces au souverain pontife.

Ce qui ajoutait à la gloire de Perfetti, c'est la modestie qu'il conservait au milieu de tant d'honneurs et de succès. Cet homme, qui jouissait d'une si grande célébrité, que l'on mettait non-seulement au-dessus de tous les *improvisateurs*, mais même au-dessus de tous ceux qui avaient jamais brillé dans la même carrière, ne se permit jamais le moindre mot qui laissât apercevoir le sentiment de sa supériorité.

Clément XI élevait un jour jusqu'au ciel le génie de Perfetti, qui fit au saint-père cette réponse modeste : « Cet avantage, « quel qu'il soit, est un bienfait de Dieu, « qui m'a doué de l'esprit poétique, comme « il doua jadis de la parole l'animal que « montait Balaam. Nous n'avons pas trop « lieu de nous glorifier de ce que nous « tenons d'un autre ».

Il n'a voulu laisser aucun écrit ; il existe seulement quelques morceaux, pris par

des copistes pendant qu'il chantait, et cela contre son gré ou même à son insçu : mais il les a rejetés ou désavoués, et peut-être a-t-il eu en cela autant de sagesse que de modestie. En effet, des idées conçues et exprimées au même instant et presque au hasard, peuvent avoir pour un auditeur, séduit par la rapidité du débit, le mérite d'une composition réfléchie. Mais qu'il y a loin de là à ce degré d'excellence qui ne peut être le fruit que d'une longue méditation!

Une autre circonstance empêchait encore Perfetti de prendre la plume : content sans doute de la gloire qu'il s'était acquise dans l'art de la parole, il croyait que sa réputation ne ferait que croître s'il laissait les critiques hors d'état de l'apprécier. C'est qu'il s'appréciait très-bien lui-même; en effet il lui arrivait ce qu'éprouvent, suivant Cicéron, des gens de beaucoup de génie qui n'ont pas l'habitude d'écrire. Voulait-il composer à tête reposée? aussitôt son esprit perdait toute la force de son ressort; sa vivacité s'amortissait, et son feu se dissipait comme une vapeur.

A la plus grande modestie, il joignait un esprit liant et des mœurs douces. Au-

cun de ses amis, aucun de ses concitoyens ne compta vainement sur ses soins, ses conseils, sa fidélité. Tant de qualités aimables et solides le faisaient universellement chérir et adorer : s'il eut quelques envieux ou quelques détracteurs, sa modestie adoucit le fiel des uns, sa modération émoussa les traits des autres. Il eut une femme et des enfans. Avec un tel caractère pouvait-il ne pas être bon époux et bon père ?

Il parlait souvent de la mort avec cette tranquillité, ou plutôt cette indifférence que pouvait seule inspirer une vie innocente. Il avait prévu qu'une attaque d'apoplexie mettrait fin à ses jours ; il en fut frappé vers la fin de juillet 1747, et y succomba au bout de quelques jours.

Tous les ordres de la ville assistèrent à ses obsèques et à son oraison funèbre. Son corps fut déposé à côté de ses pères dans l'église de Saint-François, située hors de la ville. Sa femme, ses enfans, son frère lui élevèrent conjointement un monument en marbre dans l'église de Sainte-Marie-aux-Martyrs, où, conformément à ses dernières volontés, on suspendit sa couronne de laurier.

Métastase, dès sa première jeunesse, avait montré un talent rare pour *improviser ;* mais l'exercice de ce talent était en lui un effort violent de la nature. Lorsqu'il avait improvisé pendant quelque tems, il tombait dans un affaissement, dans un épuisement de forces extraordinaire ; on était obligé de le mettre au lit, de le ranimer par des cordiaux ; et il ne recouvrait ses forces qu'après au moins vingt-quatre heures. Les médecins l'avertirent que, s'il voulait conserver sa vie, il fallait renoncer à un talent si dangereux. Il y renonça avec peine, et c'est à cette résolution que nous devons peut-être tant d'ouvrages de poésie charmans, qu'il n'aurait pas vraisemblablement composés, s'il se fût livré à l'instinct naturel qui semblait ne le destiner qu'à être un *improvisateur.* Ce talent singulier ne permet guères à ceux que la nature en a doués, de suivre le long et pénible sentier de l'application et de l'étude : ce sont de vrais cygnes ; ils n'ont que la voix, et leur mémoire périt avec leur chant. L'élégance, la justesse, la véritable éloquence, et toutes les qualités qui font triompher les vers des assauts du tems et des

ombres de l'oubli, se rencontrent rarement dans cette classe de poëtes. Il serait même impossible d'écrire les vers qu'ils débitent dans l'enthousiasme, tant le cours en est impétueux et rapide; l'habitude de les produire avec facilité leur fait détester la lime et la correction : aussi, comme on l'a déjà remarqué, ne laissent-ils que le souvenir de leur talent; ou si quelques-unes de leurs productions leur survivent, à-peine sont-elles supportables, privées de la voix, de l'harmonie et de l'appareil qui les embellissent.

Parmi le nombre des *improvisateurs*, il s'est aussi trouvé quelques femmes qui ont porté ce talent à un grand degré de perfection. Quadrio cite avec éloge trois *improvisatrices*, *Cecilia Micheli* de Venise, *Giovanna di Santi*, et une religieuse nommée *Barbara* de *Corregio*. Mais aucune d'elles n'a eu la réputation de la célèbre *Corilla*, qui vivait en Toscane, et que tous les étrangers qui ont voyagé en Italie ont entendue avec étonnement. Elle était née à Pistoye. Son talent s'était développé de très-bonne heure; elle l'avait cultivé par des études suivies, non-seulement sur la littérature,

mais encore sur toutes les connaissances humaines. Les succès qu'elle obtint dans les différentes villes d'Italie, engagèrent l'empereur François I.er à l'appeler à Vienne; elle y fut reçue avec beaucoup de distinction, et revint en Italie comblée des bienfaits de l'empereur. L'impératrice de Russie, Catherine II, qui aime et encourage tous les genres de talens, et qui semble ambitionner tous les genres de gloire, avait fait proposer aussi à *Corilla* d'aller à Pétersbourg; mais ses goûts et ses affections particulières, et la crainte d'un climat trop rigoureux, ne lui permirent pas d'accepter les offres aussi flatteuses que magnifiques de cette grande souveraine.

En 1776, elle alla à Rome, où elle obtint la plus grande gloire où pût aspirer l'ambition poétique. Elle avait été reçue à l'Académie des Arcades sous le nom d'Olympica; après avoir *improvisé* sur un certain nombre de sujets, devant douze examinateurs nommés par l'Académie, elle fut jugée digne du laurier. Avant son couronnement, le sénat romain la déclara *nobile cittadina*. L'éloge de Rome et son remercîment au sénat, fut le premier sujet qu'on lui pro-

posa ; le second fut la réfutation de ceux qui accusent l'humilité chrétienne de détruire le courage et l'enthousiasme des beaux arts. On lui donna ensuite pour sujet la supériorité de la philosophie moderne sur l'ancienne : elle *improvisa* sur ces différens objets avec une facilité, une clarté, une abondance d'idées et une chaleur d'imagination, qui excitèrent le plus vif enthousiasme parmi les auditeurs. Mais ses succès, comme tous les grands succès, furent un peu troublés par les efforts de la malignité et de la jalousie. Corilla, dès le lendemain de son couronnement, fut accablée d'épigrammes et d'insultes. Le cavalier Perfetti avait éprouvé la même injustice; Pétrarque lui-même se plaint, dans ses lettres, de l'envie et des persécutions que lui suscita le laurier romain.

Corilla a fait imprimer quelques petites pièces de vers, qui, comme celles qui nous sont restées des autres *improvisateurs*, ne soutiennent pas la réputation qu'elle a obtenue en *improvisant*.

On voit, par l'histoire des *improvisateurs*, qu'ils sont nés presque tous dans la Toscane ou dans l'état de Venise, sur-tout

à Sienne et à Vérone où ce talent s'est perpétué sans interruption. Il est mort à Vérone, en 1764, un *improvisateur* de beaucoup de réputation, le père *Zucco*, qui a eu pour élève et pour successeur l'abbé *Laurenzi*. On a vu à Paris quelques-uns de ces *improvisateurs* italiens; mais ce genre de talent y a fait peu de sensation : il faut, pour en sentir tout le mérite, une habitude de la langue italienne, et un sentiment de son harmonie poétique, infiniment rare dans les pays où elle n'est pas parlée.

Il est extraordinaire que ce soit dans l'Italie seule que l'Europe ait produit des *improvisateurs*. On a déjà observé ce phénomène, et on a cherché à l'expliquer par des causes qui paraissent insuffisantes : on a cru en trouver le principe dans la beauté et la chaleur du climat; mais pourquoi n'y a-t-il point d'*improvisateurs* en Espagne, où la poésie est fort cultivée? Pourquoi y en a-t-il eu toujours en Toscane, et si peu dans le royaume de Naples, dont le climat est encore plus chaud, et qui a produit, par un autre phénomène remarquable, presque tous les grands compositeurs que l'Italie ait eus? Il s'en présente une autre cause,

qui a paru plus frappante et plus probable, dans la souplesse et l'abondance de la langue italienne. Mais n'avons-nous pas vu, dans le quinzième et le seizième siècle, la plupart des grands *improvisateurs* ne composer qu'en vers latins, c'est-à-dire, dans une langue morte, dont les formes, le rhythme et le mètre poétique ont de beaucoup plus grandes difficultés que n'en offre la versification italienne ? Nous ne chercherons point ici à résoudre ce problême, dont les élémens nous paraissent trop compliqués. Nous ajouterons seulement qu'il est assez singulier que, tandis que la France entière n'a pas produit un seul *improvisateur*, l'Allemagne seule ait offert à l'Europe, dans une femme, un exemple rare de ce talent extraordinaire : nous voulons parler d'*Anne-Louise Karch*, née en 1732, dans un hameau de la basse Silésie. Son père était brasseur et cabaretier dans ce hameau ; son éducation, les occupations de son enfance et de sa première jeunesse furent conformes à la bassesse de sa naissance. Elle avait appris à lire et à écrire ; mais l'indigence la réduisit à la nécessité de garder les vaches de ses parens. A dix-sept ans, on

lui fit épouser un ouvrier en laine, dont elle partageait les travaux; elle le perdit après neuf ans de mariage, et fut encore obligée de contracter de nouveaux liens, qui furent pour elle une source de misère et de malheur.

Ce fut en gardant le troupeau de son père qu'elle laissa échapper les premiers signes de son talent naturel pour la poésie. Elle aimait à chanter; elle se mit à composer des cantiques sur les airs de ceux qu'elle savait par cœur. La lecture de quelques romans qui lui tombèrent par hasard dans les mains, développa un peu son esprit; mais les soins continuels de la vie misérable à laquelle elle fut condamnée, lui laissaient à peine le loisir de se livrer au mouvement de son instinct poétique. Elle ne récitait pas, comme les *improvisateurs* italiens, de longues suites de vers sur des objets inattendus; mais elle a eu sur eux l'avantage de laisser des pièces imprimées pleines de correction comme d'enthousiasme, et que l'Allemagne admire encore. On peut en voir des fragmens dans la Gazette littéraire, t. II, p. 369; d'où nous tirons les réflexions suivantes.

« La nature n'agit en elle que par inspi-
« ration; les seules pieces où elle réussit

« sont celles qu'elle produit dans la chaleur « de l'imagination : la contrainte et l'éloi- « gnement de la muse se font presque tou- « jours remarquer dans les morceaux qu'elle « compose à dessein et avec réflexion. Quand « un objet l'affecte vivement, soit au mi- « lieu de la société, soit dans la solitude, « son esprit s'échauffe tout-à-coup ; elle « n'est plus maîtresse d'elle-même : tous les « ressorts de son ame sont mis en mouve- « ment ; elle ne peut résister au penchant « qui la porte à faire des vers. Semblable à « une pendule, qui, dès que ses ressorts « sont montés, suit sa marche sans aucun « secours, Louise Karch, dès que l'enthou- « siasme pénètre et remue son ame, chante « sans savoir comment lui viennent les pen- « sées : elle n'a (comme elle le dit elle-même) « qu'à prendre le ton et saisir le mètre ; à « l'instant tout le poëme coule sans peine, « sans effort, et les pensées, ainsi que les « expressions les plus heureuses, naissent « sous sa plume, comme si elle écrivait « sous la dictée de la Muse. »

S.

DU PROGRÈS DES LETTRES ET DE LA PHILOSOPHIE,

DANS LE DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

On s'est plaint souvent des inconvéniens attachés à la condition d'un homme de lettres. Le malheur d'exciter l'envie est sans doute celui qu'on redoute le moins, et dont on a parlé le plus. Mais il faut laisser aux hommes médiocres le plaisir d'accuser l'envie qu'ils n'ont pu parvenir à exciter; celui qu'elle attaque a peut-être moins que personne le droit de s'en plaindre. C'est une ennemie mal-adroite, qui, voulant toujours le mal, produit souvent le bien; elle sert le mérite en le persécutant; l'homme juste et sensible nuit quelquefois par trop d'indulgence aux lettres qu'il aime; la censure vigilante et inflexible de la haîne aiguillonne le génie, lui révèle ce qui lui manque, met toutes ses forces en action, appelle

l'orgueil même au secours du talent, et ajoute un nouvel éclat à la gloire du triomphe.

Il est pour les gens de lettres des adversaires plus dangereux. Quand on observe la futile importance de ce qui occupe en général les sociétés, la foule des préjugés puérils qui y circulent, le ton confiant de l'ignorance capable, enfin toutes ces petites prétentions d'esprit, de goût et de talent, aujourd'hui si communes, on conçoit aisément que l'homme qui, au milieu de ces travers et de ces frivolités, porte des principes plus sévères, une raison plus éclairée, un esprit plus exercé, quelquefois aussi un sentiment trop prononcé de ses avantages, doit souvent choquer les préjugés et embarrasser l'amour-propre. Il semble se présenter comme un juge; et ce que l'on commence par craindre, on finit par le haïr.

Qu'on ajoute à ces motifs l'aversion des véritables gens de lettres pour l'esprit de ce siècle, et leur mépris public pour ces bassesses de la cupidité, qui se déguisent sous l'air de l'ambition, on ne sera plus étonné de voir une ligue si nombreuse déclarée contr'eux : les ennemis du faux

zèle, de l'intrigue et de la corruption doivent rencontrer beaucoup d'ennemis.

Ne dissimulons pourtant rien : il se trouve aussi des hommes dont le caractère est respectable, dont les intentions sont droites, et qui peut-être par l'amour même du bien adoptent trop légèrement les imputations graves dont on charge les lettres. Le zèle s'alarme aisément, même d'un danger imaginaire, lorsque ce danger paraît menacer l'objet de sa vénération.

On ne désarme point la haîne injuste ; mais la bonne foi séduite mérite qu'on la détrompe.

Peut-être suffirait-il de lui montrer aux premiers rangs de l'église, de la noblesse, de la magistrature, les hommes les plus distingués par l'esprit, les mœurs et le caractère, s'honorant d'etre les amis et les défenseurs des lettres ; trop grands pour être jaloux d'aucune espèce de supériorité, rivaux des gens de lettres par leurs lumières, quelquefois leurs modèles par leurs talens et par leur goût, ils connaissent également et le prix des travaux qui les instruisent, et le prix d'une gloire qu'ils partagent.

De tels hommes ne sont point effrayés de

ce nom de *philosophes,* dont on a trouvé le secret de faire une injure, et sous lequel on a cru pouvoir attaquer les gens de lettres avec le plus d'avantage. Il y a long-tems qu'on leur a reproché de corrompre les principes du goût et des beaux arts. Aujourd'hui on va beaucoup plus loin : on en fait autant de conspirateurs ligués pour détruire la religion, le gouvernement et les mœurs. Cette accusation, ridicule par son atrocité même, est cependant devenue une formule générale, adoptée par des hommes qui ont quelque intérêt à prouver qu'ils n'ont rien de commun avec la philosophie; ce qu'ils prouveraient très-bien sans calomnier.

S'il était vrai que la philosophie fût en effet nuisible aux arts, ce serait un malheur inévitable; car la philosophie est l'effet nécessaire des progrès de l'esprit humain; en vain voudrait-on la faire retourner en arrière, ou suspendre sa course, on ne ferait que détruire le principe même de son activité : c'est une plante dont on ne peut arrêter la végétation sans la faire périr.

Mais loin d'accélérer la décadence des arts et du goût, la philosophie seule peut la prévenir.

Le règne des arts est soumis aux mêmes gradations qu'on remarque dans le développement de l'espèce humaine.

Dans l'enfance, l'homme n'a que des sens, de l'imagination et de la mémoire; il n'a besoin que d'être amusé, et il ne lui faut que des chansons et des fables. L'âge des passions succède, et l'ame veut être émue et agitée; l'esprit s'étend ensuite, et la raison se fortifie : ces deux facultés demandent à être exercées à leur tour, et leur activité se porte sur tout ce qui intéresse la curiosité, les goûts, les sentimens, les besoins de l'homme.

Voilà l'histoire des arts chez tous les peuples. Se plaindre que les arts agréables ont perdu de leur empire à mesure que les lumières se sont répandues, c'est regretter que l'homme ne conserve pas toutes les grâces de la jeunesse, en acquérant la vigueur de l'âge mûr.

Les arts ont en eux-mêmes un principe de destruction et de décadence; car il faut que tout marche et arrive à sa fin. Ils commencent à se développer chez des peuples où les facultés de l'esprit étant encore peu exercées, les imaginations doivent être en

général plus fortes et les ames plus sensibles : les grands talens doivent donc alors être plus communs.

Les premiers artistes n'ayant ni maîtres ni modèles, n'obéissant qu'aux impulsions du génie, impriment à leurs compositions un caractère plus original et plus libre.

Ils ont un autre avantage : les aspects les plus frappans de la nature se sont d'abord offerts à eux ; ils ont saisi les passions les plus générales, les sentimens les plus vrais, les rapports les plus sensibles : et c'est toujours des beautés les plus simples que résultent les plus grands effets.

Mais le champ des arts s'épuiserait bientôt, si la philosophie n'y faisait couler par mille canaux les germes d'une fécondité nouvelle.

L'esprit philosophique, appliqué aux arts, ne consiste pas, comme on l'a cru ou feint de le croire, à soumettre leurs productions aux lois d'une précision rigoureuse ou d'une vérité absolue ; mais seulement à remonter aux vrais principes des arts, à chercher dans l'examen de leurs procédés et dans la connaissance de l'homme, la raison de leurs effets, et les

moyens d'étendre ou d'augmenter leur énergie.

Ainsi le mot de ce géomètre qui, après avoir vu jouer *Iphigénie*, disait : *Qu'est-ce que cela prouve ?* loin d'être philosophique, supposait un défaut de philosophie. Ainsi lorsque Pascal semble faire consister le secret de la poésie dans l'association de certains mots, il prouvait seulement qu'on pouvait être homme de génie et grand philosophe, sans avoir le sentiment de la poésie.

Vers le commencement de ce siècle, il s'était formé une espèce de conspiration contre la poésie ; cette ligue avait pour chefs deux hommes célèbres [1], doués de cette portion de goût que peut acquérir un esprit fin et juste, accoutumés à observer et à comparer, mais absolument privés de ce goût plus délicat, qui tient à une sensibilité naturelle, sans laquelle on ne peut juger les productions des arts. Il n'a pas tenu à eux qu'on ne regardât les vers comme une combinaison puérile de sons, dont le seul mérite était d'amuser l'oreille, pour déguiser la fausseté des pensées, ou pour

[1] Fontenelle et Lamotte.

donner un air de nouveauté à des idées communes. Ils appuyaient ce paradoxe de sophismes d'autant plus spécieux, qu'ayant fait eux-mêmes avec assez de succès beaucoup de vers où l'esprit imitait quelquefois le talent, ils paraissaient sacrifier leur amour-propre à l'intérêt de la vérité.

Heureusement pour le bon goût, il s'éleva dans le même tems un homme extraordinaire, né avec l'ame d'un poëte et la raison d'un philosophe. La nature avait allumé dans son sein la flamme du génie et l'ambition de la gloire. Son goût s'était formé sur les chefs-d'œuvres du beau siècle dont il avait vu la fin; son esprit s'enrichit de toutes les connaissances qu'accumulait le siècle de lumière dont il annonçait l'aurore. Si la poésie n'était pas née avant lui, il l'aurait créée. Il la défendit par des raisons; il la ranima par son exemple; il en étendit le domaine sur tous les objets de la nature. Tous les phénomènes du ciel et de la terre, la métaphysique et la morale, les révolutions et les mœurs des deux mondes, l'histoire de tous les peuples et de tous les siècles, lui offrirent des sources inépuisables de nouvelles beautés. Il donna des

modèles de tous les genres de poésie, même de ceux qui n'avaient pas encore été essayés dans notre langue. Il rendit le plus beau des arts à sa première destination, celle d'embellir la raison et de répandre la vérité. L'humanité sur-tout respira dans ses écrits, et leur imprima surtout ce caractère noble et touchant, qui donnera à l'auteur encore plus d'admirateurs et d'amis dans les siècles futurs, qu'il n'a eu dans le nôtre d'envieux et de calomniateurs.

Ainsi, loin d'être le fléau des beaux arts, la philosophie en a conservé le feu sacré. Loin de corrompre le goût, elle n'a fait que l'épurer et l'étendre. On est devenu plus difficile sans doute sur la justesse des figures et des expressions, sur l'ordre et l'exactitude des pensées. Il ne suffit plus d'accoupler avec facilité des rimes exactes, et de revêtir des idées triviales de ces images parasites de l'ancienne mythologie, agréables par elles-mêmes, mais devenues insipides par un emploi trop répété ; espèce de jargon que les jeunes gens prennent pour de la poésie, et qui n'en est pour ainsi dire que le ramage. Il faut aujourd'hui satisfaire

l'esprit aussi bien que l'oreille, et ne s'adresser à l'imagination que pour arriver plus sûrement à l'ame.

Les bons ouvrages, en se multipliant, ont dû rendre la médiocrité insupportable ; mais on n'en est que plus sensible aux véritables beautés. Jamais on n'a mieux apprécié ni plus généralement le mérite des grands modèles. Les Molière, les Racine, les Lafontaine, si indécemment critiqués dans le siècle du goût, même par des personnes qui avaient du goût, n'ont plus aujourd'hui que des admirateurs parmi ces personnes qu'on accuse de raisonner et de ne point sentir.

La perfection du goût dans les arts n'est point l'effet du travail, des réflexions, du génie même de quelques hommes ; elle doit naître d'un certain enthousiasme général qui agite tous les esprits, qui se communique par une espèce de contagion, et qui féconde les germes cachés du talent et du génie. Cet enthousiasme s'allumera plus aisément dans une nation où la liberté politique fortifiera l'énergie et l'élévation des ames ; où les mœurs seront tout-à-la-fois simples et fortes ; où l'imagination sans

cesse exaltée par une religion toute de pompe et de spectacle, sera aisément remuée par les objets physiques; où l'esprit exercé par l'habitude de juger les productions de tous les arts, sera accoutumé à saisir promptement les rapports les plus déliés et les plus éloignés, et à se former par la comparaison un modèle idéal du beau dans tous les genres; dans une nation enfin, où la multitude, dispensée par la nature du gouvernement et par la richesse publique, de se livrer aux travaux grossiers et pénibles qui par-tout ailleurs abrutissent le peuple, ne sera occupée qu'à varier ses plaisirs et à se rendre compte de ses jouissances.

Ce sont les grecs dont je viens d'esquisser le tableau : mais ces grecs qui ont été nos modèles dans tous les arts, ont été en même tems nos maîtres dans la philosophie. C'était dans les écoles de Socrate et de Platon qu'allaient se former les orateurs, les poëtes, les artistes et leurs juges. La même révolution qui détruisit les mœurs et la liberté de ce peuple extraordinaire, éteignit à-la-fois le flambeau des arts et celui de la philosophie.

Les arts sont une création de l'esprit humain : il serait bien inconcevable que l'ouvrier en se perfectionnant tendît à détruire son propre ouvrage. Cette idée est absurde ; mais ce qui est à-la-fois absurde et atroce, c'est de prétendre que la philosophie, qui n'est que la recherche de la vérité, puisse nuire à la religion et à la morale, qui ne peuvent avoir pour base que l'éternelle vérité.

On a reproché à la philosophie de favoriser l'incrédulité, parce qu'il y avait des philosophes incrédules. Les ennemis de la religion avaient employé contr'elle le même sophisme ; ils lui ont attribué tous les crimes et les excès qu'on a couverts de son nom.

Quelle étrange manière de servir la religion, que de vouloir faire croire au peuple qu'elle a pour ennemis les hommes les plus éclairés ! Si l'on savait tout ce que l'autorité a d'influence sur l'opinion, si l'on savait combien de jeunes gens sont entraînés dans le malheur de l'incrédulité par la vanité de penser comme des hommes qu'on admire la religion elle-même s'élèverait contre une imputation si dangereuse. Mais ce n'est pas

la vraie piété qui suggère cette calomnie, ce sont les plus viles et les plus cruelles des passions humaines. Le zèle n'est que l'instrument de la jalousie et de la haîne, et l'on n'attaque la philosophie que pour nuire à quelques philosophes. Cela est si vrai, que souvent des écrivains qui avaient été insultés pendant leur vie comme incrédules, se retrouvent après leur mort au rang des hommes les plus religieux. Descartes fut accusé d'athéisme, et ses argumens en faveur de l'existence de Dieu sont adoptés aujourd'hui dans toutes les écoles de théologie. Pascal et Mallebranche furent mis au nombre des athées par le jésuite Hardouin, accusé lui-même d'incrédulité avec autant de justice.

On vient de faire une brochure pour prouver que Montaigne était très-religieux. Pourquoi n'a-t-on pas pour les grands hommes vivans la même charité qu'on a pour les morts?

Les accusations gratuites d'irréligion étoufferaient jusqu'aux germes des plus utiles découvertes, si les gouvernemens sages ne les traitaient avec le mépris qu'elles méritent.

plus de se produire au grand jour, et où la religion est peut-être le moins attaquée.

Accusera-t-on d'être ennemi de l'autorité et des lois ce même esprit philosophique qui, en apprenant au peuple à distinguer les droits de l'autel d'avec les droits du trône, à ne pas confondre les intérêts d'une religion sainte avec les intérêts des passions humaines, n'a pas moins servi à la sûreté des princes qu'à la tranquillité des peuples ?

Qu'on se rappelle l'histoire de tous les usurpateurs, depuis Simon de Montfort jusqu'à Cromwell ; qu'on remonte à la source de toutes les divisions intestines des états, depuis les séditions de Constantinople pour la couleur des cochers du Cirque, jusqu'aux troubles de la Fronde pour la création de douze charges nouvelles ; qu'on approfondisse les motifs des révoltes et des guerres civiles, des assassinats des souverains et des massacres des peuples, on verra que de pareils attentats appartenaient moins aux passions de quelques individus, qu'à la férocité et à l'ignorance générales des nations.

Par quelle étrange inconséquence, des hommes uniquement occupés à éclairer

leurs concitoyens et sur leurs devoirs et sur leur bonheur, pourraient-ils se proposer d'affaiblir le respect qu'on doit aux lois qui font leur propre sûreté, et à l'autorité souveraine qui crée et qui maintient les lois ?

Dira-t-on que leur zèle pour la liberté est dangereux dans un gouvernement monarchique ? Sans doute ils aiment la liberté ; ils ont appris dans l'histoire des grecs et des romains que c'était le principe de la grandeur et de la force des états ; mais ils savent distinguer la liberté civile, qui consiste à n'obéir qu'aux lois, d'avec la liberté politique, qui appelle chaque citoyen à la formation des lois ; ils savent que la liberté civile est la seule qui contribue au bonheur des hommes, et qu'elle peut se trouver dans une monarchie comme dans une république ; ils savent que la liberté politique, qui n'est qu'un moyen de s'assurer la première, fut dans les républiques anciennes une source continuelle de dissentions, de guerres, de massacres, de révolutions et de malheurs ; ils savent que la paix et la stabilité sont le premier objet de tout bon gouvernement. Ils voient enfin que Platon,

Aristote, Xénophon, qui connaissaient tous les avantages de cette liberté politique dont leurs concitoyens étaient si jaloux, étaient en même tems si frappés de ses inconvéniens, qu'ils paraissaient préférer le gouvernement monarchique au gouvernement républicain. D'un autre côté, le grand homme à qui nous devons l'*Esprit des Lois*, et qui le premier a déterminé les vrais principes de la monarchie, trouve dans cette forme de gouvernement tout ce qui peut rendre une nation grande, riche et heureuse; le plus éloquent défenseur des droits des hommes se félicitait de vivre sous un monarque.

Le gouvernement républicain n'a jamais pu subsister que dans de petits états. La liberté romaine ne régnait que dans l'enceinte de Rome; c'était un instrument d'oppression pour le reste du monde. Un grand empire a besoin d'un gouvernement simple; et nos mœurs sont faites pour la royauté, parce qu'elles ont été formées par elle.

Ainsi, soit que nous consultions la philosophie ou l'histoire, soit que nous écoutions cette affection naturelle pour ses rois

qu'un français respire avec la vie, tout semble nous prouver que la monarchie, limitée par ses propres lois, tempérée surtout par les mœurs, est le seul gouvernement qui convienne à une nation nombreuse, guerrière, légère et sensible, gouvernée depuis mille deux cents ans par des monarques.

Ajouterai-je à ces considérations générales, que la magnificence d'une cour brillante et polie appelle et encourage tous les arts; que la considération dont jouit un homme de lettres en France tient aux mœurs propres à la monarchie, et que jeté par ses travaux même hors des routes qui mènent à la fortune, c'est du souverain que dépendent les récompenses dont il jouit ou qu'il espère.

Le philosophe ne peut sans doute ni détourner sa vue des maux qui affligent ses concitoyens, ni retenir le cri de douleur que lui arrache ce spectacle; mais si sa voix se fait entendre, ce n'est point pour soulever les esprits, c'est pour les remplir de la pitié généreuse dont il est animé, c'est pour faire parvenir les plaintes du malheur jusqu'aux oreilles de ceux qui peuvent le

soulager. Des hommes accoutumés à cultiver leur raison dans la solitude, à réfléchir en paix sur les causes des événemens, à en prévoir les conséquences, ne troubleront jamais le monde, même pour le rendre plus heureux. Pourraient-ils ignorer que les dissentions intestines sont les plus cruelles de toutes les tyrannies? Pourraient-ils consentir à livrer la génération présente à des maux affreux et inévitables, dans l'espérance si incertaine de procurer à la génération future un bonheur passager?

Dans les révoltes et les guerres civiles qui ont autrefois troublé le royaume, dans les divisions moins importantes qui s'y sont élevées depuis, on trouve à la tête des partis opposés à l'autorité, des hommes de tous les états et de tous les rangs. Y trouve-t-on des gens de lettres? Certainement il y en avait très-peu parmi les ligueurs, tandis qu'on vit constamment attachés au parti des rois les personnages de ce tems-là les plus éclairés, les cardinaux d'Ossat et du Perron, le sage de Thou, et cet archevêque de Bourges qui osa absoudre Henri IV.

De toutes les révolutions qui ont changé la forme des états, il n'y en a peut-être pas

deux qui aient eu pour but d'établir un système d'ordre et de tranquillité publique. Les chefs des factions n'ont d'ordinaire aucun plan, aucun objet d'ambition déterminé ; ils intriguent par inquiétude, et tourmentent les nations pour échapper au tourment du repos.

Pourquoi les gouvernemens d'Europe ne sont-ils plus troublés par les soulèvemens et les conspirations ? Pourquoi les peuples ne sont-ils plus foulés par une multitude d'oppressions aussi absurdes que cruelles ? Les gouvernemens auraient-ils changé de forme et de principes ? Non, mais les mœurs se sont perfectionnées.

Dans les siècles d'ignorance, tout est barbare, les lois, les mœurs, les gouvernemens ; la religion même est souillée de cette barbarie universelle. Toutes les passions et tous les crimes concourent à dégrader et à tourmenter la nature humaine.

Parcourez l'histoire de l'Europe avant la renaissance des lettres, et vous n'y verrez que des troupeaux d'esclaves féroces, opprimés par des maîtres plus féroces encore. Les lois, au lieu de veiller à la sûreté des

citoyens, étaient une source d'oppressions nouvelles.

On est effrayé du nombre prodigieux d'assassinats qui se commirent en France depuis le 14.e, le 15.e et le 16.e siècles, et plus encore des apologies qu'on osait en faire impunément dans les assemblées les plus augustes.

Lorsqu'on expédia des ordres pour faire égorger tous les protestans qui se trouvaient dans les différentes villes du royaume, plusieurs commandans de place refusèrent d'exécuter cette abominable commission. On a loué ce généreux courage, et c'est avec justice; mais ces éloges sont la plus grande satyre d'un siècle, où c'était une action de vertu que de ne pas commettre un grand crime.

Quelles vérités nouvelles, quelle puissance bienfaisante, quels réglemens salutaires ont pu substituer l'ordre à la confusion, la subordination à l'anarchie, la politesse à la férocité ? On chercherait vainement la cause de cette heureuse révolution ailleurs que dans le progrès des lumières, qui en éclairant par degrés les hommes sur leurs véritables intérêts, ont

donné à l'opinion publique une direction plus conforme au bien de la société.

Je n'appelle point opinion, ce mouvement passager qu'excite dans les esprits toute espèce de nouveauté, qui varie au gré de mille petits intérêts du moment, et qui se dissipe bientôt sans laisser de trace ; semblable à l'agitation qu'imprime un vent léger aux eaux de la mer, et qui n'en trouble la surface que pour quelques instans.

J'entends par opinion, le résultat de la masse de vérités et d'erreurs répandues dans une nation ; résultat qui détermine ses jugemens d'estime ou de mépris, d'amour ou de haine ; qui forme ses penchans et ses habitudes, ses vices et ses vertus, en un mot ses mœurs.

C'est de cette opinion qu'il faut dire qu'elle gouverne le monde : car tout obéit à sa puissance ; elle gouverne les lois mêmes, tempère ou détruit leur aotivité. Pourquoi dans tous les pays tant de lois anciennes ont-elles perdu leur vigueur, et même sont-elles oubliées, sans avoir jamais été abrogées ? C'est que l'opinion qui les avait fait naître a disparu pour faire

place à une autre, plus puissante que la force publique chargée de l'exécution des lois.

L'opinion chez un peuple est toujours déterminée par un intérêt dominant ; il ne veut, n'aime, n'approuve que ce qu'il croit utile à son bonheur.

Il faut donc lui enseigner à être heureux ; mais il n'est pas aisé de détromper un peuple, même d'une erreur nuisible, lorsque cette erreur est fortifiée par l'habitude ; car l'habitude est la plus forte passion de l'homme. Des peuples qui avaient vu tranquillement changer la forme de leur constitution, se sont soulevés quand on a voulu changer la forme de leurs vêtemens.

Un autre obstacle s'oppose à l'introduction des vérités nouvelles. Dans les tems d'ignorance, ce qui coûte le plus à l'homme, c'est la réflexion et la pensée : l'esprit est un instrument dont il faut apprendre à se servir, et dont l'usage est d'abord difficile et pénible. Cette observation est peut-être plus importante qu'elle ne le paraît ; les maximes les plus simples et les plus frappantes, celles qui influent le plus sur les

actions communes de la vie, ne se transmettent d'une génération à l'autre que par l'autorité et par l'exemple; elles sont comme ces formules d'arithmétique dont chacun se sert avec confiance sans en savoir la démonstration. Ainsi les vérités ne sont admises que comme les erreurs, et ne sont dans l'esprit du plus grand nombre que des préjugés. On croit aujourd'hui que la terre tourne autour du soleil, comme on croyait autrefois que le soleil tournait autour de la terre; mais la plupart de ceux qui se moquent de l'ancienne opinion, n'ont aucune idée des preuves qui ont révélé à Copernic et à Galilée le secret du système du monde.

Dans les tems où il y a encore peu de sociabilité et de lumières, les hommes ne recevant qu'une éducation domestique, n'adoptent d'autres idées que celles de leurs pères. Les vérités connues restent renfermées dans quelques têtes, et ne se communiquent point au-dehors. Les livres sont une espèce d'éducation publique, qui sert à étendre l'instruction, à exercer l'esprit, à rectifier les préjugés domestiques.

Mais ce n'est pas assez d'offrir aux hom-

mès les preuves d'une vérité nouvelle, il faut encore la leur faire aimer ; il faut qu'elle soit long-tems agitée dans les esprits, qu'elle y fermente, qu'elle s'associe aux passions et aux intérêts ; c'est alors qu'elle agit sur la multitude ; et qu'elle prend sa place dans l'opinion publique.

Il y a des vérités connues, qui restent souvent stériles, quoiqu'elles ne soient point contestées, et qu'elles intéressent tous les hommes. Le sage Locke avait démontré, il y a près d'un siècle, tous les inconvéniens de la manière barbare dont on élevait les enfans ; mais il s'était contenté de parler à l'esprit, et c'en était assez pour ses compatriotes, qui, plus accoutumés que les autres peuples à penser par eux-mêmes et à se conduire par les lumières, n'ont besoin que de voir une vérité utile pour l'embrasser. Le livre de Locke était répandu en France, connu des pères, des instituteurs, des médecins : ses principes avaient été depuis soutenus et développés par d'excellens écrivains. L'habitude seule l'emportait encore sur la raison et l'autorité, lorsqu'un philosophe, qui, par les singularités de ses opinions, de son ca-

ractère et de sa vie, attirait l'attention publique, vint annoncer sous une nouvelle forme ces mêmes vérités, et leur donna par son éloquence, et peut-être aussi par les exagérations brillantes dont il les environna, un éclat et une force que ne pouvait avoir la vérité toute nue. Alors l'enthousiasme échauffe tous les esprits : la raison dans les uns, le désir d'en montrer dans les autres, l'esprit d'imitation dans le plus grand nombre, produisent cette heureuse révolution, qui, en délivrant les hommes des tourmens inutiles que leur imposait l'ignorance dans les premières années de la vie, leur assure plus de force pour supporter les maux inévitables que leur préparent dans un âge avancé les hasards, les erreurs et les passions.

Il n'y a point de vérités qui n'influent, par des rapports plus ou moins éloignés, sur le bonheur des hommes. On ne sent pas assez combien la bonne physique a détruit de petites superstitions puériles, qui rendaient les hommes pusillanimes, méchans ou malheureux.

Comme les lumières n'exercent sur les esprits qu'une action lente et insensible,

leurs effets ne sont aperçus que par un petit nombre d'observateurs ; mais toute la société en jouit. L'histoire de notre siècle nous offre un phénomène moral, qui n'a pas été assez remarqué. Au commencement du dernier règne, le désordre général produit par les malheurs publics, la révolution fameuse qui s'opéra dans le mouvement des richesses, et les extravagances d'un luxe nouveau qui en fut l'effet, enfin des exemples trop séduisans de vice et de corruption qui s'y joignirent, donnèrent tout-à-coup à l'esprit de cupidité une énergie extraordinaire, et précipitèrent les mœurs dans un excès de dépravation inconnu jusqu'alors. Tous les liens de la morale se relâchèrent; toutes les ames furent entraînées vers les jouissances de la mollesse et des voluptés; la débauche se montra sans voile, et cette moitié du genre humain, qui a tant d'influence sur les mœurs de l'autre, en perdant jusqu'au sentiment de la pudeur, perdit la plus grande partie de son empire. Les vertus domestiques furent non-seulement abandonnées, elles devinrent ridicules ; les pères furent étrangers à leurs enfans, les femmes à leurs

maris ; enfin on vit applaudir au théâtre le *Préjugé à la mode*, comme un tableau vrai de la société. Ces mœurs ont disparu, et la postérité qui en retrouvera la peinture dans nos comédies et dans nos romans, aura peine à croire qu'elles aient jamais existé.

Qui peut méconnaître dans cette révolution un des bienfaits de cet esprit philosophique, qui, en répandant dans la société des idées plus saines des devoirs de l'homme, en poursuivant sans relâche le vice et la corruption, tantôt avec les traits de l'éloquence, tantôt avec ceux de la satyre, tend sans cesse à relever les ames que le luxe flétrit, et à fortifier la digue des mœurs contre le torrent de la séduction?

Les livres sont l'école de la bonne morale : quand les gens de lettres ne la respecteraient point par principes ou par sentiment, ils la respecteraient encore dans leurs écrits, pour le succès même de leurs écrits; car les hommes adoptent volontiers des principes commodes pour leur usage particulier; mais ils n'applaudissent en public qu'à la morale la plus sévère et aux vertus les plus héroïques. *Voyez à nos*

spectacles, a dit un poëte célèbre [1] qui préside à cette assemblée :

. . . . Voyez à nos spectacles:
Quand on peint quelque trait de candeur, de bonté,
Où brille en tout son jour la tendre humanité,
Tous les cœurs sont remplis d'une volupté pure ;
Et c'est là qu'on entend le cri de la nature.

Les vertus tiennent aux vérités ; elles s'appellent et s'enchaînent réciproquement: il est même des vertus qui sont l'ouvrage seul des lumières. Le mot d'*humanité* était absolument inconnu dans les tems d'ignorance ; c'est une vertu des peuples instruits, qui ne peut naître que dans les ames dont la sensibilité naturelle s'est élevée et épurée par la réflexion.

C'est sur-tout ce principe de bienveillance universelle que les gens de lettres ne cessent de répandre et d'inspirer ; le but de leurs travaux serait d'éteindre les haines nationales toujours aveugles et cruelles, et de rapprocher tous les peuples par l'attrait des arts et les besoins de l'esprit, lorsqu'ils sont divisés par les fantaisies du luxe, et par les préventions d'un orgueil puéril.

[1] Gresset.

Si les hommes pouvaient jamais se désabuser de la fureur des guerres, la plus barbare de toutes les extravagances humaines, ce serait l'ouvrage de cet esprit philosophique, si calomnié ou plutôt si méconnu, qui s'élève au-dessus des passions et des préjugés du moment, et qui embrasse dans ses vues le bonheur de toute l'espèce humaine. Mais si l'ambition, l'orgueil, la cupidité et sur-tout l'ignorance où trop de souverains auront toujours soin de tenir leurs peuples, ne nous permettent pas de nous livrer à une si douce espérance, nous devrons du moins à la philosophie de diminuer les horreurs de la guerre et d'en bannir les cruautés inutiles.

Peut-on se rappeler sans horreur que deux héros de l'antiquité, distingués surtout par la douceur de leurs mœurs, César, et le second Africain, firent couper les mains à des milliers de prisonniers? Cette barbarie n'a point révolté les écrivains qui nous ont laissé l'histoire des deux héros. Ces prisonniers n'étaient pas romains; alors un citoyen était tout, un homme n'était rien. Maintenant on commence à savoir qu'il est des devoirs antérieurs à toutes les conven-

tions; devoirs qui lient chaque homme à tous ses semblables, quels que soient leur pays ou leurs opinions. Si un général moderne voulait imiter César et Scipion, il ne serait qu'un brigand aux yeux de l'Europe entière, et la nation qui laisserait son crime impuni, serait regardée comme indigne d'être mise au rang des nations civilisées.

Les anciens romains donnaient une couronne à celui qui avait sauvé un citoyen; dans la dernière guerre, nos officiers promirent une récompense aux soldats, qui après la bataille sauveraient la vie à un ennemi blessé. Turenne exécuta à regret l'ordre cruel de dévaster un pays fertile, et de condamner à la mort horrible et lente qui suit la misère, un peuple innocent, tranquille et désarmé. Nous osons croire que dans ce siècle, Turenne eut fait plus que gémir sur ces malheureux. Le courage qui s'expose à la mort pour mériter la gloire, appartient à tous les siècles; mais le courage de défendre l'humanité, même au risque d'une disgrace, n'appartient qu'à des siècles éclairés.

Le droit d'aubaine, ce droit qui outrage les nations et que toutes les nations conser-

vaient en le détestant, n'avait pu être aboli parmi nous, par la raison étrange que cette loi barbare était la plus ancienne loi de la monarchie; la philosophie est venue : elle a dit aux rois, aux ministres, à l'Europe, que si la plus ancienne loi des nations était une loi barbare, c'était une raison de plus pour la faire disparaître, et en effacer, s'il se peut, jusqu'à la trace.

S.

Les réflexions précédentes sont extraites du discours que prononça l'Editeur pour sa réception à l'Académie française en 1774.

FIN DU TROISIÈME ET DERNIER VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

Contenues dans le troisième volume.

FIN DE LA TABLE DU TROISIÈME ET DERNIER VOLUME.

